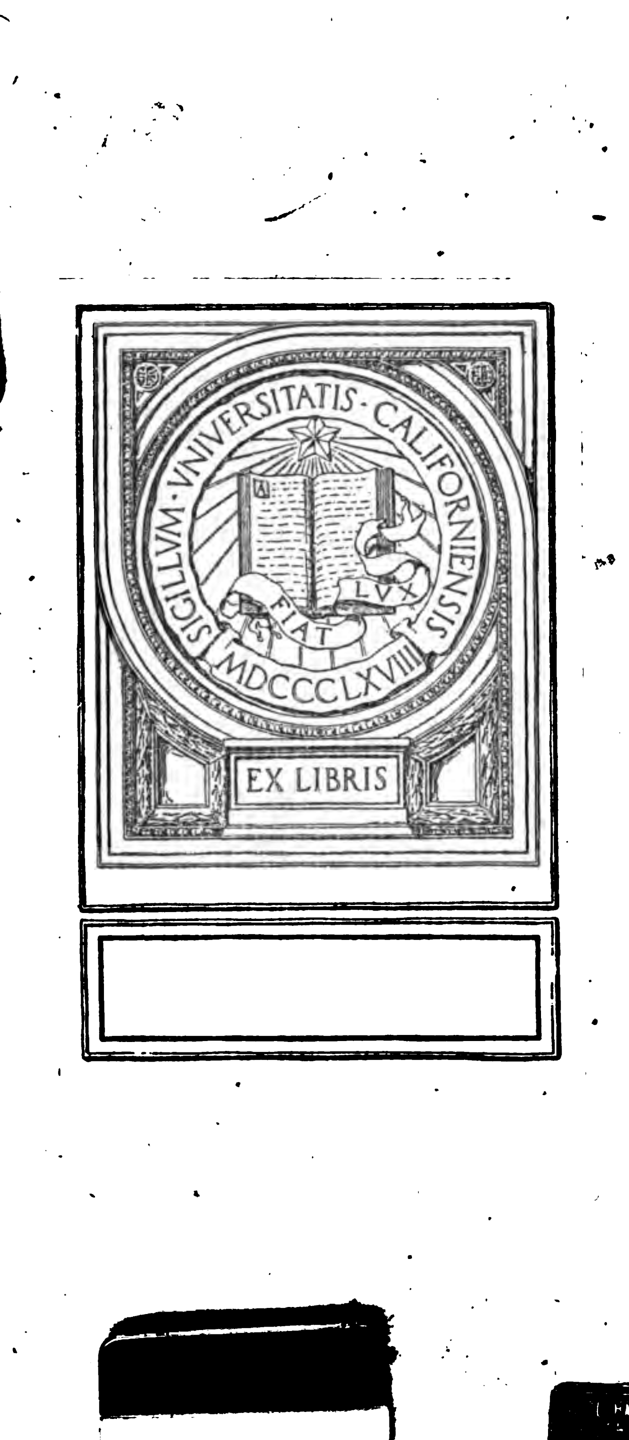

UC-NRLF
$B 283 878
B 21673


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

ESSAI

SUR L'HISTOIRE

DE

L'ESPRIT HUMAIN

DANS L'ANTIQUITÉ.

TOME II.

ESSAI

SUR L'HISTOIRE

DE

L'ESPRIT HUMAIN

DANS L'ANTIQUITÉ.

TOME II.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

ESSAI
SUR L'HISTOIRE
DE
L'ESPRIT HUMAIN
DANS L'ANTIQUITÉ.

PAR M. RIO,

PROFESSEUR D'HISTOIRE AU COLLÈGE ROYAL DE LOUIS-LE-GRAND.

Toute la suite des hommes pendant tant de siècles doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement.

(PASCAL.)

TOME SECOND.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE DE HACHETTE,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE,

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 12.

ALEXANDRE MESNIER, LIBRAIRE,

PLACE DE LA BOURSE.

M DCCC XXX.

AVERTISSEMENT.

Si la critique sévère dont le premier volume a été l'objet ne procure pas un meilleur sort au second, ce n'est pas ma faute; car j'ai fait tout ce qu'il a dépendu de moi, j'ai même refondu plusieurs parties de mon travail pour satisfaire les exigences qui m'ont paru légitimes.

J'ai évité forcément le reproche de m'être trop appuyé sur des travaux antérieurs. Dans le volume que je publie, tous les sujets, à l'exception de la philosophie et des sciences mathématiques, ne pouvaient être traités que de première main. Winkelmann lui-même ne m'a presque été d'aucun secours pour l'histoire des beaux-arts depuis Alexandre jusqu'à la conquête romaine.

Quant au tableau des progrès des sciences naturelles qui occupe une assez grande place dans ce volume, je ne l'aurais tracé qu'avec une extrême défiance, si le premier naturaliste de notre époque, M. le baron Cuvier, qui a bien voulu revoir le manuscrit et corriger les épreuves, ne m'avait rassuré par ses conseils et par ses communications bienveillantes.

16 février 1830.

ESSAI

SUR

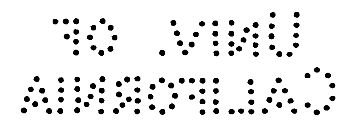
L'HISTOIRE DE L'ESPRIT HUMAIN

DANS L'ANTIQUITÉ.

CONTINUATION DU SIÈCLE D'ALEXANDRE.

§ II. — BEAUX-ARTS.

Au premier aspect, l'histoire de cette mémorable période semble démentir hautement la théorie qui sert de base à ce travail. Les monumens laissés par Alexandre ou provoqués par sa munificence, tant d'artistes et de chefs-



d'œuvre dont le souvenir a toujours été inséparable de celui du héros macédonien, lui ont valu sous ce rapport une gloire au moins égale à celle de Périclès, et dire que les beaux-arts n'ont pas fleuri sous son règne, paraît être un démenti donné à l'histoire dans l'intérêt d'un système qui veut que la décadence des divers produits d'imagination, soit simultanée.

Mais avant de repousser cette assertion, il faudrait déterminer avec précision l'essence et l'objet des beaux-arts, et surtout distinguer dans leurs progrès les conditions matérielles et les conditions morales. L'effet qu'un monument est destiné à produire, ne tient pas uniquement à la justesse des proportions ou à l'élégance des ornemens : l'ame a besoin d'autre chose pour s'émouvoir et s'exalter ; il lui faut un mystère religieux, ou un sentiment patriotique, ou bien encore le souvenir d'une belle action ou d'une belle vie. Quel enthousiasme pouvait exciter dans un spectateur la vue du palais d'or de Néron, avec toute sa magnificence et ses vastes dimensions ? et quand le fameux Myron eût été l'auteur du taureau non

moins fameux de Phalaris, aurait-il trouvé pour cela plus d'admirateurs?

Il faut donc chercher dans une sphère plus élevée la principale cause de la noble jouissance que procurent les arts à ceux-là même qui en ignorent les procédés [1]; et si on reconnaît ensuite qu'à certaines époques de la vie des peuples cette cause a cessé d'agir et cette jouissance d'être sentie, on aura le droit d'affirmer, malgré la régularité, l'élégance et la hardiesse des monumens, qu'ils commencent d'être atteints par la loi commune de décadence.

Cela ne veut pas dire que l'heureuse impulsion donnée aux arts par le génie d'un grand peuple, doive s'arrêter tout d'un coup. Pour peu qu'il ait sérieusement songé à laisser des traces durables, il peut encore long-temps dissimuler son déclin, en offrant de nouveaux alimens à l'admiration. Assurément le mouvement de décomposition sociale avait commencé avant le règne d'Alexandre; et cepen-

1. Docti rationem artis intelligunt, indocti voluptatem. Quintil., lib. IX, ch. IV.

dant, depuis sa mort jusqu'à la conquête romaine, que de chefs-d'œuvre furent disséminés par les artistes grecs dans les trois parties du monde! Ces temples érigés à toutes les divinités dans Alexandrie[1], ces théâtres, ces gymnases, ces hyppodromes[2], cette magnificence si vantée des monumens de Séleucie et d'Antioche, ces statues, ces colosses, ces tombeaux, élevés par la reconnaissance ou par la douleur, ne donnaient-ils pas l'idée d'une nation pleine de vie qui supportait encore noblement le poids de sa gloire passée?

Mais les rapports des populations avec les produits des beaux-arts n'étaient plus les mêmes. Ce n'était plus le besoin religieux qui multipliait les temples, et personne ne se plaignait que les trophées de Miltiade l'empêchassent de dormir. Les rois d'Égypte, de Macédoine et de Syrie, rivalisaient de luxe et de magnificence dans les édifices dont ils décoraient leurs principales villes. C'était à la fois un moyen de popularité et une manifestation

1. Arrien, liv. III, ch. II.

2. Polyb., liv. V, ch. LIX.

de puissance. D'une autre part, la tyrannie, hâtant la corruption des peuples, les avilissait au point de leur faire consacrer par des monumens publics les souvenirs les plus honteux : et comme les vieux monumens subsistaient encore, il devait résulter de cette association monstrueuse une impression bien autrement pénible que celle que nous éprouvons à la vue des ruines.

Dès avant la mort d'Alexandre cette profanation avait commencé. Les artistes qui le suivirent en Asie n'avaient pas pour mission d'élever sur ses pas des témoignages de la reconnaissance publique. Ils servaient docilement sa gloire dans ses prétentions les plus extravagantes. Avec cette ressource et celle des immenses trésors que lui offrait l'Asie, il pouvait ordonner les travaux les plus gigantesques; mais cette facilité même devait remplacer la simplicité du style grec par le froid étalage du luxe asiatique. Qu'on lise dans Diodore la description du bûcher d'Éphestion, et l'on verra dans ce mélange informe de trophées, de proues de galères, de guerriers, de lions, de centaures, de syrènes, la preuve des rapides progrès du

mauvais goût[1], hâtés par le conquérant lui-même; car Plutarque nous le représente passant son temps avec les artistes pour imaginer et faire exécuter les dessins les plus bizarres et les plus dispendieux[2].

Ceux à qui était déléguée une partie de sa puissance ne consultaient pas mieux le véritable intérêt des arts, et les architectes grecs étaient un surcroît de fléau pour les peuples conquis. C'étaient des palais pour les gouverneurs, des temples pour des dieux nouveaux, des monumens pour consacrer la mémoire d'un cheval ou d'un ami. Harpalus voulut même perpétuer celle d'une courtisane, et du produit de ses concussions il lui fit ériger à Tarse un monument magnifique qui passait pour un chef-d'œuvre[3]. L'histoire ne dit pas si les ha-

1. Diod., liv. XVII, § 115.—Mém. de l'Acad. des Incript., t. XXXI, p. 76.

2. Plut. Vie d'Alex. Diodore dit que le tombeau d'Éphestion coûta plus de 12,000 talens : au-delà de 72 millions de notre monnaie.

3. Athénée, liv. XIII, ch. LXVII, cite un fragment curieux de la lettre que Théopompe écrivit à Alexandre à ce sujet.

bitans ressentirent vivement cette dure conséquence de la conquête; mais si un peuple libre avait eu à la subir, quelque prononcé que pût être son goût pour les monumens des arts, certes il aurait oublié d'admirer celui-là, pour se livrer à la légitime impulsion de sa colère.

Et si l'on refuse d'admettre comme preuve de décadence la servile patience d'une population asiatique, qu'on se transporte sur le chemin d'Éleusis à Athènes. Là on apercevait un monument qui surpassait de beaucoup tous les autres par ses vastes proportions. On ne doutait pas que ce ne fût le tombeau de Miltiade, ou de Périclès, ou de Cimon, ou de quelque autre grand homme; mais quand on venait à savoir que c'était celui d'une courtisane qu'Harpalus avait aimée, quelle opinion devait-on avoir des Athéniens [1]? et si la profanation des arts était portée si loin chez le peuple qui les avait le plus heureusement cultivés, quelles mains étaient alors plus dignes de recueillir un si précieux héritage? Les villes

1. Fragment de Dicéarque, cité par Athénée, ibid. Voyez aussi dans Pausanias, Attic., ch. XXXVII.

moins corrompues qu'Athènes n'avaient point le génie de ses anciens artistes : d'ailleurs elles n'étaient pas assez libres pour être bien inspirées, et l'appui des princes qui daignaient les protéger se payait toujours, outre les offrandes pécuniaires, en magnifiques monumens de reconnaissance. Tel était celui qu'on avait élevé sur l'emplacement du bûcher de Pyrrhus, et sur lequel on avait sculpté toutes ses machines de guerre et ses éléphans[1]. D'autres, par un raffinement de flatterie auquel l'Orient même n'avait pas songé, reniaient leurs premiers fondateurs; comme Mantinée, qui, malgré l'illustration que lui donnaient les exploits et la mort d'Épaminondas, changea son ancien nom contre celui d'Antigonie[2]. Et cependant cette ville faisait partie de la ligue achéenne, qui seule rappelait encore les beaux jours de la Grèce ; mais elle les rappelait en développant quelques vertus républicaines par un dernier

1. Pausanias, Corinth., ch. XXI.

2. En l'honneur d'Antigone qui gouverna la Macédoine pendant l'enfance de Philippe, père de Persée. Pausan. Arcad., ch. IX.

effort d'imitation; le germe n'en était pas dans les ames, et les monumens publics n'en devaient pas porter l'empreinte. Un nouveau portique avait décoré l'enceinte de Sycione et celle de Mégalopolis; mais à Sycione c'était un don patriotique de la courtisane Lamia que Démétrius Poliorcète avait enrichie de ses largesses, et le portique de Mégalopolis avait été construit du produit de la vente des trois mille derniers citoyens de Sparte [1]. En présence même du tombeau de Philopémen, l'impression de respect pour la mémoire de ce grand homme n'était pas sans mélange, car on y avait égorgé de prisonniers messéniens pour apaiser ses mânes [2].

Il n'est pas besoin de pousser plus loin cette énumération pour prouver que tout tendait à affaiblir l'effet moral que les monumens religieux ou nationaux sont destinés à produire. Avec la mécanique et la géométrie, on pouvait encore entasser régulièrement des blocs de pierre et de marbre, et le fameux temple de Jupiter Olympien à Athènes prouvait assez

1. Athenæ, lib. XIII, c. XXXVIII. Plut., Vie de Philopémen.

2. Plut., ibid.

imitation, portée trop loin, devait avoir sur la sculpture. Si le type idéal, créé par l'école de Phidias, était trop au-dessus des conceptions humaines, ce n'était pas non plus dans une région trop inférieure qu'il fallait chercher le vrai beau, à moins de renoncer sciemment aux grandes inspirations qui, dans un autre siècle, avaient produit ces chefs-d'œuvre, dont la beauté, dit Quintilien, semblait ajouter quelque chose à la religion des peuples [1]. Transmettre à la postérité les traits d'Alexandre et ceux de ses compagnons, n'était nullement une atteinte portée à la dignité de l'art; mais c'était le mettre sur la voie d'une décadence nécessaire, vu le malheur des temps qui devaient suivre; c'était hâter le moment où les statues des rois et des reines devaient encombrer les villes et les colonies grecques.

Il est une observation précieuse à recueillir, c'est que les œuvres les plus admirées de cette époque furent toutes sans exception des œuvres désintéressées. Ni le groupe du Laocoon, ni l'Hercule du Belvédère ne furent des travaux

1. Instit. de Orat., lib. XII, c. X.

serviles; et l'on peut dire que quand la Grèce vit éclore ces derniers chefs-d'œuvre d'un art qui allait s'éteindre, le génie fut encore à lui-même sa première récompense [1].

Il faut observer encore que les villes qui furent le plus long-temps libres, furent aussi celles où les arts laissèrent leurs derniers vestiges. Athènes, la première asservie, fut aussi la première dépouillée de cette gloire, et les ouvrages les plus célèbres de cette époque décoraient ou Pergame, résidence royale d'une dynastie populaire, ou Rhodes, dernier asile de la liberté grecque. Dans l'une, on voyait les deux Lutteurs du fils de Praxitèle, et plus tard une multitude de chefs-d'œuvre, rachetés du pillage de Corinthe par la munificence d'Attale: dans l'autre on admirait le fameux Colosse de Charès, ce digne élève de Lysippe qui l'avait initié dans les secrets de son art, dit Cicéron, non pas en lui montrant une tête de Myron, des bras de Praxitèle, et une poitrine de Poly-

1. Winkelmann croit que le Laocoon et l'Hercule sont de cette époque. Cette opinion a trouvé des contradicteurs. Voyez l'Hist. de l'Art, liv. VI, ch. III.

clète, mais en créant sous ses yeux les modèles qu'il proposait à son imitation [1].

Le dernier rayon de liberté qui brilla sur la Sicile avant la conquête romaine y fut également favorable aux arts. Alors furent exécutés la plupart des ouvrages sur lesquels devaient s'exercer plus tard les rapines de Verrès; et même le groupe ingénieux qu'on voyait sur la place de Rhodes, et qui représentait le peuple de cette ville couronné par celui de Syracuse, était, à vrai dire, un monument consacré à la gloire des Syracusains [2].

En présence de ces statues, et du mausolée d'Artémise, qui n'en était pas éloigné, l'émotion éprouvée par l'ame répondait parfaitement au but des beaux-arts; il n'en était pas de même chez les peuples qui avaient constamment ou des protecteurs ou des maîtres. Chez les Athéniens, par exemple, les statues des grands hommes étaient comme perdues dans la foule

1. Cicéron, Rhét., liv. IV, ch. VI.

2. Polyb., lib. V, c. LXXXVIII. C'était en mémoire d'un service rendu aux Rhodiens par les Syracusains dans un temps de famine

de celles qu'on avait élevées aux rois de Macédoine, d'Égypte et même de Syrie. Il n'y avait pas de si chétif héros contemporain qui ne voulût être placé sur un piédestal, et cet honneur, refusé jadis à Miltiade, était prodigué à Lysimaque[1], à Pyrrhus[2], à Juba le Libyen, à Ptolémée[3], à Séleucus[4], sans compter les devins[5], les rhéteurs, les courtisanes, les joueurs de paume, et les poètes obscurs tant comiques que tragiques[6]. Mais ce qui combla la mesure de l'extravagance, ce furent les trois cent soixante statues par lesquelles on récompensa les dix années d'administration de Démétrius de Phalère. Cette faveur capricieuse fut révoquée par un décret plus capricieux encore, qui ne rendit pas à l'art sa première dignité. D'ailleurs, des causes matérielles ne tardèrent

1. Pausan., Attic., c. IX.

2. Ibid., c. XI.

3. Ibid., c. XVII.

4. Ibid., c. XVI.

5. Plin., lib. VII, c. XXXVII.

6. Pausan., Attic., c. XXI; Athen., Deipnos. epit., l. I, § 34, 35.

pas à se joindre aux causes morales pour précipiter sa décadence, le marbre ne parut plus assez magnifique pour représenter les princes, et l'alliance assez naturelle de la flatterie et du mauvais goût donna naissance aux premières statues d'or qu'on eût vues dans Athènes : elles furent érigées à Démétrius Poliorcète et à son père Antigone [1].

Le titre de protecteur des sciences et des arts est tellement attaché aux noms des trois premiers Lagides, qu'on s'attend à trouver sous leurs règnes la sculpture florissante dans leurs Etats, ou du moins dans leur capitale. Les cent artistes que l'un d'eux envoyait aux Rhodiens avec trente-deux mille mesures de blé [2], la multitude de statues qu'on y promenait dans certaines solennités, les cent animaux exécutés par les plus fameux maîtres, et réunis dans un [3] pavillon particulier, tous ces beaux ouvrages en basalte et en porphyre où le ciseau grec a laissé son empreinte, et dont on admire encore

1. Diod. Sic., lib. v; Winkelmann, lib. vi, ch. iv.

2. Polyb., lib. v, c. lxxxix.

3. Athen. Deipnos., liv. v.

les précieux fragmens, ont fait croire que le génie des beaux-arts s'était fixé dans Alexandrie avec le génie des sciences, et que le ciel africain ne lui avait pas été trop défavorable.

Les révolutions de tout genre qui ont bouleversé l'Égypte, ayant fait disparaître de son sol la plupart des monumens de cette époque, et l'histoire ne suppléant qu'imparfaitement à ces ravages, les progrès de la décadence ne sont plus si faciles à mesurer; mais là, comme en Grèce, cette décadence est un fait qui, d'une génération à l'autre, devient de plus en plus frappant, et que le type renommé des médailles d'Alexandrie ne saurait dissimuler [1]. D'abord, les artistes grecs qu'attiraient les libéralités des Lagides, étaient privés de la vue des grands modèles, et ils ne pouvaient apporter dans l'accomplissement de leur tâche qu'une émulation de courtisans et des inspirations refroidies. De plus, la nature des ouvrages qui leur étaient imposés ne comportait aucune sorte d'enthousiasme, à l'exception de quelques sujets tirés de la plus haute antiquité,

1. Winkelmann, Hist. de l'Art, liv. VI, ch. IV.

comme la statue d'Homère, autour de laquelle étaient représentées les villes qui se disputaient l'honneur de l'avoir vu naître [1]. Tout ce qui avait trait à l'histoire contemporaine était infecté de cette basse adulation, qui est le plus sûr symptôme du déclin des beaux-arts. Cette Arsinoé dont la statue, placée sur l'Hélicon, profanait l'antique séjour des neuf sœurs, en avait sur toutes les places et les monumens d'Alexandrie. On salariait les sculpteurs pour faire servir leur art à perpétuer le souvenir des débauches des princes, et la rapidité avec laquelle les femmes ou les courtisanes se succédaient dans la faveur royale, ne contribuait pas peu à multiplier les encouragemens. Polybe en cite une nommée Cléino, à laquelle Ptolémée Philadelphe avait érigé un grand nombre de statues qui la représentaient couverte d'une simple tunique, et tenant dans sa main la corne d'abondance [2] : une autre, nommée Stratonice, avait été immortalisée par un magnifique monument qui, placé sur les bords de la mer,

1. Ælien, Hist. diverses, liv. XIII, ch. XXII.

2. Polyb., liv. XIV, c. XI. Athenæus, lib. XIII. § 37.

scandalisait les navigateurs étrangers[1]. Enfin, les plus beaux édifices portaient les noms de deux joueuses de flûte, et d'une courtisane que la populace même avait prise en dégoût[2]. Et cependant cela se passait sous les premiers Lagides, sous les princes qui avaient construit le Muséum et le Serapeum, qui achetaient d'Aratus les tableaux de l'école de Sycione, qui protégeaient Aristarque et Démétrius de Phalère, et qui révélaient au genre humain ses annales primitives enfouies depuis quatorze siècles dans la Judée.

Quel dut donc être le sort des arts quand l'Égypte fut opprimée par cette série de tyrans, pour la plupart imbéciles, qui précédèrent la conquête romaine, quand Ptolémée Évergète restait seul avec ses gardes dans son immense capitale, dont il avait commencé par bannir les savans et les artistes; quand un Ptolémée Lathyre détruisait de fond en comble la fameuse Thèbes aux cent portes, ou quand un

1. Fragment des commentaires de Ptolémée Évergète, cité par Athénée, ibid.

2. Ath., ibid.

usurpateur syrien convertissait en monnaie le cercueil d'or d'Alexandre ?

Dans le royaume de Syrie, la décadence paraît avoir été encore plus prompte, tant par l'action de certaines causes locales que par suite de la corruption générale du goût. De la foule d'artistes entretenus à la cour des Séleucides, il en est à peine deux dont les noms sont venus jusqu'à nous entourés de quelque gloire; Aristodème, qui avait fait en bronze la statue du premier Séleucus, et Hermoclès de Rhodes, devenu bien autrement célèbre pour avoir fait celle du beau Combabus [1]. Du reste, là comme en Égypte, des aventuriers venus de la mère-patrie remplissaient les théâtres et les places publiques des produits de leur industrie mercenaire, au point qu'à la suite d'une invasion, les statues figuraient par centaines dans le butin qu'emportaient les armées étrangères [2]. Cette fécondité prouve au moins la munificence des rois de Syrie; mais il ne faut pas croire qu'ils aient protégé les arts à la manière de Périclès

1. Plin., liv. XXXVI, ch. VIII, § 19.

2. Lucien, de la Déesse de Syrie, ch. XXVI.

ou d'Alexandre. Antiochus Épiphane, le plus libéral d'entre eux, le même qui fit achever le temple de Jupiter à Athènes, et entourer de statues l'autel d'Apollon à Délos, se popularisait bassement dans sa capitale en fréquentant les ateliers des sculpteurs, des fondeurs et des ciseleurs, et en s'entretenant avec eux des difficultés de leur art[1]. Qu'on se figure les belles inspirations qu'un Phidias aurait puisées dans le commerce d'un pareil protecteur[2]!

Ainsi, dans tous les États formés des débris du vaste empire d'Alexandre, la sculpture était en déclin : la peinture, qui s'était nourrie des mêmes inspirations, ne pouvait tarder à éprouver le même sort.

Cependant elle fut très-florissante sous le règne de ce prince : il est même certain qu'elle fit quelques progrès. Aucune gloire n'est plus légitime que celle d'Apelle, attendu que ses rivaux étaient pour la plupart de grands peintres, et que ses contemporains qui ont reconnu

1. Polyb., lib. XXVI, c. X.

2. Voyez les détails de la fête d'Antiochus à Daphné dans Polybe, édit. Schweigh., vol. IV, p. 495.

sa supériorité, étaient encore compétens pour prononcer entre eux et lui [1]. Il savait donner à ses tableaux une grace inimitable, genre de perfection qu'aucun artiste grec n'atteignit au même degré, et qui, joint à la beauté de son coloris, transportait d'admiration les spectateurs les plus vulgaires. Sous ce double rapport, il se proclamait hardiment le premier peintre de son siècle, avouant avec la même ingénuité qu'Amphion et Asclépiodore lui étaient supérieurs pour la disposition et la symétrie [2] : la plus gracieuse de ses compositions était sans contredit cette Vénus que la mort ne lui permit pas d'achever, et dont la tête et la poitrine décourageaient tous ceux qui étaient tentés d'y mettre la dernière main [3]. Dans le tableau où il avait représenté Diane au milieu d'un chœur de jeunes filles qui offraient un sacrifice,

1. Cùm eâdem ætate maximi pictores essent. Plin., lib. xxxv, ch. x.

2. C'est ainsi que Raphaël reconnaissait à Michel-Ange une certaine hardiesse de dessin qu'il chercha à transporter dans son propre style.

3. Cicer., de Officiis, lib. III, Epist., lib. I.

il semblait avoir vaincu Homère lui-même[1], et dans celui où il avait peint Alexandre sous l'emblème de Jupiter tonnant, on eût dit que les doigts du dieu étaient en relief, et que la foudre jaillissait du tableau[2]. Dans tous ces ouvrages, que l'antiquité admirait comme autant de chefs-d'œuvre, et auxquels il faut joindre un portrait d'Antigone qui, dit-on, les surpassait tous, un héros nu, qui était un défi porté à la nature même, et un tableau allégorique de la Calomnie, qui était une vengeance d'artiste[3], Apelle distribuait si bien la lumière et les ombres, et par la délicatesse des contours donnait à ses figures un air si frappant de vérité, qu'on croyait voir les personnages respirer sur la toile[4].

Aristide le Thébain eut un autre genre

1. Plin., lib. xxxv, c. x.

2. Pinxit Alexandrum fulmen tenentem; digiti eminere videntur, et fulmen extrà tabulam esse. Plin., lib. xxxv, ch. x.

3. Peritiores artis præferunt omnibus ejus operibus Antigonum regem sedentem equo..... Pinxit et heroa nudum eâque picturâ naturam ipsam provocavit. Plin., lib. xxxv, c. x.

4. Plin., lib. xxxv, c. II' Petron., Satyric.

de mérite. Il négligea les graces et le coloris pour s'attacher principalement à peindre l'ame, en exprimant avec son pinceau les affections profondes et les passions véhémentes [1]. C'est surtout à lui que s'applique cette remarque si juste de Quintilien, que la peinture est un langage muet qui peut pénétrer assez avant dans le cœur humain pour surpasser quelquefois la force même de l'éloquence. Le tableau où il avait représenté une ville prise, et un enfant suçant la mamelle ensanglantée de sa mère mourante [2], produisait plus d'effet que la plus touchante élégie. On eût dit qu'il pressentait les malheurs de sa patrie, car, par une singulière destinée, ce chef-d'œuvre faisait partie du butin qu'Alexandre emporta de Thèbes après l'avoir détruite [3].

Protogène est plus célèbre pour le fini de ses ouvrages : son fameux tableau de l'Yalisus lui coûta sept années d'un travail opiniâtre, qui ne fut pas même interrompu par le siége de Rhodes,

1. Plin., lib. xxxv, c. x.
2. Ibid.
3. Ibid.

Démétrius ayant comme neutralisé le terrain sur lequel était assise la modeste cabane de l'artiste [1].

Nicomaque fut celui qui tint le plus fidèlement aux anciennes traditions, en ce qu'il traita de préférence des sujets tirés des antiquités mythologiques. Plutarque compare ses tableaux aux poésies d'Homère, à cause du bonheur et de la facilité de l'exécution [2].

Mais les élèves de tous ces grands maîtres ne marchèrent que de très-loin sur leurs traces, et une génération se fut à peine écoulée, que déjà les nouveaux produits de l'art avaient un tout autre caractère. Pausias de Sycione mit en vogue les petits tableaux et les portraits d'enfans, qui faisaient son occupation favorite, et il réussit à peindre des fleurs, au point de devenir l'émule de la belle Glycère, qui faisait des couronnes avec beaucoup de grace [3]. D'autres peignirent des boutiques de barbier ou de cordonnier, des ânes, des légumes, ou des

1. Ælian, Hist. var., lib. XII, c. XLI.

2. Vie de Timoléon.

3. Plin., lib. XXXV, c. II.

scènes de la vie domestique [1]. C'était déjà une dérogation à la dignité de l'art; mais quel aliment lui restait-il dans le passé ou dans le présent? Aucun artiste ne s'enflammait plus au souvenir des exploits d'Hercule ou des malheurs d'Ariadne, et on n'avait plus de victoire de Marathon à peindre sur les murs d'un portique. Les batailles gagnées par Alexandre pouvaient encore donner à un artiste quelques accès d'enthousiasme, comme le prouve le magnifique tableau de la bataille d'Issus, par Philoxène d'Érétrie [2]; mais dans les événemens qui suivirent la mort de ce prince, et dans les personnages qui occupèrent la scène après lui, quel épisode ou quel caractère fut digne d'occuper le pinceau d'un grand peintre? Et quand Apelle, Protogène et Nicomaque disparurent, que pouvait contre la médiocrité de leurs successeurs cette multitude d'ouvrages de circonstance que leur imposait la vanité des princes?

D'ailleurs, la peinture avait déjà beaucoup perdu sous le point de vue moral avant la mort

1. Plin., lib. XXV, cap. II.

2. Tabula nullis postferenda, dit Pline, Ibid.

d'Alexandre; et le philosophe Chrysippe, qui donnait aux Athéniens des leçons de sagesse et de vertu sur les tableaux de Polygnote, se gardait bien de faire servir ceux d'Apelle au même usage. Le *beau* ayant été remplacé par le *gracieux*, on ne pouvait plus dire avec Aristote que les peintres enseignaient la morale par une méthode plus courte et plus facile que les préceptes de la philosophie [1]. Pour atteindre ce noble but, l'imitation fidèle de la nature n'était pas suffisante; car celui, dit Proclus, qui prend ses modèles dans les formes qu'elle lui fournit, n'arrivera jamais à la beauté parfaite, attendu que les œuvres de la nature sont pleines d'imperfections [2].

Mais ici les inductions sont superflues pour prouver la décadence de la peinture, puisque les faits directs abondent. Dans Athènes, cette décadence a été si rapide, qu'il a fallu recourir à un pinceau étranger pour peindre sur un portique ses anciens législateurs [3]. L'école de

1. Polit., liv. v.

2. In Timœum, lib. II.

3. Pausan. Attic., c. III.

Sycione, privée de ses chefs-d'œuvre, n'a pas même survécu à la ligue achéenne. Pergame n'était guère décorée que de tableaux rachetés par ses rois du pillage des villes grecques. En Syrie, les Séleucides faisaient de vains efforts pour naturaliser un art qui, pour fleurir, veut être spontané. En Égypte, on avait bien les tableaux de Sycione et quelques ouvrages d'Apelle ; mais Apelle lui-même y était chargé de fers, et voyait ses jours menacés. D'ailleurs, il n'y fonda point d'école, et le succès qu'obtint le peintre Galaton pour avoir peint Homère vomissant, au milieu d'une foule de poètes qui ramassaient tout ce qui sortait de sa bouche, suffit pour donner une idée du goût des Alexandrins[1].

Si des théories ingénieuses étaient assez fortes pour soutenir un art, les trois traités composés par Apelle sur les secrets du sien, l'ouvrage de Polémon sur l'école et le Pécile de Sycione, et plusieurs autres compositions du même genre[2] auraient pu préserver la peinture de la déca-

1. Ælian, Hist. variar., lib. XIII, c. XXII.

2. Vossius, de Hist. græc., lib. I, c. XVIII.

dence qui atteignait alors tous les produits d'imagination; mais nous avons déjà remarqué que la Poétique d'Aristote, malgré la justesse et la profondeur des vues qu'elle renferme, n'avait relevé ni le drame ni l'épopée; et pour fortifier les conséquences qui découlent de cette remarque, nous pouvons ajouter que l'ouvrage si vanté d'Aristoxène son disciple sur les élémens de l'harmonie [1], n'empêcha pas la décadence de la musique.

Cet art, si important par ses effets physiologiques et moraux, l'était particulièrement en Grèce, où il avait de plus des effets politiques. On sait quel enthousiasme une modulation pure et hardie faisait éprouver aux Grecs dans les fêtes et dans les combats; mais cette hardiesse et cette pureté tenaient à certaines dispositions de l'ame, qui s'affaiblissaient de jour en jour. Déjà les Athéniens commençaient à ne plus chanter les lois de Charondas dans les festins,

1. Cet ouvrage a été publié en grec par Meursius (Leyde, 1616). Aristoxène de Tarante composa quatre cent cinquante-trois livres. Saint Jérôme, dans la préface de son ouvrage sur les écrivains ecclésiastiques, l'appelle *longè omnium doctissimus*.

et à se dégoûter des chants d'Olympus, dont Aristote dit qu'il suffisait d'en entendre des imitations pour en être vivement ému indépendamment du rhythme et de la mélodie[1]. Sous l'influence d'un goût qui se dépravait de plus en plus, la musique ne pouvait manquer de perdre son antique simplicité; aussi ce caractère fut-il bientôt effacé par la manie des tours de force, froide superfluité qui s'introduisit alors dans les concours d'appareil, et qui passa de là dans l'instruction commune[2]. Déjà, sous Alexandre, une assemblée populaire était presque une solitude pour le vrai génie musical. « Chante pour moi et pour les muses, » disait Antigénide a un de ses disciples que déconcertait la froideur du peuple; et ce mot prouvait déjà que la décadence de l'art avait commencé[3]. Les conquêtes d'Alexandre, loin d'enrichir la musique de combinaisons nouvelles, la gâtèrent par le mélange des modula-

1. Athen., Deipnos., lib. XIV, § 10. Aristot., Polit., liv. VIII, c. V, § 5.

2. Aristot., ibid., ch. VI, § 4.

3. Cic., de Clar. orat., c. X. Usquè ad Antigenidem cùm adhùc simplici musicâ uterentur, dit Pline, l. XVI, c. LXVI.

tions asiatiques dépourvues de simplicité comme de fierté, mais qui n'étaient pas sans attraits pour ces bandes de musiciens grecs venus pour égayer les orgies de Persépolis et d'Ecbatane [1]. D'ailleurs, quand les joueuses de lyre et de flûte se comptaient par centaines dans le butin fait sur Darius [2], il était naturel qu'elles fissent hommage au vainqueur de leur dangereux talent, et qu'elles essayassent sur ces ames à demi républicaines le pouvoir qu'elles avaient d'allumer la volupté dans le cœur du grand roi. On peut affirmer que leur succès passa leurs espérances, si l'on en juge par l'ascendant que prirent les joueuses de flûte sur quelques-uns des successeurs d'Alexandre [3], et par l'in-

1. Athen., Deipnos., lib. XII, § 41.

2. On en prit à Damas trois cent vingt-neuf, qui cumulaient les fonctions de musiciennes avec celles de concubines du roi. Lettre de Parménion, citée par Athénée, liv. XIII, § 87. Ctésias avait vu un gouverneur de Babylone qui ne soupait jamais sans avoir cent cinquante musiciennes qui chantaient et jouaient de divers instrumens pendant qu'il mangeait. Athen., liv. XII, §. 40.

3. Notamment sur Démétrius Poliorcète et Ptolémée. Athen., Deipnos., lib. XIII, § 37, 38.

différence que ces princes, à peine sortis de la Grèce, montrèrent pour la musique nationale. Le déclin de cet art fut donc inévitable dans leurs États, quoiqu'en Syrie les fêtes licencieuses du bosquet de Daphné fussent d'un haut intérêt pour les musiciens indigènes, et qu'en Égypte on vît Ptolémée Aulète se recommander aux suffrages de son peuple par son talent musical.

Le pays où les anciennes traditions se conservèrent le plus long-temps, fut aussi celui où la corruption et la servitude pénétrèrent le plus tard, coïncidence qui ne fut assurément pas fortuite, et qui dans ces jours de déclin concentre sur le Péloponnèse presque tout l'intérêt qui s'attache au nom grec. Là, on goûtait encore le charme des vieux chants; là, les cœurs pouvaient encore tressaillir en entendant aux jeux néméens chanter une strophe de Timothée [1]; là, se célébraient encore ces concours de musique en mémoire de la jeune Harpalyce, morte victime d'un amour malheureux [2]; là on

1. Plut., Vie de Philopémen.

2. Fragment d'Aristomène cité par Athénée, l. XVI, § II.

disait encore avec le poète Musée que chanter était le plus doux plaisir des mortels [1]; là aussi les montagnes servaient d'asile aux airs des anciens jours, et l'on balbutiait dès l'enfance des péans et des hymnes en l'honneur des dieux et des héros, ou des chants composés par Timothée ou par Philoxène [2]. Mais à l'exception de cette terre pastorale de l'Arcadie, aucune contrée habitée par la race hellénique n'offre un aspect riant à l'imagination; l'enthousiasme n'a plus de langage ni dans la poésie, ni dans les arts, la sculpture, la peinture et la musique sont entraînées dans une décadence commune.

Qu'on se garde bien de subordonner ce fait aux événemens politiques du milieu desquels je me suis efforcé de le dégager. Outre qu'il les surpasse tous en importance, son accomplissement annonce qu'une des tâches imposées au génie grec est finie. Nous avons dit [3] qu'en fait de création il ne lui restait, après l'Orient,

1. Aristot., Polit., liv. VIII, ch. V, § 2.

2. Athen., Deipnos., lib. XIV, § 22.

3. Vol. I, p. 165.

que *le beau* dans les arts d'imagination et les théories scientifiques.

C'est donc dans les vicissitudes des arts de la Grèce qu'il faut chercher les principaux élémens de son histoire intellectuelle, c'est de leurs produits qu'il faut nourrir notre admiration, comme c'est sur leur déclin qu'il faut nous appitoyer. Or, Pline lui-même fixe cette époque comme celle où l'art mourut [1], et cette mort est un grand événement dans les annales de l'esprit humain. En vain l'on chercherait à dissimuler ou à atténuer ce malheur par les progrès que fit alors la gravure sur pierre, et par la perfection des vases ciselés. Qu'y avait-il de commun entre les beaux-arts proprement dits et ces bustes d'agate et d'onyx destinés à flatter des vanités personnelles? Cette forme élégante donnée par le fameux Apelle aux vases qu'on appelait *séleucides* [2]; ces coupes d'airain sur lesquelles Cimon, Athénoclès ou Mys avaient ciselé la prise de Troie ou les aventures d'Ulysse avec des vers d'Homère en let-

1. Cessavit deindè ars.

2. Athen., lib. II, § 77.

tres d'or [1]; ces espèces de cornes d'abondance que Ptolémée Philadelphe fit faire exprès pour mettre dans la main des statues d'Arsinoé [2]; ces calices de Rhodes mis à la portée des plus humbles fortunes pour piquer les Athéniens qui ne travaillaient que pour les riches [3], tant d'autres ouvrages du même genre qui ne changeaient pas assez souvent de maîtres au gré du faste et de la convoitise, prouvaient-ils autre chose que le progrès du luxe et le profit qu'il y avait à le satisfaire? Sans doute ces opuscules de l'art étaient exécutés avec goût; mais il faut se souvenir qu'au moment où ils étaient le plus recherchés, un préteur romain soudoyait des artistes grecs pour venir amuser le peuple qui était sur le point d'asservir la Grèce [4]; car dans cette malheureuse contrée l'avilissement précéda la conquête, et la gloire des arts fut flétrie la première. On voyait un roi de Bythinie menacer les Byzantins de sa

1. Athen., lib. II, § 17, 19, 30.

2. Ibid., § 97.

3. Ibid., § 37.

4. Polyb., édit. Schweigh., vol. IV, p. 478.

colère, s'ils ne se hâtaient de lui ériger des statues, et les Rhodiens placer dans leur temple de Minerve un colosse de trente coudées en l'honneur du peuple romain [1]. C'était le premier hommage que le génie grec payait à la force étrangère. Bientôt cet hommage se paya au bruit des armes, et sur les cendres des villes fumantes. Les statues de Polyclète et de Lysippe, les tableaux de Zeuxis et d'Apelle entrèrent dans Rome avec une multitude d'autres chefs-d'œuvre à la suite des chars des triomphateurs, et servirent d'ornement à la ville éternelle, jusqu'à ce que le temps et la barbarie confondissent avec la poussière des tombeaux les plus précieux monumens du plus beau génie qui fut jamais.

§ III. — ÉLOQUENCE.

Dans le siècle de Périclès, le domaine de l'éloquence avait été partagé entre les vrais orateurs, les démagogues et les rhéteurs. Dans la période suivante, il n'y eut plus d'orateurs,

1. Polyb., liv. IV, c. XLIX; lib. XXXI, c. XVI.

et les passions politiques étant trop tièdes pour donner quelque prise aux démagogues, on n'entendit plus que la voix des rhéteurs dans les gymnases et les assemblées publiques. La conquête même ne leur imposa pas silence; non qu'il entrât dans les vues des conquérans de laisser subsister l'empire de la parole; mais l'usage qu'en faisaient les rhéteurs n'étant offensif que pour le goût et les mœurs, ils avaient, comme auxiliaires de la tyrannie, des droits incontestables à sa reconnaissance.

De là il semblerait résulter que de la lutte anciennement engagée entre l'éloquence et la rhétorique, la dernière était sortie victorieuse; mais cette longévité prouve seulement que l'une avait besoin de liberté pour vivre, tandis que l'autre pouvait encore amuser des intelligences débiles. Si c'est là une victoire, elle ressemble à celle de ces animaux immondes qui vivent au milieu des substances putrides ou vénéneuses, tandis que les natures plus nobles en sont suffoquées.

Il faut supposer qu'Aristote croyait à la résurrection de l'éloquence même en Grèce, et qu'il travaillait dans l'espoir d'y contribuer,

quand il composait sur cette matière l'excellent ouvrage didactique qui est venu jusqu'à nous. Singulière destinée de tous les travaux de ce genre! Fondés sur de longues expériences et sur l'analyse de certains chefs-d'œuvre universellement admirés, ils sont destinés par leurs auteurs à faciliter les compositions analogues. Mais les siècles s'écoulent et ces savantes théories restent toujours stériles. Peut-être trouveront-elles leur première application chez un peuple barbare qui n'a pas encore de nom dans la langue hellénique. En attendant il faut les signaler, sinon comme moyens réels de perfectionnement, du moins comme explication philosophique des procédés de l'esprit humain à l'époque de sa plus grande vigueur. A ce titre, la Rhétorique d'Aristote mérite d'occuper une place dans son histoire [1].

On dirait qu'en la composant il avait pour

1. On trouve ces paroles remarquables dans une lettre de d'Aguessean à son fils : « Dans les anciens il n'y a rien de plus parfait sur les préceptes de l'éloquence que la Rhétorique d'Aristote, et c'est un ouvrage qui mérite d'être non-seulement lu, mais médité. »

but de détruire le crédit des rhéteurs, déjà si fortement ébranlé par Socrate et ses disciples. Il plaçait si haut l'éloquence, qu'il leur devenait impossible d'y atteindre. Ce n'était plus cet art frivole qui tirait ses principales ressources de la symétrie des périodes et des subtilités du langage: c'était une application vivante et méthodique d'observations philosophiques faites sur le cœur humain. Dans ses préceptes sur la différence des genres et des styles, sur l'usage qu'on peut faire des fables, des paraboles, des sentences et des figures [1], il reproduisait peut-être les idées de Callipe et de Pamphile [2]; mais quand il analysait les diverses nuances des vices et des passions de l'homme, quand il voulait qu'on assignât la part que peuvent avoir à chaque crime, le hasard, la contrainte, la nature, les habitudes, le raisonnement, la colère et la convoitise [3]; quand il insistait si fortement sur l'importance

1. Rhetor., liv. II, ch. XX, XXI.

2. Disciples de Platon et auteurs de traités sur la rhétorique.

3. Rhetor., liv. I, ch. X, § 2.

des définitions [1]; quand il substituait aux *lieux communs*, des notions précises sur le juste et l'injuste, sur le droit naturel et sur les lois fondamentales des sociétés [2]; quand il exigeait de l'orateur tant de connaissances variées sur l'histoire nationale et étrangère, sur les élémens et les conditions du *souverain bien*, sur les finances, sur l'état militaire, sur les approvisionnemens, sur l'importation et l'exportation, et sur les différentes formes de gouvernement [3], il est certain qu'il créait un type de perfection que Démosthène lui-même avait à peine réalisé, et qu'il écartait à jamais les prétentions des rhéteurs à la gloire de l'éloquence. D'ailleurs, il les attaquait encore d'une autre manière en faisant tout dépendre de l'usage qu'on savait faire de la dialectique, et en révélant cette idée si simple et si lumineuse, que *la même faculté qui aide à découvrir le vrai, aide aussi à découvrir le vraisemblable* [4].

1. Rhetor., liv. I, ch. XIII.

2. Ibid.

3. Ibid., ch. IV.

4. Ibid., ch. I, § 3, 4. Outre la Rhétorique d'Aristote,

Pour que cette belle théorie pût être appliquée dans toute son étendue, il aurait fallu un génie d'une aussi haute portée que celui d'Aristote, avec une autre direction et d'autres circonstances. Mais celles où les Grecs se trouvèrent alors placés, ne furent pas plus favorables à l'éloquence qu'à la poésie et aux beaux-arts. Aristote lui-même dit que le goût était déjà corrompu dans les républiques, et comme celui des Asiatiques l'était encore davantage, les conquêtes d'Alexandre ne purent qu'aggraver cette corruption. Des harangues et des panégyriques furent composés dans un style nouveau par des rhéteurs ambulans qui se mirent à cultiver le genre oriental. Un certain Hégésias de Magnésie fut le premier novateur [1]. Séduits par l'exemple et par le succès, une foule d'autres marchèrent sur ses traces, et continuèrent jusqu'aux derniers temps de la

il y eut plusienrs ouvrages du même genre composés vers cette époque; voyez Athen., liv. XV, § 9, et Suidas à l'article *Timée*.

1. Hegesias... qui princeps induxit stylum asiaticum, attico qui tùm erat corrupto. Strab., lib. XIV.

république romaine cette succession d'orateurs asiatiques dont les œuvres, au jugement de Cicéron, ne convenaient point à la gravité de la vieillesse [1]. Ce fut alors que l'éloquence bannie d'Athènes, après avoir parcouru les îles de l'Archipel, fit le tour de l'Asie-Mineure, où elle s'imprégna tellement et de mœurs et de locutions étrangères, que dégénérant peu à peu de la pureté du style attique, elle désapprit presque à parler [2]. L'emphase et la prolixité furent les deux défauts caractéristiques de cette nouvelle école, qui mit en vogue les mots vides de sens comme complémens de période et moyens d'harmonie [3]. Les orateurs de Carie et de Phrygie ayant à flatter des oreilles plus grossières, se distinguèrent par une diction lourde et surchargée d'embonpoint [4], tandis que dans le voisinage, Rhodes qui gardait en-

1. Brutus, § 99.

2. Loqui pœnè dedisceret, dit Cicéron, ibid., § 13.

3. Apud Asiaticos maximè numero servientes, inculcata reperias inania quædam verba, quasi complementa numerorum. Cic., Orator., § 69.

4. Opimum quoddam et tanquàm adipatæ dictionis genus. Ibid., § 8.

core les bonnes traditions avec sa liberté, voyait fleurir dans son sein l'école fondée par Eschine.

Cette petite république jetait alors plus d'éclat que toute la Grèce continentale, à laquelle Athènes ne servait plus d'ornement. Ses grands orateurs n'étaient plus, leur souvenir même s'affaiblissait avec le renouvellement des générations[1], et l'éloquence politique, privée d'ailleurs de tous les avantages qui la font fleurir, se réduisait à des harangues *modérées* qui comportaient une certaine élégance, mais dont la vigueur était bannie comme un vice. La présence d'inquisiteurs macédoniens dans toutes les villes de la Grèce rendit d'abord cette précaution nécessaire[2]; mais cette empreinte de servitude ne s'effaça pas quand le joug fut brisé; et celui qui contribua le plus à la rendre si durable fut ce Démétrius de Phalère qu'on accuse, avec quelque vraisemblance, d'avoir introduit l'usage de composer des discours sur

1. Cic., de Orat., lib. II, c. XXIII.

2. Voyez sur ces espions un passage curieux de Polybe, vol. III, édit. Schweigh., p. 152.

des sujets imaginaires [1]. Il est vrai que les éloges dont il a été l'objet ont fait presque oublier cette accusation ; et comme ils n'ont pas été démentis par ses compositions oratoires, dont pas une n'a été épargnée par le temps, on s'est habitué sans peine à l'entendre appeler *le dernier orateur d'Athènes*. Mais cette qualification est l'effet d'une surprise faite à la bonne foi de la critique moderne. L'antiquité, plus sévère, lui reprochait d'avoir le premier fait dégénérer l'éloquence [2], reproche qui d'ailleurs n'est pas incompatible avec le genre de mérite que lui reconnaissent Cicéron et Quintilien. Le premier ne loue son élégance et sa politesse qu'avec des restrictions assez fortes pour faire comprendre qu'il ne veut signaler en lui que le premier rhéteur de son temps [3]. Au reste, quand on rapproche ce qui a été dit des écrits

1. Quintil., lib. II, c. IV.

2. Ibid., lib. X, c. I.

3. Disputator subtilis, orator parùm vehemens, etc. De Offic.—Non tàm armis institutus quàm palestrâ... delectabat magis quàm inflammabat. De Claris orator., c. IX, Orator, c. XXVII.

et des mœurs de Démétrius de Phalère, on trouve qu'en effet *le style est l'homme.* Cette diction molle et sans vigueur qui sent l'école de Théophraste, cette suavité qui semble faite pour *oindre* les ames plutôt que pour les pénétrer[1], se trouvent merveilleusement assorties aux habitudes morales d'un homme qui se teignait et se parfumait la chevelure; qui, dans ses festins, surpassait en élégance les Chypriens et les Phéniciens; qui se faisait appeler dans des hymnes *beau comme le soleil;* qui achetait l'esclave Moschion, le plus habile cuisinier de son temps, et qui profitait de tous les nouveaux raffinemens de la débauche pour se livrer à des voluptés infames que la plume se refuse à retracer[2]. Voilà l'orateur et l'homme d'État qui, dit-on, fit pendant dix ans le bonheur d'Athènes, et dont les services furent récompensés

1. Eâ suavitate quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret.

2. Voyez dans Athénée, liv. XII, § 60, un fragment de l'Histoire de Duris, et un autre fragment des Commentaires de Caryste de Pergame, sur Démétrius de Phalère. Tout curieux qu'ils sont, je répugne à les traduire.

par trois cent soixante statues! C'était bien la peine d'avoir eu des Périclès et des Démosthène, pour méconnaître à ce point la véritable grandeur et la véritable éloquence!

Il est inutile de suivre son déclin dans les autres villes de la Grèce; car, comme dit Cicéron, qui jamais entendit parler d'aucun orateur d'Argos, de Corinthe, de Thèbes ou de Lacédémone[1]? Ainsi, nous ne pouvons accuser ni l'histoire d'en avoir oublié quelques-uns, ni le temps d'avoir détruit leurs ouvrages. Quelques discours prononcés de loin en loin par quelques magistrats achéens ou étoliens[2] sont plutôt une boutade de patriotisme qu'une continuation ou un renouvellement de l'ancienne éloquence. Il ne reste plus, pour la représenter, que des rhéteurs, fléau littéraire que la corruption croissante du goût ne fera que propager de plus en plus. Pour apprécier les funestes effets de leurs traditions, qui ne manquaient pas d'ancienneté, on peut s'en rappor-

1. De Clar. Orat., c. XIII. Il fait cependant une exception en faveur d'Épaminondas.

2. Livius et Polyb., passim.

ter aux Romains, qui les ont peut-être trop aveuglément recueillies, et qui, en se faisant les disciples de tels maîtres, se sont souvent privés d'une partie des avantages que leur assurait la trempe particulière de leur génie. Ce fut un bien heureux instinct que celui qui poussa le vieux Caton à chasser de Rome les premiers rhéteurs qui y parurent [1]. Mais, plus tard, l'autorité de son nom ne prévalut plus contre eux; et leur mission étant remplie en Grèce, où il ne restait plus rien à corrompre, ils en commencèrent une nouvelle dans l'empire romain, à la décadence duquel ils ne furent pas tout-à-fait étrangers. Peu contens de prononcer des harangues dans les écoles d'Athènes, ou des panégyriques près des tombeaux de Pausanias et de Mausole [2], ils affluèrent dans la capitale du monde où leur espérance de s'enrichir ne fut pas toujours frustrée. Ce fut sur eux que tomba tout le poids du mépris que les

1. C'étaient, si l'on veut, des philosophes; mais ils furent chassés comme rhéteurs, parce que sur une thèse donnée ils soutenaient alternativement le pour et le contre.

2. Pausan., Lacon., c. XIV.

Romains conçurent alors pour le bavardage des Grecs. Les vrais orateurs, que soutenait la conscience de leurs forces, dédaignaient tous ces moyens artificiels empruntés à l'école de Gorgias ou d'Isocrate; mais quels trésors ces rhéteurs n'offraient-ils pas à la médiocrité, dans cette multitude d'images de mots qu'ils faisaient apprendre par cœur, et qui venaient ensuite se placer comme d'elles-mêmes dans le discours[1]? Aussi, la médiocrité seule fut-elle reconnaissante; car et les Gracques, et Marc-Antoine, et Cicéron, ne reconnurent pour maîtres d'éloquence que ceux qui avaient joint l'étude de la philosophie à celle de l'art oratoire. Cicéron surtout les a accablés de tous les témoignages qu'il a pu réunir contre eux. Il leur reproche de ne pas même effleurer du bout des lèvres les questions philosophiques qui intéressent le plus les individus et les sociétés[2], et il soutient que tous leurs ouvrages didac-

1. Cicer., de Rhet. ad Herenn., lib. III, c. XXIII.

2. Hæc autem esse penitùs in mediâ philosophiâ retrusa atque abdita, quæ isti rhetores ne primoribus quidem labris attigissent. De Orator., c. XIX.

tiques réunis ne valent pas ce qu'ont écrit sur l'art qu'ils professent deux ou trois péripatéticiens [1]. Ce sont encore ses réflexions sur l'abus qu'il leur voyait faire de la parole, qui le portent à penser que, si la sagesse sans l'éloquence ne sert de rien aux États, l'éloquence sans la sagesse leur est presque toujours funeste [2]. Et quand, remontant à l'origine de certains désordres, il parle avec tant de dédain de cette facilité dangereuse qui, au mépris de tous les devoirs, et par une perfide imitation du talent, travaille à la ruine des villes et à la corruption des mœurs [3], n'est-il pas évident que ce sont les rhéteurs qu'il veut désigner? Il y a long-temps, dit-il ailleurs, que de vaines controverses tourmentent ces misérables Grecs (*græculos homines*), plus amis de la dispute que de la vérité [4].

1. De Orat., lib. I, c. X.

2. De Inventione, lib. I, c. I.

3. Postquàm commoditas quædam, prava virtutis imitatrix, sine ratione officii, dicendi copiam consecuta est, tùm ingenio freta malitia pervertere urbes et vitas hominum labefactare assuevit. Ibid., lib. I, c. II.

4. De Orat., lib. I, c. XI.

Il ne faut pas croire que ce jugement sévère tînt à cette fierté romaine que nourrissaient à l'envi les préjugés nationaux et les faveurs de la fortune. Les philosophes grecs eux-mêmes excluaient, d'un commun accord, du maniement des affaires publiques les rhéteurs et leurs disciples, et les trouvaient à peine dignes de composer quelques plaidoyers pour les tribunaux, ou quelque petite harangue insignifiante[1]; mais ce désaveu n'empêchait pas le mépris qu'ils inspiraient de rejaillir sur la race hellénique tout entière. Nation malheureuse qui expiait plus durement qu'aucune autre l'incroyable prospérité de ses beaux jours! Jamais on n'avait vu des Persans ou des Égyptiens venir étaler au loin les misères de leur patrie au temps de sa décadence; et plus tard ni Carthage ni Rome n'aggravèrent les douleurs de leurs derniers momens, en donnant le rebut de leur population en spectacle à des peuples qui avaient encore long-temps à vivre. Sous ce rapport, la Grèce fut particulièrement maltraitée par le sort; elle eut trop à rougir

1. *Conciunculas*. De Orat.

de ses derniers enfans pour se reposer, comme elle en avait le droit, dans les souvenirs de sa gloire passée. En la comparant avec son épuisement actuel, elle pouvait dire aux nations voisines civilisées par elle : *Voyez s'il fut jamais une humiliation égale à la mienne.*

§ IV. — HISTOIRE.

On sait d'avance que les conquêtes d'Alexandre furent particulièrement favorables à cette branche des connaissances humaines. Il revenait à la nation grecque une assez forte part de la gloire qui fut alors acquise, pour qu'elle cherchât à l'éterniser par des monumens historiques. D'ailleurs, tout promettait un nouvel intérêt et de nouveaux ornemens à ce genre de composition. Des peuples jusqu'alors inconnus paraissaient enfin sur la scène, avec la variété infinie de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs costumes, de leurs modes d'attaque et de défense. Il y avait à raconter des batailles où les combattans se comptaient presque par millions, d'autres où des éléphans exécutaient des évolutions régulières. Des fleuves plus larges

et plus rapides, des montagnes plus hautes que celles de la Grèce, avaient été franchies par l'armée victorieuse. Une végétation plus belle et plus pittoresque décorait les vastes plaines qu'elle avait traversées, et la création animale, outre qu'elle était plus gigantesque, y était parée de couleurs plus variées et plus brillantes.

Il est vrai que la préoccupation des succès militaires empêchait ceux qui avaient la gloire d'y concourir, de se pénétrer assez fortement de toutes ces impressions, pour les transmettre vivantes aux rédacteurs d'annales; mais Alexandre avait largement pourvu aux moyens de satisfaire la curiosité de siècles futurs, en enrôlant une multitude d'historiens chargés de recueillir tous les faits de quelque importance. Plusieurs suivirent le conquérant jusque sur les rives de l'Indus, où ils s'abouchèrent avec des gymnosophistes indiens dépositaires de bien vieilles traditions, tandis que d'autres interrogeaient les Chaldéens de Babylone ou les inscriptions des tombeaux. Quel vaste champ s'ouvrait donc à l'histoire, quelle source d'inspirations heureuses pour ceux qui

entreprenaient de l'écrire! Que de rapprochemens à faire entre cette civilisation orientale à peine entrevue par les Dix Mille, et les institutions comparativement si modernes des cités grecques! Avec une imagination saine et vive, avec une ame noble et une raison sévère, que d'émotions de tout genre on pouvait faire éprouver à ses lecteurs, et de quelle masse d'observations nouvelles on pouvait accabler certaines erreurs et appuyer certaines vérités!

Voilà les espérances que la Grèce avait le droit de concevoir, et qui n'en furent pas moins presque toutes frustrées. Depuis l'atteinte portée par les rhéteurs à la dignité de l'histoire, elle n'avait pas pu remonter à la hauteur où l'avait placée Thucydide; et Alexandre eut beau remuer le monde, les idées des rédacteurs d'annales restèrent immobiles. Ce fut toujours l'école de Théopompe et de Philistus qui prévalut, et ce furent leurs disciples qui se crurent appelés à consacrer le souvenir des grandes choses qui se passaient alors sur la terre.

L'appréciation directe de leurs travaux historiques est impossible, puisque le temps n'en a pas épargné un seul; mais en recueillant les

témoignages épars des écrivains postérieurs qui ont puisé à cette source commune, on peut encore juger avec assez de compétence combien ils ont été au-dessous de leur mission, même à ne les prendre que pour des historiographes. Que pouvaient être les œuvres de ce Callisthène que Cicéron accuse d'avoir écrit l'histoire en rhéteur [1], qui mettait ses écrits au-dessus des exploits d'Alexandre, et faisait dépendre la divinité de ce prince du soin qu'il prendrait d'accréditer cette opinion parmi les hommes [2]; qui tantôt se guindait si haut qu'on le perdait de vue [3], et tantôt commettait contre les élémens de la tactique des fautes si grossières que Polybe les qualifie de délire et d'absurdité [4]? Que gagnerait-on à posséder encore l'ouvrage composé par Onésicrite sur le plan de la Cyropédie, mais tellement défiguré par

1. De Orat., l. II, c. XIV.

2. Arrian., lib. IV, c. X.

3. Longin., de Sublim., c. III.

4. Voyez dans Polyb., lib. XII, c. XVII, XVIII, XIX, la critique du récit que faisait Callisthène de la bataille d'Issus.

des récits étranges et de basses flatteries, que du temps d'Aulu-Gelle il ne trouvait plus de lecteurs[1]? Et si l'on veut s'assurer que je ne procède pas ici par énumération incomplète, qu'on interroge successivement sur chacun d'eux la critique impartiale de l'antiquité : on apprendra que Charès de Mitilène, écrivain haineux et puéril, n'avait mis aucun goût dans le choix des anecdotes que ses fonctions auprès d'Alexandre lui avait donné occasion de recueillir[2]; que Clitarque, justement décrié pour son emphase et ses infidélités[3], a été comparé à un homme qui enflerait ses joues avec excès pour souffler dans une petite flûte[4]; qu'Aristobule avait mêlé tant de mensonges au récit de la bataille gagnée sur Porus, que Alexandre, indigné, avait jeté son histoire dans l'Hydaspe[5]. Les mémoires de Ptolémée, qui commença en

1. Aulu-Gell., Noct. Attic., l. IX, c. IV; Strab., l. XV.

2. Ibid., liv. V, c. II. Il était introducteur des étrangers.

3. Quintil., liv. X, c. I.

4. Longin, c. III.

5. Lucien, Sur la manière d'écrire l'histoire, c. XII.

Égypte la dynastie des Lagides, sont peut-être le seul monument historique de cette époque dont la perte soit véritablement à regretter[1]. Pour ce qui est des panégyristes, des biographes et des auteurs d'éphémérides, ils ont pu fournir aux âges suivans des matériaux précieux; mais ils ont fait payer bien cher ce service, par les atteintes que la nature même de leurs écrits devait inévitablement porter à la vérité.

Ainsi, dans ce siècle où l'on vit abonder les encouragemens de tout genre, la muse de l'histoire fut insultée à la fois par le mauvais goût et par le mensonge. D'une part, les écrivains se persuadèrent que l'élégance et la pureté du style n'ajoutaient rien au mérite de leurs ouvrages; de l'autre, les égards dus au plus fort par le plus faible, introduisirent dans les compositions historiques cette dégradante pusillanimité que les historiens de premier ordre n'avaient pas connue. L'action de ces deux causes

1. Sur cette opinion qui paraîtra peut-être sévère, voyez Denys d'Halicarnasse, de Struct. Orat., t. IV, et Quintil., l. X, c. I.

réunies est souvent inaperçue, mais elle n'est pas lente. On le vit alors à la rapidité des progrès que fit la décadence dans la période qui précéda la conquête romaine. Les explorateurs d'antiquités nationales ou étrangères ne manquèrent pas plus que les rédacteurs d'annales contemporaines; mais c'étaient pour la plupart de lourds compilateurs, ou des abréviateurs superficiels, ou des rhéteurs déhontés, qui avaient, dit Cicéron, le privilège de mentir dans l'histoire, afin d'y mettre plus d'esprit que les autres [1]. La flatterie eut même un effet rétroactif; car Polybe reproche amèrement à ses devanciers, aux uns d'avoir à dessein passé sous silence le mal que Philippe de Macédoine avait fait aux Messéniens, aux autres d'avoir célébré comme des exploits les actes les plus odieux de ce prince [2].

Qu'on passe en revue la Grèce continentale, les îles, les colonies et les nouveaux États fondés par les successeurs d'Alexandre, on aura peine à trouver une seule exception à cette

1. Cicer. in Brùto, c. XIV.

2. Excerpt. Vales., lib. VIII.

triste décadence. Jamais on n'avait vu dans le monde autant d'historiens à la fois; jamais aussi les impostures de tout genre n'avaient été si universellement accréditées. A mesure que les témoins oculaires des conquêtes d'Alexandre disparaissaient, les récits qui s'y rapportaient devenaient de plus en plus fabuleux, faisant ainsi mentir l'allégorie qui représente le temps comme auxiliaire de la vérité.

Tous les défauts caractéristiques de cette époque se trouvaient réunis dans Hégésias de Magnésie, qui fut à la fois historien et rhéteur, et qui, fidèle à sa double vocation, introduisit dans l'histoire toute l'enflure de l'éloquence asiatique[1]. Celle d'Alexandre, qu'il eut la présomption d'écrire, ne péchait pas moins par les pensées que par la diction[2], son style était inégal et décousu, ses hyperboles froides et puériles, sa narration emphatique et lâchement insultante pour la mémoire des vaincus[3]. Ni

1. Strab., lib. XIV.

2. Non minùs sententiis peccat quàm verbis. Cicer., Orat., § 67.

3. Id., de Clar. Orat., § 83; Plut., Vit. Alex. Voyez

Duris de Samos, ni Dorothée, ni Nymphis[1], ni tant d'autres dont les noms se trouvent enfouis dans des compilations ou dans des lexiques, ne délivrèrent le genre historique d'aucune de ses entraves, et même il se forma une sorte de tradition de mauvais goût, qui fut continuée sans interruption jusqu'au Bas-Empire.

Les événemens contemporains ne prêtant pas au merveilleux, ceux qui en firent la matière de leurs travaux furent obligés de s'en tenir à des agens vulgaires et à des récits vraisemblables; mais toujours ils s'écartèrent de plus en plus du bon goût et de la vérité. Démocharès, qui se fit l'historien des tristes choses qui s'étaient passées à Athènes de son temps, y mit un ton ridiculement oratoire[2]; Callias de Syracuse fut l'historiographe du tyran Agathocle, et dans le récit des événemens de son

dans Denys d'Halicarnasse, de Struct. Orat., c. XVIII, la manière dont Hégésias raconte la mort du gouverneur de Gaza.

1. Suid., in v. Nymphis; Athen., Deipnos., liv. VII. Sur Duris, voyez Pline, Hist. natur., l. VII, c. II.

2. Cic., de Clar. Orat., § 83.

règne, il paya de louanges magnifiques et mensongères les largesses de son protecteur[1]. Timée au contraire peignit le même personnage des couleurs les plus odieuses, mais avec tout aussi peu de justice. Son histoire des guerres de Pyrrhus, dans laquelle il faisait preuve d'érudition et d'éloquence, lui avait valu quelques admirateurs, à la tête desquels il faut placer Cicéron[2]; mais son style asiatique, son apothéose de Timoléon, son ignorance en philosophie, et surtout l'importance qu'il donnait aux songes, aux prodiges et aux fables les plus superstitieuses, étaient autant de tributs payés au mauvais goût de son siècle, sans parler de son penchant invincible à la médisance, qui le portait à vouloir ternir toutes les gloires, même celle d'Homère et d'Aristote[3].

Cependant c'était seulement dans les régions

1. Suid., in voce Callias.

2. Timæus longè eruditissimus et rerum copiâ et sententiarum varietate et ipsâ compositione verborum non impolitus, magnam eloquentiam ad scribendum attulit.

3. Voyez dans Polybe, l. XII, § 20–28, une longue digression sur Timée.

occidentales qu'un dernier souffle de vie animait encore les compositions historiques. A cette époque, l'Orient n'avait pas même son Timée, et les historiographes entretenus par les Lagides ne trouvaient pas sous les portiques du Muséum une seule des grandes inspirations que Thucydide avait trouvées dans son exil; aucun corps régulier d'annales ne fut entrepris par les savans d'Alexandrie, malgré la multitude et la variété des matériaux que les Ptolémées avaient réunis dans leur fameuse bibliothèque. C'est peut-être la plus forte preuve de la misère intellectuelle des peuples à cette époque. En présence de ces vénérables archives des siècles passés, des hommes qui passaient pour l'élite d'une nation éclairée, composaient des panégyriques, des commentaires et des satires, et ne songeaient pas même à interroger au profit de l'avenir ces monumens écrits, dont la réponse eût été bien autrement précise que celle des ruines. Qui sait le prix qu'aurait valu un pareil trésor possédé par un autre peuple? Mais il fut consumé par les flammes au moment où il allait passer en d'autres mains, et les prétendus historiens d'Alexandrie ne laissèrent à

la postérité, pour tout dédommagement, que des recueils frivoles ou scandaleux dans lesquels les bons mots des courtisanes et les débauches des princes occupaient une grande place [1]; car aucun témoignage ne nous autorise à prendre au sérieux l'espèce d'ouvrage historique composé par Ptolémée-Évergète, et dans lequel ce prince énumérait avec complaisance les faisans et autres animaux qu'on élevait pour sa table [2].

Les États des Séleucides, à raison de leur vaste étendue, devaient produire plus d'historiens que l'Égypte; mais rien ne les mettait à l'abri de la décadence qui atteignait alors toutes les compositions historiques. Sans recueillir tous les jugemens partiels que la critique ancienne avait portés sur chacun d'eux, il suffit de connaître ceux dont elle a parlé le plus

1. Athen., Deipnos., lib. XIII, § 43.

2. Vossius, de Hist. Græc., l. I, c. XXI. Je pourrais encore citer les noms de quelques écrivains obscurs, comme Ptolémée de Mégalopolis, Alexandre Polyhistor, Ptolémée fils d'Agésarque, et quelques autres cités par Athénée, Deipnos., l. X, passim.

souvent et avec le plus d'éloges. Mégasthène, envoyé par Séleucus vers un monarque indien qui habitait les bords du Gange, en rapporta les matériaux d'un ouvrage qui devait servir de complément à celui que Néarque, amiral d'Alexandre, avait déjà publié sur cette contrée lointaine et merveilleuse. Jamais narrateur, venu de loin, n'avait tant abusé de la distance des lieux et de la crédulité des peuples. A l'en croire, il avait vu des hommes sans bouche et sans nez, dont les pieds se repliaient à la manière des serpens; d'autres qui, sans manger et sans boire, vivaient en respirant l'odeur des plantes, des fleurs et des pommes sauvages [1]. Voilà de quelles chimères il nourrissait la curiosité de ses contemporains, au lieu d'enrichir la philosophie et l'histoire d'observations exactes, faites sur une population déjà vieille qui se révélait à la Grèce pour la première fois.

Mais un autre mal bien plus grave commen-

1. Plin., Hist. natur., l. VII, c. I, § 2. On trouvera des fragmens de Mégasthène dans Strabon, l. XV, et dans Josèphe contr. Apion. l. I.

çait à s'introduire dans les ouvrages historiques, du moins dans ceux qui furent composés par les disciples d'Épicure et de Pyrrhon. Les antiques croyances des peuples y devinrent l'objet d'attaques sérieuses ou de railleries amères, avant qu'un autre système vînt les remplacer. Dicéarque de Messénie professa le matérialisme le plus absolu, soutenant que l'ame n'était qu'un mot vide de sens, et qu'il n'y avait pas de différence entre l'homme et la bête [1]. Idoménée de Lampsaque, en déroulant le tableau des événemens humains, ne se départit pas un instant de la doctrine d'Épicure [2]; enfin l'historien Évhémère, que le roi Cassandre envoyait à grands frais visiter les îles de l'Océan, osa nier l'existence des dieux, et dans la combinaison des affaires humaines, substituer le hasard à la Providence [3].

Qu'on ne s'y trompe pas; ce n'est pas ici un écho insignifiant des impiétés que foudroyait Socrate. L'athéisme rédigé en système

1. Vossius, de Hist. Græc. l. I, c. VIII.

2. Diog. Laert., l. X.

3. Vossius, ibid., l. I, c. XI.

et caché dans une école ne met pas ses affreuses conséquences en contact immédiat avec les douleurs de l'humanité; mais quand les partisans de cette désolante doctrine, interprétant l'histoire à leur manière, viennent en faire une lettre morte, malheur à la génération qui les écoute. Il n'y a plus pour elle ni passé ni avenir. Les annales ne sont plus que des archives funèbres où se trouvent pompeusement enregistrées les misères et les illusions d'un certain nombre de siècles. Une prière sublime adressée aux dieux de la patrie, une mort certaine affrontée pour leurs autels, ne sont plus regardées que comme les effets d'une ignorante superstition; toute vertu qui se nourrit de sacrifices est répudiée au même titre: les actes de désintéressement et de dévouement cessent d'être pratiqués et compris, et pour rendre la voix des siècles passés moins importune, on fait en sorte qu'elle se perde dans le bruit des joies licencieuses.

Ainsi, l'histoire n'était pas seulement en déclin. Sa condition était pire que la mort, puisqu'en servant de véhicule à des doctrines impies, elle hâtait la corruption des peuples

que sa mission naturelle était d'éclairer, puisque, au lieu de consoler l'homme, elle le dégradait à ses propres yeux.

A quoi donc servaient les lumières nouvelles que la Grèce ne cessait alors d'acquérir? Ces relations récentes et multipliées avec tant de pays jusqu'alors inconnus, ce perfectionnement inouï de toutes les sciences positives[1] devaient-ils donc rester stériles pour les rédacteurs d'annales; et comment le corps même de l'histoire pouvait-il dépérir, tandis que la géographie et la chronologie, qui en sont les deux yeux, faisaient tout à coup des progrès si rapides[2]?

Cette opposition s'explique par la loi générale qui préside à la marche de l'esprit humain.

1. Polyb., édit. Schweigh., p. 302, renferme un passage remarquable dont je donne ici la traduction latine : *Omnes disciplinas nostrâ ætate tantum cepisse incrementum, ut plerarumque illarum præcepta certâ quâdam viâ ac ratione tradantur.*

2. Timée et plusieurs autres historiens de ce temps portèrent la précision chronologique jusqu'au scrupule. Voyez l'Examen critique des hist. d'Alex., par Sainte-Croix, p. 16 et suiv.

Tout chef-d'œuvre historique est à la fois un produit d'imagination et un produit d'observation. Si la première de ces facultés vient à se flétrir ou à s'éteindre, l'œuvre de la seconde sera nécessairement incomplette : quelque profond que soit un observateur, s'il ne sait qu'observer, l'histoire, dans sa haute et véritable acception, est une science qui, sous un rapport essentiel, lui est absolument étrangère. Or, jamais l'esprit d'observation n'avait tant prévalu en Grèce que dans la période qui nous occupe : jamais aussi l'imagination n'y avait été si languissante. De là ce déclin des arts et de la poésie d'une part, et de l'autre cette prédilection pour les résultats positifs de l'expérience; prédilection qui, d'ailleurs, fut si favorable aux progrès de certaines branches des connaissances humaines.

Aussi voyons-nous la preuve de cette tendance, dans les titres seuls d'une foule de compositions historiques qui parurent alors. Jamais la philosophie expérimentale n'avait eu tant d'auxiliaires à la fois. Les armes avaient achevé leurs conquêtes : c'était le tour de l'esprit humain de commencer les siennes, et l'on

peut dire qu'il n'y eut de force intellectuelle utilement employée, que celle qui prit cette heureuse direction. Il semblait qu'on voulût enfin savoir des peuples étrangers autre chose que leur nom. Leur origine, leurs institutions, leur histoire, commençaient à intéresser ces Grecs si dédaigneux, habitués à ne voir que des barbares partout où leur langue n'était pas parlée. C'était un des fruits les plus heureux du mouvement extraordinaire qu'Alexandre avait imprimé au monde, comme c'est le plus beau spectacle que l'intelligence humaine nous présente à cette époque.

C'était une ardeur presque égale dans les trois parties du monde. Dans chacune d'elles, l'érudition remuait tous les vieux monumens qu'elle trouvait sous sa main, et accumulait instinctivement les matériaux, sans savoir pour quel architecte, ni même pour quel édifice. Philochore publia une histoire des temps primitifs d'Athènes, Cléanthe écrivit sur les dieux, les héros et les mythes de la religion nationale, Zénon et Idoménée débrouillèrent les antiquités de Rhodes et de l'île sacrée de Samothrace [1],

1. Polybe reproche à ce Zénon, qu'il ne faut pas con-

Apollonius le Rhodien fit un traité sur l'origine des villes, et Callimaque facilita la solution d'une foule de problèmes philosophiques par son ouvrage sur les institutions des peuples barbares.

Les recherches relatives à l'Asie étaient encore plus intéressantes ; car, outre l'attrait de la nouveauté, il s'agissait d'une contrée plus anciennement civilisée, plus riche en souvenirs religieux et en traditions mythologiques. Aussi cette terre antique fut-elle bientôt remuée dans tous les sens. Asclépiade s'occupa de l'histoire de Bythinie, Hyéronime de celle des Phéniciens, celle d'Assyrie fut composée par Abydenus [1], Timée de Sicile écrivit sur les rois et les principales villes de Syrie, enfin le prêtre Bérose brisa le sceau qui fermait les archives du temple de Bélus, pour produire au grand jour les vieilles annales des Chaldéens [2].

fondre avec le stoïcien, d'avoir menti par patriotisme. Il lui écrivit une lettre pour lui signaler une erreur géographique qu'il avait commise. Voyez les fragm. du l. XVI, vol. III, édit. Schweigh., p. 594 et suiv.

1. Jos. contr. Apion., l. I.

2. Vossius, de Hist. græc., lib. I, c. XIII.

En Égypte, les Ptolémées n'ouvraient pas de nouvelle route à leur commerce, qu'ils ne l'ouvrissent également aux explorations scientifiques. Des voyageurs avaient mission de parcourir les côtes de l'Arabie et de la péninsule indienne, de visiter l'île de Taprobane [1], de pénétrer en Éthiopie ou dans l'intérieur de l'Afrique, et leurs relations venaient ajouter à la masse des documens nouveaux qui aboutissaient à Alexandrie, comme à un centre commun. C'était surtout à ce titre que la fondation de cette ville était un bienfait pour les nations civilisées. Il semblait que le génie grec se fût placé sur la limite des deux continens qui recélaient le plus de mystères, pour les interroger de plus près, et se dédommager ainsi de son impuissance à créer. Ce rôle, joué imparfaitement il est vrai, mais après tout tenté avec audace, en impose encore à notre imagination. Assurément, quand les Pharaons ouvraient aux Grecs un port libre dans la ville de Naucrate, ils étaient loin de s'attendre que, quelques siècles plus tard, la savante curiosité

1. C'est le nom de l'île de Ceylan, en langue sanscrite.

de ce peuple viendrait remuer leurs cendres, et composer des ouvrages sur les pyramides [1]; et quand la caste sacerdotale s'appropriait, aux dépens du vulgaire, les connaissances historiques comme toutes les autres, elle n'aurait pas cru qu'un jour viendrait où, sur la demande d'une dynastie venue de Macédoine, un prêtre d'Héliopolis, nommé Manéthon, publierait dans une langue profane et étrangère l'histoire des dieux, des demi-dieux et des rois qui avaient successivement gouverné l'Égypte [2].

Par une coïncidence bien remarquable, le

1. Evhémère, des voyages et de l'athéisme duquel nous avons déjà parlé, fit un traité sur les pyramides. Les Grecs, dit Pausanias, sont forts pour admirer beaucoup plus ce qui est dans les autres pays que dans le leur; en effet des écrivains célèbres se sont attachés à décrire avec la plus grande exactitude les pyramides de Memphis, et ils n'ont pas daigné faire la moindre mention du trésor de Minyas et des murs de Tirynthe qui ne sont pas moins dignes d'admiration. (Bœot., c. XXXVI.)

2. L'histoire de Manéthon, écrite en grec, était dédiée à Ptolémée Philadelphe. Euseb., Præpar. evang., l. 1; Fl. Joseph., l. 1, contr. Apion.; Georg Syncel., Chron., p. 18-40.

prince auquel Manéthon dédia son histoire, fut le même qui ordonna de traduire en grec les livres sacrés de la nation juive. Comme accomplissement d'un grand décret de la Providence, cette traduction était déjà un fait assez mémorable; mais pour ceux même qui ne savaient pas qu'une grande promesse était faite au genre humain, cette révélation simultanée des annales primitives des deux peuples, était féconde en rapprochemens et en réflexions. Depuis le passage de la mer Rouge, la société fondée par Moïse avait marqué par de magnifiques produits intellectuels chacun des douze siècles qu'elle avait traversés, et la conquête même n'avait pas pu éteindre son énergique vitalité [1]. L'Égypte, au contraire, à chaque nouveau joug qu'elle avait subi, avait reçu une empreinte de servitude de plus en plus profonde; et quand les Grecs, qui de loin avaient admiré la science égyptienne sur la foi de Pythagore et de Platon, vinrent, à la voix

1. Hécathée d'Abdère, compagnon d'enfance d'Alexandre et protégé de Ptolémée Lagus, s'occupa beaucoup de l'histoire des Juifs. Euseb., Præp. evang., l. IX.

des Lagides, puiser à la source même, aucun cri d'admiration ne leur échappa : du moins l'écho de l'histoire ne l'a pas renvoyé jusqu'à nous.

Mais ce ne fut pas de ce côté que se tournèrent les spéculations des esprits les plus vastes et les plus vigoureux de cette époque. Le peuple-roi, qui devait bientôt peser sur le monde de tout le poids de ses armes et de tout le poids de ses crimes, commençait à fixer l'attention de quelques historiens. Déjà Philinus avait écrit sur la première guerre Punique [1], et d'ignorans abréviateurs avaient traité le même sujet en quelques pages [2], quand Polybe de Mégalopolis vint clore la liste des grands historiens grecs, et prendre place immédiatement après Xénophon.

La ligue achéenne avait déjà produit trois hommes illustres, quoique inégaux en gloire ; Aratus, auteur de commentaires historiques, Philopémen, et Lycortas, père de Polybe. Ainsi

1. Polybe relève souvent ses inexactitudes. Vid. liv. I, c. XXXV.

2. Ibid., l. V, c. XXXIII.

élevé dans une famille et dans une patrie où les souvenirs de gloire étaient encore récens, ami de Philopémen, à la mémoire duquel il consacra ses premiers travaux [1], garanti par l'exil de tout contact avec les rhéteurs, il n'est pas surprenant qu'avec une ame saine et une vaste intelligence, il ait laissé loin derrière lui tous ces écrivains serviles ou superficiels dont la Grèce abondait alors. Ce n'est pas qu'il les ait surpassés dans l'art d'écrire; car il ne se distingue ni par l'élégance de sa diction, ni par la pureté de son goût: sous ce rapport, il est véritablement de son siècle. Mais il semble appartenir à celui d'Aristide, par l'accent de franchise et de liberté qui domine dans ses écrits, et par cette éloquence de l'ame, qui brise l'enveloppe de l'expression, lors même qu'elle est incorrecte. A la profondeur de ses vues, à l'élévation de ses pensées, on sent que ce n'est pas un peuple en décadence qu'il a eu sous les yeux, et qu'il a respiré un air plus vivifiant que celui d'Alexandrie ou d'Athènes. Mais on sent aussi qu'il eût traité l'histoire de Rome

1. Polyb., l. x.

avec plus de naïveté, s'il avait été citoyen de cette république.

Cette considération, loin d'équivaloir à un reproche, répand sur l'histoire universelle de Polybe un intérêt tout particulier. Placé entre une nation qui dégénère et une nation qui grandit, il se sert de l'expérience de l'une pour mesurer les progrès de l'autre. C'est la première fois que cette opération vraiment philosophique se fait sur une aussi grande échelle, et Aristote seul aurait pu la tenter avec plus de succès. Si quelque gloire y est attachée, elle appartient tout entière à Polybe; car son siècle, loin de lui suggérer une telle vue, n'avait pas même le mérite de la comprendre; et il s'avouait à lui-même qu'une histoire comme la sienne devait être sans charmes pour le plus grand nombre de lecteurs [1].

Le temps était heureusement choisi pour l'exécution d'une pareille œuvre. Rome n'avait

1. Ea à nobis scripta est historia quæ majori legentium parti nullam oblectationem sit allatura, l. IX. Il est clair que c'est de son plan et non pas de son style qu'il veut parler.

pas encore organisé au loin son despotisme. Elle venait de sortir victorieuse d'une lutte longue et acharnée contre Carthage, et son intervention dans les affaires des peuples était encore parfois généreuse. D'ailleurs, se mêlant à toutes les guerres offensives ou défensives, et tenant le fil de toutes les négociations qui se suivaient en Europe, en Afrique et en Asie, il était naturel qu'elle occupât le premier plan dans le tableau des révolutions qui changeaient la face des trois parties du monde. Polybe dit que de mémoire d'homme, on n'avait pas vu de demi-siècle si fécond en événemens, que celui qui venait de s'écouler depuis la cent-quarantième olympiade [1], alors que la supériorité des Romains fut universellement reconnue. Et qu'on ne le soupçonne pas d'une stupide admiration pour la force heureuse, parce qu'il fait jouer à ce peuple le rôle d'un centre commun vers lequel tout gravite. Il procède avec une raison trop froide à l'examen de ses institutions, pour donner la moindre prise à l'enthousiasme; mais il ne veut pas que les Grecs se

1. Voyez le début du liv. III.

consolent lâchement de leur servitude en disant que la grandeur romaine est l'ouvrage de la fortune. Il leur prouve qu'elle est l'ouvrage du patriotisme des citoyens et du génie des législateurs; et après avoir mis la constitution de Rome bien au-dessus de celles de Sparte et de Carthage, il ne craint pas d'ajouter que comparer avec elle la fameuse république de Platon, ce serait comparer une belle statue avec un homme doué de sentiment et de vie [1].

Mais ni la flatterie, ni même la reconnaissance, n'avaient aucune part à cet éloge. Les liaisons de Polybe avec le destructeur de Carthage et de Numance ne lui firent pas oublier les droits du malheur et de l'humanité. On sait qu'à la nouvelle du siège de Corinthe, il accourut pour sauver sa patrie des désastres qu'il prévoyait, et qu'à son arrivée il trouva Corinthe prise, et l'insolence de la victoire portée au point de renverser les statues d'Aratus et de Philopémen. Non-seulement il obtint qu'on les fît relever, mais ses concitoyens lui

1. Voyez les fragmens du liv. VI, édit. de Schweigh, vol. II, c. XI, L, LI.

en érigèrent à lui-même, avec des inscriptions par lesquelles ils avouaient que, s'ils avaient suivi ses conseils, ils n'auraient pas succombé. Mais les égards que les Romains eurent pour son intervention ne l'empêchèrent pas de flétrir dans son histoire le pillage et l'incendie de Corinthe, et de leur dire hardiment que s'ils n'avaient pas enlevé tous ces chefs-d'œuvre des villes vaincues, ils pouvaient procurer à leur patrie une bien plus belle gloire, en la décorant non de tableaux et de statues, mais de désintéressement et de grandeur d'ame [1].

Cette leçon méritait d'être donnée par celui qui mettait *la vérité* au-dessus de tous les dieux et de toutes les déesses; car, dit-il, bien que les conjectures les plus vraisemblables soient contre elle, elle tient toujours ferme [2]. Pour ne pas grossir le nombre de ceux qui la blessaient par des conjectures ou autrement, il visita les Gaules, l'Espagne, l'Afrique et l'Égypte, ne s'en rapportant qu'au témoignage de ses propres yeux pour tout ce qui compor-

1. Vol. III, édit. Schweigh.

2. Excerpt. Vales., l. XIII, c. V.

tait ce genre de vérification. En cela, il satisfaisait à une des exigences légitimes de son siècle, que le progrès des connaissances positives rendait plus difficile sur les détails purement matériels [1]. D'une autre part, l'importance que les sciences naturelles venaient de prendre parmi les produits de l'intelligence humaine, devait se marquer dans les œuvres d'un historien que caractérisait l'esprit d'observation. Aussi ses descriptions, et particulièrement celles que lui a fournies le règne végétal, ne sont-elles pas le moindre ornement de son ouvrage. Quand il parle des productions de la Lusitanie, quand il décrit les plaines fertiles de l'Élide ou de la Médie, les âpres montagnes de la Corse ou les environs de Séleucie sur l'Oronte, son style prend du coloris et de la suavité. Et ces digressions pittoresques ne sont pas de ces hors-d'œuvre qu'on ne se fait pardonner que par le charme qu'on

1. Ne dubium ullum de eis rebus, de quibus quæritur, curiosis relinquamus; eam si quidem diligentiam hodierna tempora requirunt. Polyb., traduct. lat. de Schweigh., l. IV, c. XL.

sait y répandre: celles dont Polybe a semé sa narration, sont là pour l'éclaircir et pour donner du relief à ses groupes historiques. D'ailleurs, ces images riantes, transportées au milieu des négociations et des batailles, reposent délicieusement l'ame des secousses pénibles que le choc de tant de passions lui fait éprouver.

Une autre nouveauté qu'on remarque avec plaisir dans ses ouvrages, ce sont des théories philosophiques appliquées pour la première fois à l'histoire. Il est probable qu'il ne fut ni le seul ni même le premier à faire cette application; mais, comme trait caractéristique de ce siècle, le fait a par lui-même trop d'importance pour qu'on s'arrête à débattre la question oiseuse de priorité.

D'après quelles lois se développent les sociétés politiques? Y a-t-il quelque analogie entre les phénomènes dont se compose leur vie, et ceux auxquels donne lieu l'organisation animale? Les empires ont-ils aussi leur enfance, leur jeunesse, leur âge mûr et leur décrépitude? Voilà des questions qu'Homère avec tout son génie n'aurait pas pu résoudre:

le monde n'était pas même assez vieux pour les poser. De même que le premier qui a vu naître, croître et mourir un être vivant, n'en a déduit aucune notion précise sur la vie et la mort, de même les peuples trop voisins de la dispersion primitive, qui ont vu des États décliner et se dissoudre, n'ont tiré de leur chute aucune leçon pour eux-mêmes, et n'ont pas soupçonné qu'ils périraient à leur tour. Ni l'Égypte, ni la Chaldée, ni la Perse, n'ont eu la conscience de leur déclin, partageant en cela le privilège des animaux, qui ne savent pas même qu'ils vieillissent. Mais, enfin, à un certain âge du monde, une nation s'est mise à compter les jours de celles qui l'avaient précédée sur la terre, et à créer la philosophie de l'histoire de l'humanité, dont la première ébauche se trouve dans quelques fragmens épars de l'historien Polybe.

Il remonte à l'origine des sociétés en général, et des différentes formes de gouvernement. Selon lui, les premières notions de devoir sont venues à la vue d'un acte d'ingratitude, et celles d'honneur et de honte à la vue d'un acte de bravoure ou de lâcheté. La monarchie

héréditaire, instituée par reconnaissance, a dégénéré bientôt en tyrannie. L'oppression a suscité des conspirateurs qui ont fondé l'aristocratie à leur profit, jusqu'à ce que des abus analogues à ceux qui avaient perdu le monarque aient amené d'abord le gouvernement populaire, puis l'anarchie, et enfin le commandement absolu d'un seul. Voilà, dit Polybe, le cercle vicieux dans lequel tournent les républiques; si d'après ces données on veut prédire les révolutions qui les attendent on se trompera peut-être de date; mais on pourra déterminer presque avec certitude si un État est en progrès ou s'il tend vers sa ruine, et quelle forme nouvelle doit remplacer celle qui est en vigueur [1].

Pourquoi Polybe n'a-t-il pas tiré de ces principes les conséquences qu'ils renfermaient? A-t-il craint d'humilier la Grèce en signalant sa décadence comme nécessaire, ou bien ces

1. Fragm., lib. VI, c. V, VI, IX. Plus bas il ajoute: Est cujuslibet corporis aut civitatis naturale aliquod crescendi tempus, dein florem statumque suum obtinendi, ac demùm vergendi ad interitum. Ibid., c. LI.

pensées devaient-elles être, comme le dit Pascal, *infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées?*

Ce n'est pas que son patriotisme lui fît illusion. Tout en rendant justice aux lumières de son siècle, il en connaissait bien l'égoïsme[1]; mais il fallait un génie d'une plus haute portée que le sien, pour découvrir tout ce que présageait ce symptôme combiné avec les progrès de l'impiété. Qu'on lui sache gré, si l'on veut, d'avoir banni de son Histoire tous ces détails de superstition qui occupaient une si grande place dans les ouvrages de ses devanciers; les siens n'en présenteront pas moins une immense lacune, à cause de la suppression du rôle de la Providence dans son grand drame historique. Telle était alors la tendance générale des esprits, et le grave Polybe, loin d'y échapper, intercalait dans sa narration les doutes hardis du scepticisme[2]. Lui, du moins, à défaut des

1. Cùm inter Græcos jàm grassaretur sordida munerum captatio, gratis nemine quidquam faciente. Fragm., lib. XVIII, c. XVII.

2. Lib. VI, c. LVI.

divinités nationales, il s'était fait un Dieu de sa conscience, et il portait dans son cœur ce qu'il appelle un témoin et un accusateur formidable [1]; mais en traitant de fables et d'impostures toutes les traditions populaires sur les peines réservées aux méchans après [2] leur mort, il se constituait à son insu l'auxiliaire des sectes nouvelles qui, depuis Épicure et Pyrrhon, travaillaient avec tant de succès à la dépravation des Grecs.

Ainsi, dans cette malheureuse période, la liste des historiens n'offre pas une exception complètement heureuse; et quand nous venons à savoir que la veille de la bataille de Pharsale, c'était Polybe qui instruisait et consolait Brutus, nous ne nous étonnons plus que le lendemain Brutus ait dit en mourant: *la vertu n'est rien;* le dernier livre qu'il avait lu, ne pouvait pas lui prouver qu'elle fût quelque chose [3].

1. Nullus neque testis magis timendus, neque gravior accusator quàm conscientia in cujusque pectore residens. Fragm., l. XVIII, c. VII.

2. Lib. VI, c. LVI.

3. Plut., in Brut.; Vossius, de Hist. Græc., l. I, c. XIX.

§ V. — PHILOSOPHIE.

S'il était vrai que l'esprit d'observation pût à lui seul agrandir le domaine des sciences philosophiques, jamais leurs progrès n'auraient été si rapides que dans la période qui suivit la mort d'Alexandre. Aristote observa tout avec autant de méthode que de patience, et ses disciples ne furent pas les seuls qui marchèrent au moins de loin sur ses traces. La géographie, la physique, la physiologie de l'homme, des animaux et des plantes, la morale, la politique, la théorie du raisonnement et du langage, furent enrichies d'une multitude d'observations nouvelles qui se recueillaient bien au-delà des limites de l'ancienne Grèce; et les quatre écoles qui furent alors fondées presque simultanément dans Athènes, envisagèrent la nature humaine sous des points de vue entièrement nouveaux.

Mais la philosophie ne se nourrit pas seulement de faits; elle se nourrit surtout de paroles primitivement sorties de la bouche de Dieu. Il importe peu qu'elle explique le monde

et ses phénomènes, si, se tenant en-deçà des grandes questions qui touchent aux plus sacrés intérêts de l'homme, elle dédaigne de les résoudre. Il y a plus : ses explications mêmes, revêtues de leur appareil scientifique, peuvent équivaloir à des blasphèmes, toutes les fois qu'elles excluent la Providence du gouvernement de l'univers. Qu'un système conçu dans ce but soit l'œuvre du génie ou de la médiocrité, ce n'en est pas moins un monument de décadence intellectuelle; et plus les proportions en seront savantes et hardies, plus les inductions qu'on en tirera seront sûres et légitimes.

Certes, ce n'est pas sous de tels auspices que nous avons vu naître la philosophie grecque. Ni Pythagore, ni Socrate, n'avaient cherché à compromettre les plus chères espérances de l'humanité : au contraire, ils avaient travaillé de toutes les facultés de leur ame et de toute la puissance de leur génie à donner à ces espérances une base solide et rationnelle, et Platon avait su faire dépendre de la contemplation de la vérité, les jouissances même de l'imagination.

Mais quand l'enthousiasme vint à se refroidir,

ce monde invisible, où Socrate et Platon avaient fait des excursions si heureuses, fut insensiblement oublié. Dans tous les travaux intellectuels, les résultats positifs furent recherchés avant tout. Au lieu de calmer les nobles inquiétudes de l'homme sur ce qui l'attend au-delà du tombeau, la philosophie lui apprit à connaître sa propre organisation et sa demeure, mais sans lui faire voir le doigt de l'Être éternel et bon qui la lui avait préparée. Enfin, elle osa nier son existence, et le discrédit de la religion nationale ayant coïncidé avec la propagation des doctrines nouvelles, la Grèce tomba dans un abrutissement dont Élien dit qu'aucune nation n'avait encore offert d'exemple. « Qui pourrait, s'écrie-t-il, ne pas louer la sagesse des peuples qu'on nomme barbares? Jamais ils n'ont mis en question s'il y a des dieux ou s'il n'y en a pas, s'ils s'occupent ou non de ce qui concerne les hommes. Nul Indien, nul Celte, nul Égyptien, n'imagina jamais de système pareil à ceux d'Évhémère de Messénie, de Diogène de Phrygie, d'Hippon, de Diagoras, de Sosias, d'Épicure [1]? »

1. Hist. div., liv. II, c. XXXI.

Ainsi, dans les écoles, c'était une impiété savante, dans le peuple c'était une impiété tantôt licencieuse et tantôt servile. Voyez comme Athènes profanait ses temples et insultait ses dieux, en associant à leur culte les courtisanes de Démétrius Poliorcète et les ministres de ses débauches, en l'honneur desquels on allait jusqu'à faire des libations et chanter des péans [1]. Mais ce qui est plus incroyable encore, c'est l'accueil qu'on faisait à Démétrius lui-même, quand au milieu des chœurs de danse et des nuages d'encens, on lui disait dans un hymne de circonstance, que tous les autres dieux dormaient ou n'existaient pas, et que *lui seul* méritait véritablement ce nom [2]; et cependant c'était le même peuple qui jadis avait puni de mort un de ses ambassadeurs pour s'être prosterné devant un roi, et qui naguère encore condamnait l'orateur Démade à une amende de dix talens pour avoir proposé de reconnaître Alexandre pour un dieu [3]. Mais un demi-siècle après la mort de ce

1. Athen., Deipnos., lib. VI, § 62.

2. Ibid.

3. Ibid., l. VI, § 58-64.

prince, les choses avaient bien changé tant à Athènes que dans les autres villes grecques : le culte de Séleucus et de son fils Antiochus était alors en vigueur dans l'île de Lemnos, et l'on voyait, dans la patrie d'Épaminondas, un temple consacré à la courtisane Lamia [1].

Il serait trop long de citer chacune des colonies de l'Asie-Mineure qui payèrent de cette sorte de flatterie sacrilège la protection des rois d'Égypte ou de Syrie. Smyrne, Éphèse et Milet, furent celles qui donnèrent le plus de pompe à leur infamie; et quand les Romains mirent le pied sur cette terre de servitude, ils trouvèrent leur apothéose toute faite, des temples, des autels, des sacrifices : les peuples et les rois leur donnaient à l'envi le titre de dieux protecteurs et de dieux sauveurs.

En Syrie, les honneurs divins étaient comme un droit héréditaire dans la maison royale des Séleucides [2]; et les Juifs seuls osaient refuser

1. Athen. Deipnos., liv. VI, § 62.

2. Polyb., l. V, c. LXXXVI. On trouvera dans Athénée, liv. XII, § 35, un fragment de Posidonius sur la corruption des villes de Syrie.

Antiochus, surnommé le Dieu, avait un favori nommé

de les leur rendre. En Égypte, ou du moins dans Alexandrie, on introduisait en même temps le culte de Sérapis et celui d'une reine dont on plaçait la chevelure au nombre des constellations. Dans ce mélange confus de divinités anciennes et modernes, les populations perdaient insensiblement de vue le véritable objet des religions nationales; et comme les vices les plus honteux étaient l'apanage ordinaire des princes qu'on offrait à leur adoration, les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, s'effaçaient du cœur des peuples que tant de causes concouraient à dégrader.

Jamais la philosophie n'avait eu un si beau rôle à jouer, car jamais les vérités autrefois défendues par elle n'avaient été si gravement et si universellement compromises. Son devoir et son droit étaient alors de réveiller dans l'homme le sentiment de sa dignité, de l'arracher du pied de ces autels où il prostituait son

Thémison, instrument de ses plus honteuses voluptés, auquel on sacrifiait sous le nom d'Hercule Thémison. Étendu sur un coussin, il recevait ainsi les hommages des grands : il était vêtu d'une peau de lion et tenait une massue. (Athen., Deipnos., lib. VII.)

hommage à des tyrans, de lui faire reprendre son attitude noble, et de lui apprendre encore une fois à tourner ses regards vers le ciel.

Mais les philosophes, loin d'échapper à la corruption publique, y ajoutaient encore l'autorité de leur exemple et le poison de leurs doctrines. Tout en signalant avec soin le petit nombre d'exceptions honorables qu'offre cette triste période, nous verrons, en caractérisant les écoles nouvelles, et les modifications subies par les écoles anciennes, que la décadence de la philosophie a eu des effets bien autrement funestes que celle de toutes les autres branches des connaissances humaines.

Des philosophes avaient suivi Alexandre dans ses conquêtes; mais il ne serait pas facile de décider qui d'eux ou de la fortune contribua le plus à corrompre ce prince. On sait qu'ils s'imposèrent la tâche odieuse d'étouffer les premiers remords qu'il éprouvait à la suite des crimes commis dans l'ivresse. On voyait ces austères professeurs de sagesse, travestis tout à coup en courtisans et en satrapes, faire rougir de leur luxe l'armée macédonienne. C'étaient eux qui légitimaient le meurtre de Clitus, soit

par des sophismes, soit par des allégories cruellement dérisoires [1]. C'étaient eux qui dénonçaient leur collègue Callisthène, lequel avait lui-même payé son tribut en justifiant indirectement l'assassinat de Parménion. Il s'en trouva un, nommé Anaxarque, qui, par un raffinement de bassesse et de férocité, engageait Alexandre à faire servir sur sa table les têtes des rois et des satrapes, et disait sérieusement à ce prince, au plus fort d'un orage: *Fils de Jupiter, est-ce vous qui tonnez* [2]*?*

Nous pouvons donc sans crainte, exclure de la revue des philosophes grecs tous ces explorateurs de contrées lointaines, qui n'ont pas été plus utiles à la philosophie que ne le furent aux arts, à la poésie et à l'histoire, les artistes,

1. L'un rejetait ce meurtre sur la colère de Bacchus, l'autre disait qu'on avait placé la Justice à côté de Jupiter, pour faire entendre que toutes les actions d'un roi doivent être regardées comme justes. Arrien, l. IV, c. IX.

2. Fragm. de Satyrus cité par Athen., Deipnos., l. VI, § 57.—Plut., Vie d'Alex. Voyez dans Athénée, l. XII, § 70, un fragment de Cléarque de Soles, sur les mœurs et les habitudes infames de cet Anaxarque.

les poètes et les historiographes qui, comme eux, s'attachèrent aux pas du conquérant de l'Asie.

Nous en exclurons, au même titre, les prétendus sages que les Lagides nourrissaient à grands frais dans le musée d'Alexandrie, comme dans une immense volière [1], où ils se débattaient ridiculement pour les questions les plus oiseuses. La capitale de l'Égypte ne fixera notre attention que quand des circonstances heureuses auront fait refleurir dans son sein la philosophie platonicienne.

Quant aux philosophes disséminés dans les provinces du royaume de Syrie, leur histoire est beaucoup moins connue, et tout porte à croire que cette obscurité comparative ne tient pas précisément à leur modestie. Sortis des mêmes écoles, imbus des mêmes doctrines que ceux dont nous aurons à signaler les ravages, leur influence ne dut pas être moins funeste, surtout si l'on en juge par une lettre d'Antiochus à son ministre Phanias, auquel ce prince

1. Cette comparaison est tirée d'une épigramme de Timon, citée par Athénée, l. 1, § 41.

reproche de souffrir dans ses États cette multitude de philosophes qui corrompent la jeunesse, et dont il veut que l'on recherche les disciples pour les suspendre à des colonnes et les battre de verges [1]. Si cette mesure répressive semble choquante et barbare, il ne faut pas oublier qu'à la flagellation près, les villes libres de la Grèce continentale se montraient tout aussi sévères dans leurs précautions contre certains systèmes philosophiques. On jugera de la légitimité du remède par l'urgence et la contagion du mal moral qui y donna lieu. On verra si les principes de Pyrrhon, d'Épicure et de la nouvelle Académie, ne recélaient pas des consé-

1. Cette lettre curieuse se trouve tout entière dans Athénée, édit. Schweigh, l. XII, § 68, p. 532. — Il y avait à la cour de Syrie une courtisane nommée Danaé qui enseignait avec succès la philosophie d'Épicure. Elle fut, par ordre de la reine Laodice, précipitée du haut d'un rocher. Comme on la conduisait au supplice : « C'est avec raison, dit-elle, que la plus grande partie des hommes méprisent la Divinité, puisque moi je meurs pour avoir sauvé celui qui me tint autrefois lieu d'époux; tandis que Laodice, qui a assassiné le sien, est comblée des faveurs de la fortune. » Athen., Deipnos., lib. XIII, § 64.

quences que l'instinct de conservation, dans les sociétés comme dans les individus, était en droit de repousser et de proscrire. Mais la priorité appartient aux théories qui font honneur à l'esprit de l'homme sans dégrader sa nature, surtout à celles qui font ressortir à la fois sa force intellectuelle et sa dignité morale. Nulle part nous ne trouverons ce double mérite réuni au même degré que dans les œuvres de Platon; mais dans celles d'Aristote, son disciple, nous trouverons des vues neuves et profondes, une puissance étonnante d'abstraction, et une méthode savante qui suffirait à elle seule pour constituer un véritable progrès des sciences philosophiques.

Le génie d'Aristote, dit Herder, est peut-être le plus pénétrant, le plus ferme, le plus profond qui fut jamais; et, certes, aux yeux de quiconque a médité ses ouvrages, cet éloge ne renferme nulle exagération. Au lieu de suivre Platon dans son essor, tantôt mystique et tantôt poétique, il interrogea, avec une patience opiniâtre, l'expérience des siècles passés, afin de mieux diriger la sienne; et portant successivement son imperturbable esprit d'obser-

vation dans toutes les branches des connaissances humaines dont il complétait les unes et créait les autres, il eut l'idée de les coordonner en un tout bien cohérent, pour se soulager du poids de tant de faits partiels qu'il avait recueillis de toutes parts. De là la première tentative d'une classification dans les produits de l'esprit humain; de là cette longue série de travaux féconds qui enrichirent toutes les parties de la science, et donnèrent à la langue tant de précision et de clarté pour les usages scientifiques; de là, enfin, ce système merveilleux qui, comparé avec ceux des autres philosophes, est sans contredit le plus vaste, le plus conséquent et le mieux ordonné, et dans lequel la métaphysique, la psychologie, la logique, la morale, la politique, l'æsthétique, la physique et la zoologie, occupent, pour la première fois, une place proportionnée à leur importance [1].

Malgré la tendance d'Aristote à détourner l'esprit des spéculations transcendentales, il est

1. Le plan de cette classification n'est tracé formellement nulle part dans Aristote; mais il en a donné les principaux linéamens.

loin d'avoir négligé l'étude des premiers principes et des premières causes. Cette science est à ses yeux la science suprême : elle comprend ce qu'il y a de plus relevé, de plus universel, de plus certain. Elle est née de l'admiration jointe au doute, elle est souverainement indépendante, elle est son propre but à elle-même, en un mot, elle a quelque chose de divin[1]. Aussi sa métaphysique domine-t-elle toutes ses autres théories, dont elle est en quelque sorte le lien systématique.

Il la divise en trois branches, les principes rationnels, l'ontologie et la théologie à laquelle les deux autres semblent servir d'introduction.

Dès les premiers pas, il se détache de Platon son maître, en prenant un point de départ tout différent du sien. Il lui reproche, ainsi qu'à Pythagore, d'avoir transformé les simples notions de l'esprit en principes constitutifs des choses, et à la théorie des *idées*, qui se terminait dans la contemplation, il substitue celle des causes, qui tend à l'investigation et à l'activité. Il ne voit dans ce que Platon appelait *les exem-*

1. Métaphys., l. XIII, c. VII.

plaires des choses que des métaphores poétiques qui n'expliquent ni l'enchaînement réel des causes, ni la génération des êtres[1]. Pour lui comme pour Descartes, le premier procédé philosophique est le doute, parce que, dit-il, la raison des difficultés qui entourent la vérité n'est pas tant dans les choses que dans nous-mêmes.

L'ontologie, ou *la science de l'être en tant qu'être*, n'est autre chose dans Aristote qu'une série de notions très-abstraites et de distinctions multipliées à l'infini, sur la matière et la forme, la puissance et l'acte, la substance et la qualité, distinctions qui ont été plus tard la source principale des subtilités de l'école[2].

Des êtres en général, il s'élève à la cause première[3], c'est-à-dire à Dieu, et alors son lan-

1. Plusieurs chapitres des livres *analytiques*, *physiques* et *métaphysiques* sont consacrés à la réfutation de la théorie des *idées*. Analyt., l. I, c. II, XIX; Métaph., l. I, c. VII; l. X, c. X; l. XI, c. IV, V, XI, XII.

2. Métaphys., l. VI, c. I; lib. V, c. I; lib. IV, c. IV. — Brucker, Histor. critic. philos., t. I, p. 826, 827.

3. Brucker, ibid., p. 830.

gage, ordinairement si froid, s'anime et s'élève presque à la hauteur de celui de Platon. Il s'appuie et sur le témoignage des siècles, et sur les inductions téléologiques, mais surtout sur la nécessité d'un premier moteur [1]. Il heurte de front tous les systèmes qui mettent en doute son existence ou ses attributs. Il n'accorde à la nature aucune force propre qui lui permette de subsister sans cette protection suprême, et il repousse l'idée que Dieu ait eu besoin d'auxiliaires pour constituer ou surveiller son ouvrage, comme s'il opérait à la manière des ouvriers vulgaires, comme si son regard n'embrassait pas tout, comme s'il pouvait y avoir pour lui quelque objet lointain [2].

En regardant ainsi le monde comme un tout bien ordonné, même avec les erreurs que Newton a depuis détruites, Aristote se donnait un point fixe pour l'observation de la nature, et cela lui ouvrait une vue nouvelle pour apercevoir les rapports des parties au tout. Dans cet

1. Metaphys., lib. XIV, c. I, VI; Physic., lib. VIII, c. IV, IX; de Mundo, c. VI.

2. De Mundo, c. VI.

ordre de recherches, il rencontrait à chaque pas des idées fondamentales, mal définies ou entièrement négligées par ses devanciers; comme ces idées étaient les élémens nécessaires de tout système philosophique, et particulièrement du sien, il entreprit de les déterminer avec toute la précision dont il était capable.

Avant lui, rien n'était plus vague que les notions de *mouvement* et de *temps*. Sa démonstration de l'existence de Dieu, considéré comme premier moteur, reposant tout entière sur la première de ces notions, il avait un grand intérêt à l'éclaircir. Son succès n'alla pas jusqu'à réfuter victorieusement les argumens de Zénon contre le mouvement. Cependant la solution qu'il obtint n'est pas au-dessous de ce qu'on est en droit d'attendre d'un génie comme le sien [1]. Mais c'est surtout dans le développement de l'idée du *temps* que la sagacité d'Aristote se

1. Physic. auscult., lib. III, c. I, IV, V. — Brucker, de Aristot., § I, p. 815. Le mouvement *in genere* renferme trois espèces, 1° le changement de lieu, 2° le changement de grandeur (accroissement et décroissement); 3° changement de qualité (transformation).

fait le plus admirer. Aucun métaphysicien, à l'exception de Kant, n'a pénétré si avant dans le fonds de cette question, et il n'avait plus qu'un pas à faire pour arriver au même point de vue que le philosophe allemand[1].

Il faut remarquer qu'en établissant les principes supérieurs qui président à tout l'ensemble des connaissances humaines, et par lesquels celles-ci communiquent entre elles, Aristote les a singulièrement fécondées, et que de plus il a évité le danger d'appliquer à une science quelconque des lois qui lui seraient étrangères.

On voit qu'il a traité avec une prédilection toute particulière la science de l'homme considéré sous tous les rapports possibles. Si, d'une part, il a éprouvé quelque embarras pour faire dériver du même principe les phénomènes de la vie animale et ceux de la vie intellectuelle, de l'autre il a si bien analysé ces deux ordres de phénomènes, que, sur plusieurs points importans, il a fallu les travaux du dernier siècle pour ajouter quelque chose à ses découvertes.

1. Tennemann's Geschichte der philosophie, t. III, p. 137.

« Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre, les royaumes, ne valent pas le moindre des esprits : car il connaît tout cela et soi-même; et le corps, rien. » Voilà comme Pascal sépare l'intelligence de la matière. Sans tirer aussi nettement sa ligne de démarcation, Aristote met cependant au premier rang la science qui a l'ame pour objet. Aucune ne lui paraît avoir un caractère plus noble, un but plus relevé[1]. Il y porte aussi sa méthode expérimentale; de sorte qu'il en résulte moins une théorie qu'une histoire. Après avoir observé les divers modes d'opérations de l'ame humaine, il en conclut qu'elle est simple et indivisible, qu'elle ne vieillit point[2], qu'elle est le principe de la vie, du sentiment et de la pensée; en un mot, qu'elle est immortelle. Ce sont ses actes qui révèlent ses facultés, comme ses facultés révèlent sa nature. Puis, par une série de gradations qui embrasse tous les êtres organisés, il donne à l'homme une ame végétative qui, lui étant commune avec les végétaux, préside à la nu-

1. De Animâ, l. I, c. I.

2. Ibid., c. II.

trition, une ame sensitive qui, lui étant commune avec les animaux, préside aux phénomènes de la sensibilité, enfin une ame intelligente qui forme l'attribut distinctif de l'humanité[1].

Le premier de ces trois points de vue, appartenant à la physiologie proprement dite, nous occupera plus tard. Au second se rattache la théorie de la sensation, l'une de celles qu'Aristote a le plus perfectionnées. Le premier, il a signalé les perceptions qui sont propres aux divers organes, il a distingué celles qui nous viennent par plusieurs sens de celles qui ne nous viennent que par un seul. Il a montré en quoi l'imagination diffère de la sensation, de la raison et de la mémoire, et en quoi la mémoire diffère de la réminiscence[2]. Puis, par une transition infiniment heureuse, il a été conduit à une vue nouvelle et importante, celle d'un centre commun et unique où les perceptions diverses sont réunies et comparées. Personne avant lui n'avait encore approché de si près l'idée abstraite de *la conscience*. Il ne

1. Brucker, de Aristot., § 1, p. 822.

2. De Memoriâ, c. II.

l'appelle pas encore par son nom; mais il n'en est pas moins le premier qui ait mis en lumière ce phénomène fondamental par lequel plusieurs choses différentes sont réduites à l'unité[1].

Quant au troisième point de vue, celui de l'ame intelligente ou de l'entendement, Aristote l'a traité avec sa profondeur ordinaire à certains égards; mais sous les rapports essentiels, il est resté bien au dessous de Platon et même de Pythagore[2].

Ceux de ses traités qu'on a coutume de réunir sous le titre commun d'*Organon*, sont, pour ainsi dire, le code de la raison humaine. Il commence par faire la revue des matériaux que l'esprit met en œuvre dans ses opérations primitives, il les classe suivant leur nature, et les distribue en genres; de là les *catégories*, magnifique découverte à laquelle on ne pouvait

1. La psychologie d'Aristote comprend ses livres *de l'Ame*, *de la Mémoire*, *des Sens et des choses sensibles*, *des Sons*, *des Couleurs*, *des Songes*, *de la Veille*, *de la Jeunesse et de la Vieillesse*.

2. Voyez Brucker et De Gérando, Hist. des Syst. ph., vol. II, p. 333-344.

arriver qu'avec l'analyse appliquée par un puissant génie [1].

Aristote a fait de la logique une véritable science, à laquelle Kant lui-même trouve qu'il serait difficile d'ajouter quelque chose. Mais pour comprendre ce jugement si favorable, il ne faut pas perdre de vue deux considérations : 1° qu'Aristote n'analyse pas la faculté même de juger et de raisonner, mais bien le produit de ces facultés; 2° qu'il avait principalement en vue l'art de réfuter les sophismes. Surtout il faut se faire une idée nette de la logique, qui n'est autre chose que l'organe des connaissances scientifiques sous la condition des données expérimentales.

Ici ses devanciers ne lui fournissaient aucuns travaux préliminaires. On n'avait pas même ébauché une théorie du raisonnement et de la démonstration; on n'avait traité ni des conséquences qui découlent nécessairement des prémisses vraies en elles-mêmes, ni de celles qui découlent des prémisses vraisemblables [2].

1. Aristot., de Categor. Tenneman's Geschichte, etc. vol. III, p. 79.

2. Aristot., Topic., c. I.

Platon, qui allait chercher les principes de toutes choses dans la région de l'absolu et de l'universel, n'était pas assez bon observateur des faits psychologiques, pour prévoir et déterminer toutes les combinaisons auxquelles ils pouvaient donner lieu, et pour en déduire une suite de formules infaillibles. Or, telle est la conception vraiment ingénieuse exécutée par le philosophe de Stagyre, et connue dans l'école sous le nom de *figures du syllogisme* [1].

Dans ces recherches, comme dans toutes celles qu'il a faites sur la nature et la portée de l'entendement humain, Aristote lui assigne toujours un très-noble rôle. Mais que devient, au-delà de cette scène d'activité, le principe intellectuel en qui résident toutes ces facultés merveilleuses? Voilà une question bien autrement grave que toutes celles qu'a résolues la philosophie purement expérimentale, et sur laquelle l'esprit d'observation qui caractérisait Aristote ne pouvait être que d'un très-médiocre secours. Aussi la solution qu'il en donne se ressent-elle du caractère général de ses spéculations.

1. Analyt. prior., l. 1.—Brucker, t. 1, p. 808, 810.

philosophiques. On est choqué de la froideur avec laquelle il traite le dogme de l'immortalité de l'ame, quand on la compare avec l'enthousiasme de Pythagore, de Socrate et de Platon. Du moins, s'il avait mis à la place de cet enthousiasme, des démonstrations savantes et rigoureuses, afin de confirmer cette vérité par un nouveau genre de preuves. Mais, au contraire, il a affaibli indirectement celles qui avaient été déduites avant lui. Par une marche inverse de celle de Platon, il avait été conduit, par l'observation de la nature, à la théorie de l'ame, dont l'immortalité n'avait aucun rapport avec le point de vue qu'il avait choisi. Malheureusement sa dialectique fut assez forte pour le contraindre à rester fidèle à ses définitions et à ses principes [1]. Après avoir montré que les forces intellectuelles dépendaient de certaines conditions d'organisation, et que la pensée dépendait des objets extérieurs quant à la matière, que pouvait-il faire de l'ame privée après la mort et de ces organes et de ces objets? Pour être conséquent, il fallait la condamner à

1. Brucker, de Aristot., t. 1, § 1, p. 824 et seq.

une sorte de repos ou d'inaction vague, et avoir la hardiesse de dire que dans cet état, elle perdait la mémoire avec ses autres facultés. Aristote n'a reculé devant aucune de ces conséquences, niant ainsi la continuité du *moi* [1], et ôtant tout son charme à la vie future, en faisant de l'association de l'ame avec un corps organisé la condition indispensable de son activité et de son bonheur. Platon, au contraire, lui promet plus de jouissances et de liberté, quand elle sera dégagée de ses entraves corporelles; et cette vue, fondée sur la conscience intime de la nature morale de l'homme, est bien autrement féconde, surtout en espérances [2].

1, Aristot., de Animâ, lib. I. cap. I, II, III, IV; lib. III, c. X, XI.

2. Par une inconséquence qu'on lui pardonne bien volontiers, Aristote dit, dans sa Morale (liv. I, ch. XI, § 11): *Prétendre que le sort de nos enfans et de nos amis ne nous intéresse nullement après notre mort, serait une assertion trop dure et trop contraire aux opinions reçues.* Nous saurions plus exactement à quoi nous en tenir sur sa manière de comprendre cette question, si son Traité sur *l'Immortalité de l'ame* ne s'était pas perdu.

Aussi, dans toutes les questions que la voix intérieure aide à résoudre, Aristote ne porte-t-il plus sa supériorité ordinaire sur ses devanciers. Souvent on serait tenté de dire de lui que le dialecticien tue l'homme. Trop confiant dans sa marche expérimentale, il n'avait pas vu les contradictions qui sont inséparables de l'empirisme, ni les difficultés qui lui sont communes avec tout système dogmatique, et il appliquait trop constamment à l'étude des besoins moraux de l'homme, la même méthode qui lui avait si bien réussi pour l'étude de la nature[1].

En général, on peut dire d'Aristote, en tenant compte du temps où il a vécu, qu'il a fait tout ce qu'il était possible de faire dans son siècle avec l'observation jointe à la puissance du génie. Mais quand il veut s'élever dans une région supérieure à celle de l'expérience, on peut lui appliquer cette pensée de Pascal : *Ces grands efforts d'esprit où l'ame touche quelquefois, sont choses où elle ne se tient pas. Elle y*

1. Tennemann's Geschichte, etc., vol III, p. 205–208.

saute seulement, mais pour retomber aussitôt[1].

Ce contraste se remarque dans toutes ses œuvres, mais principalement dans sa *Morale* et dans sa *Politique*.

Le service le plus durable qu'Aristote ait rendu à la philosophie morale, est d'avoir réfuté tous les argumens dont on s'était servi pour nier la liberté de l'agent humain[2]. Sur ce terrain, son plus formidable adversaire était Platon, qui avait dit que l'homme n'est pas méchant librement, parce que la raison ne peut vouloir que le bien. Ce ne furent pas précisément les conséquences de ce principe qui effrayèrent Aristote; mais il trouva que son maître n'avait pas pénétré assez avant dans les profondeurs du cœur humain; et après avoir, dans l'intérêt de la science, examiné sévèrement cette doctrine, il la rejeta sans détour, en se fondant principalement sur des données psychologiques qui avaient manqué à Platon.

Dans ce nouvel ordre de recherches, un vaste champ d'observations s'ouvrait à son génie, et

1. Première partie, art. x, Pens. 10.

2. Morale d'Aristote, l. 1, c. IV.

l'on croira facilement qu'il les fit avec autant de persévérance que de bonheur [1]. En réunissant les résultats épars de ses investigations sur les divers mobiles des actions humaines, sur les nuances les plus imperceptibles des vertus et des vices, on les mettrait bien au-dessus des *Caractères* de Théophraste, et l'on avouerait sans peine qu'Aristote est bien supérieur à Platon lui-même, pour le développement méthodique des principes moraux [2]. Mais on voit bientôt que ces principes sont appuyés sur un terrain étranger, et que tout le système manque de fondement.

Une des premières questions qu'il avait à résoudre, était celle du *souverain bien* [3], question traitée par la plupart des philosophes grecs, et dans laquelle se trouvait un principe fondamental tant pour la science que pour la vie pratique. Mais sur ce point, Aristote échoua

1. Tennemann's Geschichte, vol. III, p. 327 et seq.

2. Voyez dans la Morale, liv. IV, ch. III, § 3, le portrait de l'homme magnanime. C'est un morceau qui ne serait pas indigne de La Bruyère.

3. Morale d'Aristote, lib. I, ch. II, VII.

complètement. Autant il avait été supérieur à Platon en faisant reposer la vertu sur la liberté morale, autant il lui était inférieur dans sa théorie du parfait bonheur, dont il ne voulait exclure ni les faveurs de la fortune, ni les jouissances physiques, ni les sensations agréables d'aucune espèce [1]. Il est vrai qu'après avoir insisté sur le parti qu'on peut tirer des passions mêmes pour arriver à ce but, il parle avec une sorte d'enthousiasme qui ne lui est pas ordinaire, de la magnanimité, du désintéressement, de l'activité de l'ame [2]; et qu'à travers la froideur méthodique de son analyse, il laisse échapper ces précieuses paroles: *L'amitié est ce qu'il y a de plus nécessaire à la vie. Supposez les hommes unis par l'amitié, ils n'auraient pas besoin de la justice, tandis qu'en les supposant justes, ils auraient encore besoin de l'amitié* [3]. Mais quand de la considération des vertus particulières il passe à la considération

1. Morale, liv. VII, ch. XIII, § 13.

2. Ibid., l. IV, ch. III, § 3; liv. V, ch. I, § I; liv. I, ch. VII, § 7.

3. Ibid., liv. VIII, ch. I, § I.

de la vertu en général dans ses rapports avec le bonheur, sa force intellectuelle semble l'abandonner sur ce terrain où la méthode expérimentale n'est plus de mise. Au lieu de déterminer avec précision l'idée du bien et du mal moral, il tourne dans un cercle vicieux dont il ne peut pas sortir, renvoyant tour à tour de la vertu à l'homme vertueux, et de l'homme vertueux à la vertu; et quand il est enfin parvenu à mettre un ordre factice dans ces notions confuses et souvent contradictoires, c'est la vertu qu'il subordonne au bonheur, se mettant sur ce point, après quelques précautions oratoires, en opposition ouverte avec Platon qui avait renversé ce rapport [1].

Il ne donnait pas une idée plus satisfaisante de la vertu en elle-même, en la faisant consister dans un juste milieu entre deux extrêmes [2]. La formule était vaine et arbitraire, puisqu'il n'y joignait pas une mesure commune qu'on pût appliquer également à toutes les actions, et c'était offrir, pour la remplacer, un supplé-

1. Morale, liv. I, ch. VI, § 6.

2. Ibid., liv. II, ch. VI.

ment bien insignifiant, que de conseiller en général la culture de l'intelligence pour apprendre à trouver des moyens appropriés à de bonnes fins.

Il est une considération qui peut faire pardonner à Aristote une partie des lacunes qu'on trouve dans sa *Morale*. En donnant un si beau titre à son ouvrage, il ne contractait pas envers ses contemporains l'engagement de résoudre ni même d'aborder toutes les questions qui nous semblent se rattacher à cette science dont le domaine s'est tant agrandi. De son temps, les recherches sur la nature humaine étaient encore peu avancées, et la tendance trop exclusivement pratique des siennes devait leur donner souvent une fausse direction. Lui-même en compromettait d'avance les résultats en prenant mal son point de départ. *Les vrais principes*, dit-il, *sont dans les faits*, *et quand ceux-ci se manifestent dans toute leur étendue, il est presque superflu de remonter aux causes*[1]. Certes, si cette phrase peut être placée légitimement quelque part, ce n'est pas au début

1. Morale, liv. I, ch. IV, § 4.

d'un traité de morale, et s'il tient une partie de ce que son titre promet, ce ne peut être que par la plus heureuse des inconséquences.

Tout ce qui tient à la politique expérimentale a été traité par Aristote avec une admirable sagacité. Quand il s'agit de déterminer les diverses formes de gouvernement, les changemens qui les dénaturent, ou de signaler l'esprit de chacune d'elles et les combinaisons qui peuvent les modifier, il s'appuie d'un si grand nombre de faits empruntés à l'histoire de tous les peuples, qu'on serait tenté de croire qu'il avait dirigé vers ce but spécial tous les travaux d'une longue vie, surtout si l'on réfléchit qu'outre l'ouvrage politique qui nous reste, il en avait composé un autre dans de plus vastes proportions, et sur un plan qui avait quelque analogie avec *l'Esprit des Lois* de Montesquieu.

Il est impossible d'apprécier avec plus de justesse les différentes constitutions politiques, leurs avantages, leurs vices, les révolutions auxquelles elles sont exposées, et les moyens de les prévenir. Comme il a toujours égard aux conditions de temps et de lieu, et qu'il adopte

une marche tout opposée à celle qu'avait suivie Platon dans sa République imaginaire, il offre à la méditation de ceux qui sont chargés du gouvernement des peuples, un bien plus grand nombre de vérités pratiques [1].

Il fait de la sociabilité un attribut essentiel de l'homme, et il le déduit principalement du langage articulé au moyen duquel il peut communiquer à ses semblables l'idée qu'il a du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Si l'homme en société est le plus excellent des animaux, il est le pire de tous quand il vit dans l'isolement, sans lois et sans code [2]. Celui qui ne peut rien mettre en commun dans la société, ou qui n'a besoin de rien parce qu'il se suffit à lui-même, ne saurait faire partie de la cité; il faut que ce soit une bête ou un dieu [3].

Il donne pour principe à l'État non la justice, mais l'utilité, s'écartant sur ce point comme sur beaucoup d'autres de la politique de Pla-

1. Voyez dans la Politique d'Aristote, liv. I, ch. I, l'excellente définition qu'il donne de cette science.

2. Politique, liv. I, ch. I, § 12.

3. Ibid.

ton. Ici se retrouve encore cette tendance positive et matérielle qui caractérise la plupart de ses spéculations. Mais on retrouve aussi dans les détails plusieurs de ces inconséquences heureuses qui lui échappent fréquemment, parce qu'il ne cherche pas à circonscrire son point de vue dans l'intérêt de son système[1]. C'est ainsi qu'il met les besoins intellectuels au nombre de ceux à la satisfaction desquels le corps social est tenu de pourvoir[2], et qu'ailleurs il déclare qu'il faut mettre avant tout le soin des choses divines, ou ce qu'on appelle le *culte*, dont les frais doivent être dans toute espèce de gouvernement une dépense commune[3]. Il va jusqu'à proscrire de tout État parfaitement gouverné les arts mécaniques et les professions mercantiles comme incompatibles avec la vertu[4]; il dit que jamais cité bien ordonnée n'admettra un artisan au nombre de ses

1. Voyez la définition qu'il donne de l'*État* au ch. II du liv. 1er de sa Politique.

2. Ibid., liv. I, ch. II.—Tennemann, vol. III, p. 306.

3. Ibid., liv. VII, ch. VII, § 4; ch. IX, § 7.

4. Ibid., liv. VII, ch. VIII, § 2.

citoyens[1], et il cite avec éloge une certaine loi de Thèbes qui excluait des fonctions publiques quiconque n'avait pas cessé depuis dix ans toute espèce de trafic[2].

Quand on connaît l'antipathie qu'Aristote avait pour Platon, et l'opposition naturelle qui, indépendamment des rivalités philosophiques, existait entre ces deux génies si diversement féconds, on aime à savoir quelles sont les grandes questions politiques qu'ils ont résolues de la même manière.

Aristote affirme, comme Platon, que les lois qui résultent des mœurs et des habitudes ont beaucoup plus d'autorité que les lois écrites[3]. Comme lui, il s'élève contre les gouvernemens populaires et leur despotisme, comparant aussi le rôle qu'y jouent les démagogues à celui que jouent les flatteurs auprès des tyrans[4]. Comme lui, il proclame les avantages de la monarchie;

1. Polit., liv. III, ch. III, § 2.

2. Ibid., ch. III, § 4.

3. Ibid., ch. IX, § 6.

4. Ibid., liv. IV, ch. IV, § 5, 6. Morale, liv. VIII, c. X, § 10.

mais il dit formellement que celui qui veut que la loi commande ne reconnaît que l'autorité de Dieu et de la raison, tandis que celui qui prétend que c'est à l'homme de commander y ajoute de plus le pouvoir de la bête féroce[1]. Comme lui, enfin, il partage l'humanité en deux grandes classes, celle des hommes libres et celle des esclaves; mais il va plus loin que Platon, en ce qu'il calomnie la nature, qui a voulu, dit-il, les marquer d'un caractère différent, en donnant aux uns la force convenable à leur destination, et aux autres une stature droite et élevée[2].

Jamais on n'a tracé avec une si insultante précision la ligne de démarcation qui, dans l'opinion des anciens peuples, séparait la liberté de la servitude. Tantôt il appelle l'esclave une *propriété animée, un instrument plus parfait que tous les autres*[3]; tantôt il met entre lui et le citoyen libre la même différence qu'entre l'ame et le corps, entre l'homme et l'ani-

1. Polit., liv. III, ch. XI, § 4.
2. Ibid., liv. I, ch. II, § 14.
3. Ibid., ch. II, § 4.

mal[1]. Et Aristote n'a pas eu seulement le tort de partager une erreur générale ; il a combattu de toutes ses forces la vérité contraire que des philosophes contemporains prêchaient alors en Grèce pour la première fois[2]. Ils disaient que l'esclavage était contre nature ; mais puisque Aristote lui-même ne les comprit pas, il est probable que leur voix se perdit dans le désert.

On peut ajouter à ce tort d'Aristote celui d'avoir ébauché la première théorie du machiavélisme[3]. On serait même en droit de lui appliquer une bonne partie des imprécations dont la mémoire du publiciste florentin a été l'objet. Car lors même que le philosophe grec ne se proposerait que de satisfaire une curiosité scientifique, il y aurait dans cette révélation une insouciance peu philosophique sur le

1. Polit., ch. II, § 13. Morale, liv. VIII, ch. XI, § 11.

2. C'est Aristote lui-même qui le dit, en essayant de les réfuter (liv. I, ch. II, § 3) ; mais il ne les nomme pas.

3. Il fait remonter ce genre de traditions à Périandre, tyran de Corinthe. Polit., liv. V, ch. IX, § 2.

sort des générations futures. D'ailleurs, il n'y a que l'accent du mépris ou de l'indignation qui puisse préserver le génie de toute souillure quand il produit au grand jour certaines turpitudes que recèlent les archives secrètes de la tyrannie. Or, on ne sent pas cet accent dans ce passage de la Politique d'Aristote, où il apprend aux tyrans futurs que, pour affermir leur domination, il faut abaisser les hommes supérieurs, égorger ceux qui ont des sentimens généreux, ne permettre ni les repas en commun, ni les associations d'amis, ni l'instruction, ni rien de ce qui peut faire naître la confiance et la fierté : tourmenter les voyageurs[1], avoir des espions pour savoir ce que dit et fait chaque citoyen, appauvrir les sujets par de fortes contributions[2], les occuper à la construction de monumens, animer les riches les uns contre les autres, semer la calomnie, et diviser entre eux les amis, le peuple et les hommes puissans[3] : tel est le résumé des conseils

1. Polit., liv. v, ch. IX, § 3.
2. Ibid., § 5.
3. Ibid., § 4.

que le précepteur d'Alexandre donne aux usurpateurs ombrageux[1].

On ne trouve pas de pareilles dérogations aux lois de la morale dans la partie qui traite de l'éducation; mais aussi il n'y a rien de neuf dans le point de vue sous lequel il l'envisage. Il n'était pas le premier qui eût interdit à la jeunesse les peintures obscènes et les représentations théâtrales, et d'autres avant lui avaient insisté sur l'importance de la gymnastique et de la musique. Outre que les détails qu'il donne se rapportent presque tous à des besoins et à des usages locaux, il n'a ni le mérite d'être original, puisque Platon avait dit les mêmes choses avant lui, ni même celui d'être complet, surtout pour ce qui concerne l'éducation intellectuelle[2].

Ainsi, dans presque toutes les branches de la

1. Il suggère aussi comme moyen puissant de tyrannie la domination des femmes dans l'intérieur des familles, afin qu'on sache par elles ce que font leurs maris. Polit., liv. v, ch. IX, § 6.

2. Tennemann's Geschichte der philosophie, vol. III, p. 325.

science philosophique, nous trouvons Aristote supérieur à son maître pour tout ce qui est du domaine de l'observation; mais nous remarquons aussi qu'au lieu d'aspirer comme lui à sortir du monde visible, il tend à s'y renfermer pour l'étudier sous toutes les formes.

Il ne suit pas de cette tendance qu'Aristote fasse de l'expérience sensible la source unique des connaissances humaines, comme on le lui a si souvent et si injustement imputé. Au contraire, il distingue soigneusement trois classes de vérités: les vérités déduites, qu'on obtient par la démonstration; les vérités générales, qui viennent de la raison même; et les vérités particulières qu'on obtient par l'intermédiaire des sens [1].

Mais les inconvéniens de cette tendance positive ne s'en font pas moins sentir dans la plus grande partie de ses ouvrages. Le point de vue empirique qu'il avait choisi le forçait à renoncer à toute distinction entre les idées; car l'abstraction, poussée plus ou moins loin, ne pou-

1. Métaphys., l. 1, ch. 1.

vait pas constituer entre elles une différence générique. S'il lui arrive de vouloir réconcilier l'expérience et la spéculation, il en fait une sorte de philosophie mixte dont les élémens viennent perpétuellement se confondre. Il n'y a pas jusqu'à sa manière d'envisager *le beau* qui ne soit à moitié empirique. L'art n'est pour lui que la simple imitation de la nature. De là une théorie opposée à celle du beau idéal qu'avait développée Platon [1].

C'est surtout dans sa psychologie et dans sa théologie qu'on trouve des lacunes graves, effet nécessaire de son excessive prédilection pour les résultats positifs de l'expérience. Ses idées sur l'ame excluent le matérialisme grossier, mais sont très-compatibles avec un certain matérialisme raffiné, dont les conséquences morales ne sont pas plus rassurantes. Quant à ses idées sur Dieu, elles sont souvent confuses et contradictoires; et s'il lui arrive quelquefois d'y mettre quelque précision, il semble n'y attacher qu'un intérêt scientifique, et jamais il ne l'envisage dans ses rapports avec la morale.

1. Voyez la Poétique d'Aristote, passim.

Aussi exclut-il la Divinité du gouvernement de l'univers [1].

Voilà un germe funeste qui est d'autant plus sûr de porter ses fruits, qu'il a été déposé par un génie puissant au sein d'une société déjà corrompue [2]. Ce n'était plus comme au siècle de Thalès et d'Anaxagore, quand leurs disciples s'attachaient de préférence aux vérités les plus consolantes que renfermaient leurs systèmes. La génération à laquelle Aristote a légué le sien, n'éprouve plus ces nobles besoins intellectuels que Socrate et Platon avaient cherché à satisfaire. Elle veut connaître la nature et les lois qui président à la succession des êtres; mais elle repousse tout dogme qui menacerait de troubler ses ignobles jouissances, et bientôt, comme pour obéir à cette exigence, les écoles nouvelles professent les maximes les plus im-

1. Voyez la fin du chapitre IV de l'Histoire de la philosophie de Tennemann (en allemand), volume III, p. 256.

2. Voyez dans Brucker, tom. I, p. 834, le jugement curieux du savant Claude Berigard sur la théologie d'Aristote.

pies, au moment même où les écoles anciennes dégénèrent.

La dégénération de celle qu'Aristote avait fondée commença peu de temps après sa mort. L'esprit d'observation la distingua toujours, et, sous ce rapport, Théophraste, son successeur, marcha glorieusement sur ses traces. Mais la partie intellectuelle et morale du système demeura stationnaire [1]. On peut même dire qu'il y eut un mouvement rétrograde, s'il est vrai, d'une part, que Théophraste ait attribué le caractère de la Divinité au ciel, aux étoiles et à tout le système astronomique; et de l'autre, qu'il ait soutenu que la vertu seule ne suffit pas pour rendre l'homme heureux [2].

Il faut signaler parmi les plus illustres péripatéticiens de cette époque, ce Dicéarque de

1. *Les Caractères* de Théophaste sont sans contredit une des plus pauvres productions qui nous soient venues de l'antiquité. Pourquoi le temps n'a-t-il pas plutôt épargné l'Histoire de l'Astronomie par le même auteur?

2. Cicer., de Natur. Deorum, l. I; idem, Academic. quæst., l. I, c. IX. Voyez sur l'affectation de Théophraste, un passage d'Athénée, Epitom., l. I, § 41.

Messénie, dont nous avons déjà caractérisé les compositions historiques. Il crut trouver, dans une certaine hypothèse d'Aristote sur les forces vitales, un argument indirect en faveur du matérialisme, et il affirma que le mot *ame* ne signifiait rien, à moins qu'on n'entendît par là une certaine modification du corps, faite pour produire le sentiment et la vie [1].

Le musicien Aristoxène, qui appartenait à la même école, empruntant à son art l'idée qu'il se faisait de l'ame, prétendit que ce n'était autre chose qu'une espèce d'harmonie qui résultait d'une certaine combinaison des élémens et des mouvemens du corps [2].

Straton de Lampsaque, qui fut le chef du Lycée, après Théophraste, s'occupa de toutes les branches de la philosophie, et le surnom de Physicien, qui lui est resté, fait assez connaître celle qu'il cultiva de préférence. Sa célébrité lui est venue de son système de cosmologie,

1. Voyez le passage de Cicéron sur Dicéarque. Tusculan. quæst.. liv. I, c. X, XXXI. Voyez aussi Tennemann qui le cite avec plusieurs autres, vol. III, p. 336.

2. Cicer., ibid.

dans lequel il identifiait la nature et la Divinité [1]. C'était le plus savant athéisme qu'on eût encore professé. Il regardait le monde comme un pur mécanisme où tout pouvait s'expliquer par des principes dynamiques. En métaphysique, il n'admettait aucune vérité absolue. Indépendamment des atteintes indirectes qu'il portait à la morale, il la détruisait par la base, en s'attaquant au dogme de l'existence de Dieu [2]. La répugnance avec laquelle Aristote avait placé le premier moteur hors de ce monde visible qu'il aurait voulu voir se suffire à lui-même, avait, à son insu, affaibli sa preuve, Straton s'en prévalut; et bien qu'il soit probable que sa doctrine aurait été désavouée par son maître, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'elle était assez conforme à l'esprit de la philosophie péripatéticienne [3].

1. Cicer., Quæst. academ., lib. IV, cap. XXXVII.

2. Id., de Natur. Deor., lib. I, cap. XI.—Lactantius, de Irâ Dei, cap. X.

3. On trouvera réunis dans Tennemann (vol. III, p. 337–334) tous les passages de Cicéron, de Stobée, de Plutarque, de Sextus l'Empirique, de Lactance, de Bayle, relatifs à Straton.

Ainsi Aristote n'a eu encore que deux successeurs dans le Lycée ; et déjà, dans l'espace de moins d'un siècle, son système a fourni des matériaux, et même des armes aux partisans du matérialisme et de l'impiété. Pour constater cette dégénération, il n'est pas nécessaire de passer en revue les ouvrages d'Héraclide du Pont, de Jérôme le Rhodien, de Cléarque de Soles, du juif Aristobule, et de tant d'autres philosophes, péripatéticiens comme eux, sur lesquels Nicandre d'Alexandrie avait composé un volumineux ouvrage. Il est hors de doute que des doctrines dégradantes s'étaient introduites dans le Lycée, en s'y présentant comme conséquences de celles d'Aristote. Donc les applications morales durent être faussées. Aussi ne voyons-nous pas que depuis la mort d'Aristote jusqu'à la conquête romaine, l'école fondée par lui ait jeté un nouveau jour sur les questions qu'il n'avait pas complètement résolues. Lycon, successeur de Straton, Critolaüs et son disciple Diodore, se livrèrent à de nouvelles recherches sur la nature du souverain bien [1] ;

1. Cicer., Academ. quæst., lib. IV, c. XLII ; id., de Finibus, lib. V, c. V.

mais ils n'aboutirent qu'à des définitions variées qui n'ajoutèrent rien à l'idée qu'en avait donnée Aristote lui-même [1].

Il y en eut qui, non contens de commenter les spéculations de leur maître, ou d'en faire pour leur propre compte, voulurent prendre une part active au gouvernement des peuples, en se faisant reconnaître pour législateurs ou pour magistrats suprêmes. Le roi Antigone fit don aux habitans de Mégalopolis, d'un philosophe péripatéticien qu'il chargea de leur donner des lois; mais l'essai ne fut pas heureux, car la discorde y fut plus violente que jamais [2]. Enfin, ce fut le chef d'une école péripatéticienne qui fut choisi par Mithridate pour opprimer Athènes, et qui força cette malheureuse ville à voir un libérateur dans Sylla [3]. La victoire de ce général romain fait époque dans l'histoire de la philosophie d'Aristote, dont les ouvrages furent alors transportés en Italie,

1. Voyez ces définitions réunies dans Tennemann, vol. III, p. 345.

2. Polyb., l. V, § 93.

3. Plutarque, Vie de Sylla.

d'où ils devaient se répandre plus tard en Occident, pour exercer sur les intelligences une domination bien autrement durable que celle que Rome commençait à exercer sur les peuples.

Mais cette philosophie n'était pas celle qui devait avoir le plus d'attraits pour les contemporains de Sylla. Un autre système, né dans le même temps et sur le même sol, se répandait alors rapidement chez tous les peuples que la Grèce avait civilisés. Je veux parler de la doctrine trop fameuse d'Épicure [1].

Ici nous n'aurons à signaler aucun véritable progrès dans la science. Nous ne trouverons d'élévation ni dans les sentimens ni dans les idées. La philosophie, descendue des hauteurs de la spéculation, va déposer l'auréole de gloire dont Socrate et Platon l'avaient entourée, pour se présenter sous une forme plus appropriée à la corruption des peuples. Le prétendu sage qui la professe a beau être aride et dépourvu de graces, il a beau proscrire la poésie et l'art oratoire; pourvu qu'il supplée à ce charme de-

1. Voyez sur Épicure Diogène Laërce, l. x.

venu suranné, par des services réels rendus à certaines passions. Le temps des illusions est passé, ainsi que celui des vérités qui leur ressemblent: on se soucie fort peu des recherches sur l'essence des choses et des vaines subtilités de la dialectique. Il ne s'agit plus d'étudier la philosophie pour elle-même, mais de lui donner un but prochain et pratique; en un mot, elle ne doit plus signifier autre chose que *l'art d'être heureux* [1].

Avec un tel point de départ et une telle tendance, voyons comment Épicure va envisager Dieu, l'homme et la nature.

Par Dieu, il n'entend ni un premier moteur, ni une intelligence suprême, ni une providence [2], ou plutôt ce n'est pas un Dieu qu'il admet, ce sont des dieux oisifs, impuissans, qui ne sont ni de purs esprits, ni des corps. Placés dans le vide qui sépare les mondes, ils

1. Cicer., de Finibus, lib. I, c. IX, X; Diogen. Laert., l. X, § 128–140.

2. Lucret., l. IV, v. 821–855.

Nil adeò quoniam natum est in corpore, ut uti
Possemus, sed quod natum est, id procreat usum, etc.

sont étrangers aux événemens d'ici-bas : peu leur importent les révolutions des astres et le retour périodique des saisons. Tant de soins troubleraient le bonheur parfait dont ils jouissent [1].

On se demande ce qui a pu forcer Épicure à placer un tel hors-d'œuvre dans son système philosophique. Puisque les dieux ne sont ni les créateurs ni les conservateurs de l'univers [2], puisqu'ils sont indifférens au bien et au mal qui s'y fait, puisqu'ils n'entendent ni les hymnes ni les prières qui leur sont adressées, puisqu'ils n'ont pas de juridiction sur les ames, attendu que tout finit à la mort [3], pourquoi ne niait-il pas nettement leur existence, au lieu de ressusciter une vieille théorie de Démocrite, et de recourir à tant de comparaisons ridicules pour expliquer leur nature ?

C'est qu'Épicure, par une de ces heureuses inconséquences dont la philosophie la plus

1. Lucret., l. v, v. 157–180.

2. Id., ibid., v. 236–417.

3. Diogen. Laërt., l. x, § 81, 82 ; Lucret., l. III, v. 426–443.

absurde n'est pas exempte, était frappé du témoignage unanime que le genre humain rendait à ce dogme. Or, l'universalité du sentiment religieux étant une fois reconnue, prenait rang parmi les faits à la cause desquels il se croyait obligé de remonter [1]. Mais il voulait le faire sans démentir les principes fondamentaux de sa doctrine qui n'admettait que les atomes et le vide. Ainsi, ne pouvant reconnaître ni des dieux corporels, puisque personne ne les avait vus, ni des dieux spirituels, puisqu'il n'y avait pas d'esprits, il inventa je ne sais quels dieux équivoques qui avaient une forme et des organes analogues à la forme et aux organes de l'homme, et qui produisaient sur lui, par l'intermédiaire de certains fantômes, une impression semblable à celle qu'on reçoit dans le rêve [2].

Cette théologie permet de caractériser d'a-

1. Cic., de Naturâ Deor., l. I, c. XXX, XLIV.

2. Id., ibid, c. XIX; id., de Divinatione, l. II, c. XVII. Sénèque, dit en parlant d'Épicure : *Tu Deum inermem facis. Omnia illi tela, omnem detraxisti potentiam, et ne cuiquam metuendus esset, projecisti ipsum extra metum.* (De Beneficiis, l. IV, c. XIX.)

vance la morale épicurienne. Une doctrine qui équivaut à l'athéisme ne peut manquer de renfermer le matérialisme parmi ses conséquences. Aussi Épicure affirme-t-il que l'ame n'est autre chose qu'un corps, composé des atomes les plus subtils et les plus ronds, qu'elle est par conséquent matérielle et sujette à la mort [1].

Il veut donc que toute l'attention de l'homme se concentre sur les phénomènes qui composent sa vie; qu'il en tire tout le parti possible pour son bonheur personnel, et qu'il se guérisse par la philosophie de toutes les inquiétudes qui pourraient troubler ses jouissances.

Or, sa théologie était un remède contre la crainte des dieux, et sa physique, renouvelée de celle de Démocrite, en était un contre les terreurs superstitieuses. Par suite de certaines impressions qu'il avait reçues dans son enfance, il regardait la superstition comme le plus terrible des maux, comme le plus grand obstacle au parfait bonheur. Aussi tout son système tend-il à la déraciner, et ce n'est qu'après avoir isolé

1. Voyez cette doctrine exposée fort au long dans le troisième livre du poëme de Lucrèce.

l'homme de tous ses rapports avec le monde invisible, qu'il commence à lui apprendre le secret d'être heureux.

Pour lui les sensations sont les phénomènes moraux primitifs : il faut rechercher celles qui sont agréables, fuir celles qui sont désagréables [1], c'est le moyen d'arriver au *plaisir*, but légitime auquel tend toute créature sensible. Mais il y a les plaisirs du corps et les plaisirs de l'esprit, et s'ils sont égaux entre eux quant à leur valeur intrinsèque, ils diffèrent pour l'intensité, pour la durée, et surtout pour les conséquences dont ils sont suivis.

Ici, Épicure daigne faire jouer un rôle à la vertu, non pas pour lui donner une excellence qui lui soit propre [2], mais pour empêcher les passions de troubler le repos de l'ame. A dire vrai, cette vertu qu'il place comme une sentinelle pour veiller sur le bonheur du sage, n'est autre chose que la prudence à laquelle il rapporte toutes les vertus comme à leur tige commune, en leur donnant pour principe l'intérêt

1. Cicer., de Finibus, lib. I, cap. XVII.

2. Tennemann, t. III, p. 363-365.

bien entendu. Pour cela, il change l'acception philosophique des mots dont il se sert. La *tempérance* n'est que le secret de faire durer plus long-temps le plaisir ; la *force* n'est qu'une arme contre les vaines terreurs. Il évite de réveiller dans l'homme le sentiment d'un devoir ou de sa dignité. Quant aux obligations sociales, il les annule complètement, en les faisant dériver de la même source. Selon lui, la société est un contrat qui n'est observé par les parties contractantes qu'à raison de l'intérêt qu'elles ont à ne pas le violer [1]. C'est par des considérations du même genre que l'homme, tenté de faire tort à son semblable, triomphera de sa cupidité. Il ne verra pas seulement la jouissance immédiate, mais encore les amères conséquences dont elle peut être suivie ; car il n'est pas d'injustice qu'on puisse se flatter d'ensevelir dans un secret éternel [2].

Voilà donc la société tout entière mise à la

1. Cicer., de Finibus, lib. I, c. X.

2. Voyez sur la Morale d'Épicure le premier volume de Brucker, p. 1295-1312. Voyez aussi Gassendi, *Philosoph. Epicuri syntagma,* surtout dans l'introduction.

merci d'un calcul de probabilité ! la voilà transformée en une agrégation de particules organisées, qu'aucun lien moral ne réunit, et qui n'ont entre elles que des rapports de juxtà-position ! Aussi voyez avec quel mépris il parle du gouvernement d'un État ! il ne le trouve pas digne d'occuper les méditations d'un sage. Toute participation aux affaires publiques est incompatible avec cette tranquillité de l'ame, qui est la première condition du vrai bonheur. Ainsi il ne faut être ni magistrat, ni guerrier, ni citoyen : surtout il faut étouffer le patriotisme comme une passion dangereuse, qui peut exciter des tempêtes dans le cœur humain. Il y a plus, il faut renoncer aux affections domestiques; car en devenant époux et père, on se mêle forcément à la vie pratique, et on expose son ame à des secousses violentes, qui la font sortir de sa douce impassibilité.

Si les traditions historiques ne nous avaient rien appris des vertus personnelles d'Épicure,

On trouvera, dans l'Histoire des systèmes philos., par de Gérando, l'indication de tous les ouvrages qui traitent de la philosophie d'Épicure, vol. II, p. 455.

et qu'en se fiant sur l'adage qui dit qu'à l'œuvre on reconnaît l'ouvrier, on eût voulu tracer le caractère moral de l'auteur d'un pareil système, on n'aurait pas manqué d'accumuler les qualifications les plus odieuses, et surtout on aurait refusé toutes les qualités du cœur à un homme dont la philosophie se résout en un parfait égoïsme. Cependant jamais philosophe n'avait été plus chéri et plus admiré de ses disciples : dans le cours d'une assez longue vie, ils ne virent jamais se démentir sa douceur, son humanité, sa bienveillance paternelle et sa sobriété dans le plaisir. En mourant, il supporta d'affreuses douleurs avec la fermeté d'un stoïcien, et il affirma, dans sa dernière lettre à son ami Hermachus, qu'il trouvait un soulagement réel à ses maux dans les jouissances de l'ame et dans le souvenir de ses découvertes philosophiques [1].

Pour juger si ces consolations étaient légitimes, il faut suivre le développement et l'influence de la philosophie épicurienne en Grèce et en Italie. Que le système primitif ait été dé-

1. Cicer., de Finibus, l. I, c. xx; liv. II, c, xxv, xxx et seq. Diog. Laert., l. x, § 9.

figuré après la mort de son auteur, la responsabilité n'en doit pas moins peser tout entière sur sa mémoire, et ses vertus privées, loin d'atténuer ses torts envers le genre humain, les aggravent, en ce qu'elles ont ajouté à l'autorité de ses maximes. Ce n'était plus ici ni cette doctrine sublime de Platon, à laquelle on ne pouvait s'élever que sur les ailes de l'enthousiasme, ni ces savantes abstractions d'Aristote, auxquelles la sagacité la plus pénétrante était seule initiée. C'était une doctrine simple dans ses dogmes, aimable et douce dans ses préceptes, excluant tous les genres d'illusion, et promettant de bercer ses adeptes dans un repos voluptueux. Tout cela était à la portée des intelligences vulgaires, sauf les restrictions qu'Épicure avait mises au plaisir, mais que ses disciples firent bientôt disparaître par des interprétations plus favorables à la licence. Un fragment isolé de l'historien Polybe nous révèle jusqu'à quel point cette philosophie était devenue populaire; en Béotie, elle avait tellement brisé les liens de famille, que les citoyens qui mouraient sans enfans, au lieu de laisser leurs biens aux héritiers collatéraux, les léguaient à leurs amis pour être

dépensés en festins : et par suite de cette disposition testamentaire, le nombre des banquets philosophiques s'était tellement accru, qu'ils surpassaient celui des jours de l'année [1]. A Athènes, berceau de la secte épicurienne, cet usage avait également prévalu, et les péripatéticiens eux-mêmes trouvèrent bon de s'y conformer; car Théophraste en mourant fit à ses disciples un legs à cet effet [2]. Mais bientôt leurs orgies ne différèrent en rien de celles du troupeau d'Épicure : les Diogénistes, les Antipatristes, autres confréries moitié philosophiques et moitié gastronomiques, rivalisèrent avec eux de débauche et de volupté [3], et enfin la secte épicurienne se mit au-dessus de toutes les autres, en disant que la raison, en cela conforme à la nature, rapportait tout aux plaisirs du ventre [4].

Aussi, voyez les monarchies et les républi-

1. Fragm., lib. XX, § 7.

2. Athen., Deipnos., lib. V, § 2.

3. Ibid.

4. Fragment d'une lettre de Métrodore, citée par Ath., liv. XII, § 67.

ques s'émouvoir à l'approche de ces menaçantes doctrines. Lysimaque chasse les Épicuriens du royaume de Macédoine [1]; les Messéniens, garantis de l'extrême corruption par leurs malheurs mêmes, prononcent contre eux la même interdiction en vertu d'une délibération publique [2]; à Rome, qui doit toute sa grandeur à la sévérité de ses mœurs, le consul Posthumius, sur la demande des plus notables patriciens, chasse ignominieusement deux philosophes de cette secte, pour y avoir enseigné la volupté [3]; Athènes, elle-même, si tolérante en fait de morale relâchée, les enveloppe dans un arrêt de bannissement, prononcé contre d'autres écoles [4]; et il ne faut pas oublier que ces précautions extraordinaires se prenaient dans un temps où les sociétés politiques, du moins en Grèce, se laissaient patiemment dévorer par des maux assez graves : il semblait que celui-là seul fût capable de réveiller en elles l'instinct

1. Athen., Deipnos., l. XIII, § 92.
2. Ibid., l. XII, § 68.
3. Ibid.
4. Ibid., l. XIII, § 92.

de conservation depuis si long-temps assoupi.

Mais les mœurs publiques ne prêtant aucune force à ces décrets d'expulsion, les Épicuriens reparurent plus nombreux et plus puissans que jamais, s'accommodant à toutes les circonstances, au moyen des retranchemens ou des additions qu'ils faisaient aux doctrines de leur maître. La défense de prendre part aux affaires publiques ne fut observée par eux qu'autant que leurs ignobles passions y trouvaient leur compte. On en vit même qui usurpèrent violemment le pouvoir dans leur patrie, et qui l'exercèrent avec une dureté tyrannique [1]. D'autres allèrent porter dans les cours, et jusque dans les camps, des maximes subversives de toute décence et de toute discipline. On sait la joie que répandirent dans l'ame patriotique de Fabricius les discours que tinrent en sa présence les convives de Pyrrhus et de Cinéas. *Fasse le ciel*, s'écria-t-il, *que les ennemis de Rome professent toujours de pareilles doctrines* [2]*!* Ce vœu, qui fut trop malheureuse-

1. Comme Lysias à Tarse. Voyez Athenée, l. v, § 56.

2. Plutarque, Vie de Pyrrhus.

ment accompli, ne lui serait pas sans doute échappé, s'il avait pu prévoir jusqu'à quel point ces mêmes doctrines devaient être contagieuses pour ses propres concitoyens.

Dans le temps où Épicure avait réuni ses premiers disciples dans les jardins si célèbres qui portèrent depuis son nom, Pyrrhon fondait aussi son école dans la même ville; car, sous ce rapport, Athènes conservait encore sa prééminence. Le but qu'il se proposait ne compromettait pas si directement la morale; mais son système était susceptible d'applications dangereuses pour les vérités sur lesquelles elle repose.

Pyrrhon avait suivi Alexandre dans son expédition, sans partager la triste célébrité des autres philosophes qui s'étaient attachés aux pas de ce conquérant[1]. La gloire était de toutes les illusions celle dont il était le plus complètement désabusé. Jamais on ne lui avait vu ni faste, ni orgueil. On louait sa probité, sa modération, son goût pour la solitude, sa fermeté dans la souffrance et dans les périls. Il fut

1. Diog. Laert., l. IX, § 61.

comblé d'honneurs par les habitans d'Élis, sa patrie [1]; Épicure lui-même admira son caractère, et les Athéniens lui offrirent spontanément le droit de bourgeoisie.

Il est sûr qu'avec de telles vertus et la rare sagacité dont il fit preuve dans l'établissement de son système, Pyrrhon aurait pu rendre des services réels à la philosophie morale. Je lui tiens peu de compte des progrès qu'il fit faire à la critique philosophique; car, si la science y gagna quelque chose, ce fut aux dépens des grandes vérités au développement desquelles Platon avait consacré toute la puissance de son génie.

Le scepticisme s'était montré en Grèce longtemps avant le siècle d'Alexandre. Démocrite avait été assez hardi dans ses doutes [2], et son disciple Métrodore avait avancé que nous ne savons rien, que nous ne savons pas même que nous ne savons rien [3]. Plus tard, les sophistes

1. Diogen. Laert., l. IX, § 63.

2. Brucker, de Sectâ septicâ, vol. I, p. 1323.

3. Sextus Empir. adv. Logic., l. VII, § 87; Cicer., de Natur. Deor., l. III.

exprimèrent la même chose dans un langage propre à flatter les oreilles de la multitude, et leurs efforts firent sentir à Socrate et à Platon la nécessité d'une restauration complète dans les sciences philosophiques.

Ce fut Pyrrhon qui, le premier, rédigea le scepticisme en système [1], non pas, comme on le pense assez communément, pour détruire sans retour toutes les croyances positives, mais pour apprendre à l'esprit humain à suspendre son assentiment, jusqu'à ce que des tentatives nouvelles eussent donné à la raison une direction plus heureuse dans la recherche de la vérité. Il ne disait pas qu'il était impossible de la trouver, mais qu'il n'avait pas pu la trouver encore; ce qui prouve que son scepticisme n'avait rien de commun avec ce doute absolu qui naît du découragement de l'esprit humain. « Tous ceux, dit le plus ancien historien du scepticisme, tous ceux qui cherchent une chose arrivent à l'un de ces trois résultats: ou ils la trouvent en effet, ou ils prononcent qu'on ne peut la trouver, ou ils avouent seulement ne

1. Sextus Empir., Pyrrhon. Hypotyp., l. I, c. III, § 7.

pas l'avoir trouvée encore, et persévèrent, par conséquent, dans leur recherche. Le dernier cas est celui des sceptiques [1]. »

Cette définition fondamentale nous apprend dans quel esprit Pyrrhon attaquait tous les systèmes dogmatiques indistinctement. On peut dire, en tenant compte de la différence des vues philosophiques, qu'il jouait un rôle analogue à celui de Socrate, qui avait interprété par l'aveu de son ignorance la supériorité que l'oracle lui donnait sur tous les Sages.

C'était contre le témoignage des sens, en tant qu'ils nous font prononcer sur la réalité des objets, que Pyrrhon dirigeait ses attaques les plus sérieuses. Les divers animaux étant affectés d'une manière différente par les mêmes objets, suivant la différence de leur organisation, de quel droit l'homme donnerait-il la préférence à ses propres sensations ? La chose ne saurait se démontrer, puisqu'il faudrait toujours supposer ce qui est en question. Tout ce qu'il peut faire, c'est d'affirmer qu'une apparence lui est offerte [2].

1. Sextus Empir., Pyrrhon. Hypot., l. IX, c. X, § 1.
2. Id., ib., l. I, § 40; Tennem. Geschichte, t. V, p. 68.

A ces objections déduites de la variété des animaux, il en ajoutait d'autres tirées des circonstances dans lesquelles les objets se présentent à nous, de la diversité des organes des sens, enfin de la différence des hommes [1]. Fallait-il croire à tous les hommes à la fois, ou seulement à quelques-uns d'entre eux? Dans le premier cas, on admettrait des choses contradictoires; dans le second, à quels signes reconnaîtrait-on les plus sages, qui, d'ailleurs, ne sont jamais d'accord entre eux? Enfin, si l'on était tenté de se ranger à l'opinion du plus grand nombre, ne sait-on pas qu'il n'y a rien de si aveugle que les préjugés de la multitude [2]?

Quant aux choses morales, il opposait les uns aux autres les élémens divers qui les constituent, comme les usages, les institutions, les lois, les traditions, les opinions dogmatiques [3]. Il signalait l'opposition qu'il y avait entre l'institut d'Aristippe et celui de Diogène, entre les usages de l'Éthiopie et ceux de l'Inde, entre les

1. Brucker, de Sectâ scepticâ, t. I, p. 1332-1334.

2. Id., ibid.; Diogen. Laert., l. IX, § 81.

3. Sextus Empir., Pyrrhon. Hypot., l. I, § 145-163.

lois de Rhodes et celles de la Scythie, et en voyant partout tant de contrastes et de contradictions, il demandait quel guide il fallait suivre au milieu de cette confusion universelle?

Ici son doute ne ressemblait plus à celui de Socrate pour qui ce n'était qu'une transition pour arriver aux vérités qu'il importe le plus à l'homme de connaître : tandis que pour Pyrrhon c'était un état d'équilibre et d'immobilité; car sa maxime fondamentale était celle-ci : *A tout raisonnement est opposé un raisonnement d'un poids égal et d'une même force* [1].

On entrevoit l'influence qu'une pareille doctrine pouvait avoir sur la vie pratique, si Pyrrhon avait été conséquent. Mais tout en contestant la réalité des objets extérieurs et celle des rapports moraux qui unissent les hommes entre eux, il reconnaissait *la nécessité d'agir*, et d'obéir à cette persuasion involontaire qui résulte des impressions des sens [2]. Il admettait au même titre l'instruction naturelle, l'instinct de la conservation, l'autorité des lois et des

1. Sextus Empir., Pyrrhon. hypot., l. I, c. III, v.

2. Ibid., c. VIII, § 17; c. X, § 19; c. XI, § 20, 24.

mœurs, et les traditions des arts utiles à la vie. « C'est, dit-il, en suivant cette route commune que nous reconnaissons l'existence de la Divinité, que nous lui rendons un culte, que nous croyons à sa providence [1].

On voit bien que cette dernière concession, insignifiante par la place qu'elle occupe dans le système, ne pouvait pas l'empêcher de porter ses fruits. Aussi, je ne sache pas qu'aucun des successeurs de Pyrrhon ait développé les motifs de cette croyance pratique au plus important de tous les dogmes. Au contraire, ils s'attachèrent de préférence à tous les points de vue qui pouvaient la détruire, et le scepticisme dégénéra entre leurs mains comme la doctrine d'Épicure avait dégénéré entre celles de ses disciples.

Assez peu de célébrité s'est attaché aux noms des philosophes de l'école sceptique. Timon de Phlius, le moins obscur d'entre eux, l'ami et l'élève de Pyrrhon, composa des satires pleines d'amertume contre les anciens philosophes [2], en épargnant toutefois Socrate, à cause de sa

1. Sextus Empir., Pyrrhon. Hypot., l. III, c. 1, § 1.
2. Brucker, de Sectâ scepticâ, t. 1, p, 1327.

prudente réserve. Du reste, ne ménageant ni Pythagore, ni Thalès, ni Anaxagore, ni Platon [1]. On eût dit qu'à cette époque toutes les sectes nouvelles se fussent entendues pour faire écrouler l'antique édifice de la philosophie grecque. Maintenant, qu'on demande à l'histoire quelle pensée généreuse dirigeait ces unanimes attaques, quel noble besoin nouvellement senti réunissait les péripatéticiens, les sceptiques, les épicuriens et d'autres encore, contre les immortels monumens qu'avaient élevés leurs devanciers? L'esprit humain avait-il perdu ses titres, et se donnaient-ils tant de mouvement pour les retrouver? Voulaient-ils donner une nouvelle trempe aux ames de leurs contemporains; ou bien avaient-ils découvert quelques grandes vérités par lesquelles ils venaient remplacer les illusions dont on avait jusqu'alors bercé les peuples?

L'histoire, et l'histoire seule, fournit une réponse à ces questions; mais sa réponse flétrit les propagateurs de tous ces systèmes. Elle nous dit que cette tranquillité d'ame qu'on croyait

1. Sextus Empir. advers. Math., l. III, § 2.

trouver dans l'absence de toute croyance positive était un besoin particulier au siècle qui nous occupe; mais la morale nous dit de son côté que rien ne dispense de l'observation de ses lois éternelles, les nations même qui déclinent, et que les philosophes qui leur apprennent à les violer sans remords, sont mille fois plus coupables qu'elles. Peut-être est-il nécessaire qu'il y ait alors certains scandales; mais aussi malheur à ceux par qui ces scandales arrivent!

Que toutes ces théories sur l'incompétence de la raison humaine paraissent faibles auprès de quelques lignes de Pascal!

« La dernière démarche de la raison, dit-il, « c'est de connaître qu'il y a une infinité de « choses qui la surpassent. Elle est bien faible, « si elle ne va pas jusque-là. Il faut savoir douter « où il faut, assurer où il faut, se soumettre « où il faut. Qui ne fait ainsi, n'entend pas la « force de la raison. Il y en a qui pèchent contre « ces trois principes, ou en assurant tout comme « démonstratif, manque de se connaître en dé- « monstrations; ou en doutant de tout, man- « que de savoir où il faut se soumettre; ou en

« se soumettant à tout, manque de savoir où « il faut juger [1] ».

Cependant, malgré la faveur scandaleuse avec laquelle les systèmes qui tendaient au sensualisme furent accueillis, l'instinct moral trouva d'assez illustres défenseurs qui ne manquèrent ni d'éloquence, ni d'énergie. Du sein de cette corruption presque universelle, s'élevèrent quelques voix mâles et sévères dont les accens surent encore remuer quelques cœurs [2]. A la tête des philosophes qui engagèrent cette lutte avec l'opinion publique de la Grèce, il faut placer Zénon, fondateur de la secte des stoïciens [3]. Sa mission ne fut pas de remettre en vogue les hautes spéculations philosophiques de Pythagore et de Platon. Non, pour lui comme pour Épicure, avec lequel il forme, d'ailleurs, un parfait contraste, la mo-

1. Pensées, deux. part., art VI.

2. « Vénérable Zénon, s'écrie le stoïcien Zénodote, tu as atteint la félicité en méprisant la vaine pompe des richesses, et ta prévoyance a fondé une secte, mère de l'intrépide liberté. »

3. Sur la vie de Zénon, voyez Diogène Laërte, l. VII.

rale fut la philosophie par excellence. C'était aussi sur ce terrain que les sectes contemporaines se plaçaient de préférence. Ce fut aussi là que les stoïciens, toujours armés d'une grande force d'ame et de raison, commencèrent contre leurs adversaires une lutte à jamais mémorable, qui devait durer plus long-temps que la république romaine.

A dire vrai, presque tous les personnages intéressans qui paraissent avec quelque éclat sur la scène historique dans les quatre siècles qui vont suivre, appartiennent à l'école d'Épicure ou à celle de Zénon : cela seul fait pressentir le rôle imposant que la dernière est appelée à jouer dans le monde. C'est elle qui, au moment où toutes les espérances de gloire et de liberté s'évanouiront pour la Grèce et pour Rome, apprendra à l'élite de leurs citoyens à être libres au sein de la servitude, et à conserver en face de la tyrannie cette attitude droite et fière que donne à l'homme le sentiment de sa dignité.

La tâche que s'imposa Zénon était effrayante par ses difficultés et par son immensité.

Il voyait la réalité des connaissances humaines

mise en doute, les anciennes traditions répudiées, les vérités philosophiques remises en question, les croyances populaires affaiblies, les dogmes sur lesquels repose la morale, attaqués par toutes les écoles, et les principes qui servent de base aux sociétés politiques ébranlés de toutes parts. Pour remédier à tous ces maux à la fois, Zénon prit, dans les systèmes anciens et modernes, tout ce qui pouvait l'aider à parvenir à son but, choisissant de préférence les résultats les plus accessibles aux intelligences vulgaires; car il se proposait moins de fonder une école que de former une nation entière d'hommes vertueux. Il fit des emprunts à Pythagore, à Héraclite, à Platon, à Aristote; et même il ne dédaigna pas la théogonie d'Hésiode, dont il donna une explication philosophique, dans la vue de rendre la vérité plus populaire, par l'intermédiaire de la religion nationale [1].

De ces élémens divers il forma un tout qui

1. Zeno nullo modo is erat qui ut Theophrastus nervos virtutis incideret, sed contrà qui omnia quæ ad beatam vitam pertinerent in unâ virtute poneret, etc. Cicer., Acad. quæst., l. 1, c. x.

manquait d'unité systématique, mais qui n'en portait pas moins l'empreinte d'un génie vaste et profond[1].

Dans un système dont la tendance était éminemment pratique, la question du *souverain bien* résumait pour ainsi dire toutes les autres. Zénon ne la résolvait ni à la manière d'Épicure, ni à la manière d'Aristote. Il le faisait consister dans la sagesse, et il disait que la philosophie n'est autre chose que la recherche de ce bien. L'une montre le but, l'autre s'efforce d'y atteindre. Pour cela trois conditions sont nécessaires, la perfection du jugement, celle de la science et celle de la conduite, auxquelles correspondent les trois branches de la philosophie, qui sont: la logique, la physiologie et la morale.

« Le sage, dit Zénon, agit toujours raisonnablement, possède une connaissance parfaite des choses, et est infaillible dans ses jugemens. » Or, le dernier de ces avantages, c'est la logique qui le lui procure. Mais il paraît que celle de Zénon n'était pas la partie la plus brillante de son système[2], et qu'il s'était contenté tantôt de

1. Tennemann's Geschichte, etc., t. IV, p. 12.

2. Id., ibid., p. 25.

développer, tantôt de simplifier celle d'Aristote [1], rejetant, comme lui, la théorie des idées de Platon, et, comme lui, faisant dériver toutes les connaissances de l'expérience sensible. Car ce sont les stoïciens qui les premiers ont introduit dans la philosophie cette maxime célèbre : *il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été dans la sensation* [2].

Cependant il détermina, avec plus de sévérité qu'Aristote, à quels signes on peut reconnaître la légitimité des perceptions et la réalité des connaissances humaines [3]. Il identifia l'évidence avec ce que nous appelons le *sens intime*, et, outre ce *critérium* suprême, il opposa au scepticisme l'autorité de la *saine raison* et celle de ces notions primitives, universelles, qui composent une sorte de *sens commun* pour l'humanité tout entière [4].

1. Tennemann's Geschichte, etc., t. IV, p. 26, 27.

2. Sextus Empir. advers. Math., l. VII, § 227-253; Cicer., Acad. quæst., l. II, c. XI.

3. De Gérando, Hist. des systèmes de philos., vol. III, p. 15 et suiv.

4. Cicer, Acad. quæst., lib. I, c. II; l. IV, c. VI.

Zénon fut beaucoup moins heureux dans la manière dont il envisagea Dieu et l'ame humaine, car sa théologie et sa psychologie aboutissent à un véritable matérialisme. Et cependant on ne peut nier que son but ne fût entièrement opposé à celui des philosophes qui prêchaient ouvertement cette doctrine. A la différence de ses devanciers, qui ne s'étaient servis du sentiment religieux et de la foi à un Être suprême que pour donner plus de poids aux préceptes de la raison, il voulait, lui, se servir de ce sentiment et de cette foi pour persuader à l'homme qu'en remplissant ses devoirs, il obéissait, non pas à la loi de sa raison, mais à celle de la Divinité même [1].

Dans la crainte de compromettre ce dogme par des spéculations mystiques, il rejeta le dieu immatériel de Platon [2]; et comme il n'admettait aucun intermédiaire entre la matière proprement dite et les simples abstractions de l'esprit, il représenta l'univers comme un vaste corps

1. Plutarch., de Stoicor. repugnantiâ.

2 Cicer., Academ. quæst., l. I, c. XI; Tennemann's Geschichte, etc., vol. IV, p. 39.

organisé dont la Divinité était l'ame [1]; mais il la fit d'une nature ignée, en donnant à ce feu des propriétés particulières qui le distinguaient du feu grossier qui s'offre à nos regards [2].

Comment Zénon a-t-il su rattacher à cette notion bizarre et contradictoire tous les attributs essentiels de la Divinité? Comment a-t-il pu concilier avec cette espèce de panthéisme les idées de création, d'intelligence, et même de providence? Ce dernier dogme surtout a reçu de lui des développemens et des applications heureuses. Il le déduisait des lois éternelles qui président au gouvernement du monde, et qui sont la plus belle preuve du soin que Dieu prend de son ouvrage. Pour empêcher ses disciples de perdre cette vérité de vue, il leur apprenait à s'élever de la contemplation de la nature à son auteur. Il leur disait que rien dans le monde n'était inutile, pas même le plus petit vermisseau [3]; que ce monde ayant été ordonné

1. Sextus Empiric. advers. Math, l. IX, § 104; Cic., de Naturâ Deor., l. II, c. VIII.

2. Cicer., de Natur. Deor., l. II, c. XXII.

3. Id., Ibid., c. XXXIV.

par Dieu, était parfait au moins dans sa forme et dans son ordonnance ; qu'il était beau, immortel, raisonnable ; en un mot, qu'il était le meilleur des mondes possibles.

C'était à cette même providence que Zénon faisait remonter cet enchaînement de causes et d'effets qui embrasse tous les êtres existans, et qui constitue proprement le *destin* des stoïciens, destin bien différent de celui que le poète Eschyle faisait peser sur ses héros, et plus différent encore de cette force aveugle qui livre le cours des événemens aux caprices de la fortune et du hasard. Le destin n'est autre chose que l'ordre éternel ; ou, pour parler plus simplement, c'est la volonté de Dieu [1].

On voit que ce philosophe était toujours préoccupé du point de vue moral de sa doctrine, auquel il subordonne évidemment et sa théorie des causes et ses idées sur la Providence.

Pour encourager l'homme à la pratique des

1. Cicer., de Natur. Deor., l. II, c. VIII ; Sénèque, de Provid., c. V ; Tennemann's Geschichte, etc., vol. IV, p. 55.

vertus morales, Zénon lui dit que des rapports très-étroits le lient à la Divinité, que son ame est d'une nature divine, une partie de la Divinité même, qu'il n'en diffère que par son existence limitée dans le temps, qu'il doit tendre à la perfection, parce que Dieu est parfait et qu'il veut que l'homme lui ressemble [1].

Ainsi le dieu des stoïciens, c'est la loi morale personnifiée. Par conséquent, c'est la plus haute sanction dont il soit possible de revêtir des préceptes philosophiques. Le premier de tous, c'est de conformer toutes ses actions à cette loi morale ou à la *raison* [2]. Dans cette conformité est le *bien*, et dans la non-conformité est le *mal* : il ne saurait y en avoir d'autre pour le sage [3]. Ainsi la douleur et le plaisir n'étant dans aucun de ces deux rapports avec la raison, il s'ensuit que la douleur n'est pas plus un mal que le plaisir n'est un bien, et que des sensations agréables ou douloureuses ne sau-

1. Tennemann, ibid., p. 69, 70.

2. Ὀρθὸς λόγος. Stob. Eclog. ethic., p. 2.

3. Id., ibid.; Cic., Acad. quæst., l. 1, c. 11.

raient être les élémens d'aucune détermination [1].

Cette tentative de soustraire la vertu à l'influence des passions par des moyens purement artificiels, est aussi belle que hardie à son point de départ. Malheureusement le principe de Zénon dégénéra en un paradoxe ridicule, qui tendait à faire croire que toutes les mauvaises actions sont égales entre elles [2]. Toutefois ces conséquences forcées ne rapetissèrent le stoïcisme que dans la controverse. Dans ses applications à la vie publique, comme à la vie privée, on eut occasion de s'apercevoir plus d'une fois qu'il donnait à l'ame un ressort extraordinaire, et qu'il l'armait efficacement contre des terreurs bien autrement dangereuses que celles de la superstition. Au fond de ce système, on ne trouvait aucun de ces calculs d'intérêt personnel, qui servaient de base à d'autres systèmes. Il était ordonné de pratiquer la justice pour elle-même, indépendamment des conséquences dont elle pouvait être suivie, attendu que si elle est

1. Voyez le liv. III du traité *De finibus Bonor.* de Cicéron.

2. Tennemann's Geschichte, etc., t. IV, p. 105.

bonne, c'est par l'excellence qui est en elle, et non par la loi des hommes.

Ce désintéressement dont Zénon faisait un attribut inséparable de la vertu, mettait sa morale bien au-dessus de celle d'Épicure, et même de celle d'Aristote, dont elle différait encore dans un point essentiel, dans la manière d'envisager les passions. Aristote les regardait comme la condition et le mobile de toute activité morale; seulement il voulait qu'on les contînt dans certaines limites. Zénon, au contraire, les jugeant incompatibles avec le libre exercice de la raison, les signalait à l'homme comme le plus grand ennemi qu'il eût à combattre, et ne lui laissait espérer de repos que quand il les aurait déracinées. On dira que cet espoir était chimérique, et Zénon lui-même ne l'ignorait pas; mais une vie employée à tendre vers un but qu'on ne saurait atteindre, lui paraissait assez belle, quand ce but était la perfection morale.

Au reste, il n'y a qu'à rapprocher le portrait qu'il fait du sage, des détails que l'histoire nous a transmis sur la vie et la mort d'un bon nombre de stoïciens célèbres, et l'on verra si

l'exagération de ses principes leur a semblé décourageante.

Le sage seul est grand, disait Zénon: seul il honore Dieu et en est aimé. A lui seul appartient le bonheur, la richesse, la dignité, l'élévation et la vraie dignité[1]? Il est seul libre et seul juste[2], parce que seul il comprend la loi et s'y conforme. Il est seul capable d'amitié[3], parce que seul il donne à ce sentiment la vertu pour base. Il n'a ni dureté, ni orgueil; jamais il ne blesse la vérité[4]; il est roi, il se suffit à lui-même[5], mais sans cesser pour cela d'être sociable. Il ne se soustrait ni aux devoirs de famille, ni à ceux de citoyen[6]: il prend part aux affaires publiques, surtout dans les Etats qui se rapprochent de l'idéal d'un bon gouvernement[7].

1. Stobœus, Eclog. ethic., p. 2.

2. Ibid.; Cicer., Orat. pro Murœnâ, c. XXIX.

3. Stobœus, ibid.; Diog. Laert., l. VII, § 124.

4. Stob., ibid.; Diogen. Laert., l. VII, § 17; Cicer., Tuscul. quæs., l. III, c. V.

5. Diog. Laert., l. VII, § 122; Seneca, epist. IX.

6. Diog. Laert., § 121.

7. Stob., ibid.

Il ne pardonne jamais [1], car l'indulgence pour le mal ne peut trouver place que dans une ame dégradée. Il regarde la vie comme une chose indifférente, et il lui en coûte peu de la sacrifier pour sa patrie et pour ses amis [2]. A plus forte raison n'hésitera-t-il pas à y mettre fin quand des douleurs intolérables la lui rendront à charge [3].

Ne nous arrêtons pas encore à ces deux derniers paradoxes qui trouveront leur réfutation plus tard. Ne considérons ce système que comme une tentative héroïque de son auteur, que comme un appel fait par lui à toutes les ames fières et courageuses que la corruption du siècle n'avait pas dégradées. Maintenant qu'on demande à l'histoire si cet appel fut entendu, et elle montrera gravés sur ses plus belles pages, une foule de noms immortels qui n'appartiennent ni à une secte, ni à un pays, mais à l'humanité tout entière. C'est surtout dans

1. Stob., Eclog. ethic.; Cicero. pro Murœnâ, c. XXIX.

2. Cicero, de Finibus Bon., l. III, c. XVIII.

3. Stobœus, Eclog. ethic., p. 2; Diog. Laert., l. VII, § 130.

les annales de l'usurpation et de la tyrannie que ces noms figurent honorablement. Quand nous verrons la république romaine décliner à son tour, le stoïcisme nous dédommagera souvent du triste spectacle qui s'offrira partout à nos regards, et nous ne pourrons pas nous empêcher d'avouer que s'il a été glorieux pour la Grèce d'enfanter ce système dans sa vieillesse, il ne l'a pas moins été pour Rome de produire, quand elle n'était plus libre, tant de citoyens doués d'une assez grande énergie morale pour s'en faire l'application.

Il y aurait de l'injustice à présenter l'ensemble de la doctrine stoïcienne comme l'œuvre de Zénon; car jamais aucun fondateur d'école, à l'exception de Pythagore, ne fit passer si complètement son esprit philosophique dans l'ame de ses disciples. Chose singulière! l'enthousiasme de Platon, qui avait son siège dans l'imagination, s'était, pour ainsi dire, éteint avec lui; et l'enthousiasme de Zénon, nourri de combats et de sacrifices, se transmettait à ses disciples sans rien perdre de sa pureté ni de sa force, bravant ainsi et l'autorité des mœurs publiques, et cette inflexible loi qui veut que

le temps vienne à bout de tout, des monumens intellectuels comme des monumens matériels. Il y a plus : les plus beaux caractères que nous offre l'école stoïcienne ne sont venus que trois ou quatre siècles après sa fondation ; de sorte qu'elle seule semble profiter de cette science expérimentale que les autres sectes préconisaient tant sans en connaître le véritable usage.

Ce privilège qu'a eu le stoïcisme de ne pas décliner avec les autres écoles, concilie d'avance aux philosophes qui ont développé ce beau système, notre attention et nos respects. Dans la triste période dont nous faisons l'histoire intellectuelle, nous avons vu dépérir toutes les autres branches des connaissances humaines ; et quoiqu'il ne soit pas au pouvoir d'une doctrine philosophique de les faire refleurir, on l'accueille comme une exception consolante à une loi qui nous attriste, comme une protestation courageuse contre les vices qui prennent tranquillement possession d'une société vieillie.

Parmi les nombreux disciples que Zénon avait réunis dans le Portique [1], il s'en trouva

1. De toutes les écoles qui furent fondées à cette époque,

plusieurs qui se chargèrent d'éclaircir les points qu'il avait laissés obscurs, et d'ajouter à sa morale des développemens qui en rendissent l'application plus facile [1]. Tous ne se piquèrent pas d'une fidélité servile. Ariston de Chios et Hérillus de Carthage [2] s'éloignèrent même beaucoup de leur maître dans leurs idées sur les rapports de l'homme avec le monde extérieur; mais ils furent fidèles à ses maximes, ou du moins à sa tendance dans leur manière d'envisager le bien et le mal, les vertus et les vices. Du reste, ils ne se signalèrent par aucune découverte bien importante, et Cicéron assure qu'ils tombèrent assez promptement dans l'oubli [3].

Il n'en fut pas de même de Cléanthe et de Chrysippe, qui furent les vrais successeurs de Zénon, et qui eurent à défendre contre de rudes adversaires le système incomplet qu'il avait fondé.

celles de Zénon et d'Épicure étaient les plus fréquentées.

1. Diog. Laert., l. VII, § 18. Cicer. De finib., lib. V, c. XV, XXV.

2. Cicer., Tuscul. quæst., l. V, c. XV, XXV.

3. Id., ibid., c. XXX; id., de Legibus, l. I, c. XIII.

Cléanthe n'était pas doué d'un génie inventif; mais il était passionné pour la philosophie. La nuit il gagnait son pain à la sueur de son front, et le jour il écoutait les leçons de son maître [1], dont il profitait d'autant mieux qu'il avait reçu de la nature une belle ame et un noble caractère. Quand il devint le chef du Portique, il marcha scrupuleusement sur ses traces; ne cherchant à établir aucun principe nouveau [2], mais déduisant les conséquences de ceux qui avaient été posés avant lui. C'est ainsi qu'il continua la tentative de Zénon pour incorporer au stoïcisme les divinités populaires; mais il le fit dans des vues philosophiques très-différentes, qui tenaient à ses idées sur le soleil, les étoiles et les planètes, où il plaçait une hiérarchie de dieux subordonnés les uns aux autres [3]. Cette aberration était plutôt la faute du système que celle de Cléanthe, en qui le sentiment religieux était si prononcé qu'il se mêlait à toutes ses explications philosophiques. On peut voir dans sa belle hymne à Jupiter com-

1. Diog. Laert,, l. VII, § 168, 170.

2. Cicer., de Divinat., l. I, c. II.

3. Tennemann's Geschichte, etc., vol. IV, p. 232.

ment il dégage du panthéisme de son école les attributs essentiels de la Divinité. Il cherchait des preuves de son existence dans tous les phénomènes de la nature [1]; et ce furent, sans doute, ces pieuses recherches qui le mirent sur la voie de cette belle induction qui conduit à la notion de l'Être souverainement parfait, par la considération de l'échelle progressive que forment les divers degrés de perfection dans le système des êtres [2]. Puisque parmi les animaux, disait Cléanthe, les uns sont supérieurs aux autres, et l'homme à tous, il doit y avoir quelque part un être doué de toutes les perfections, et cet être c'est Dieu [3].

Mais quand il parle de sa nature, il revient à ce feu subtil qu'avait imaginé Zénon pour donner un corps impérissable à la Divinité. Sur la nature de l'ame humaine, il montre la même docilité, affirmant avec son maître qu'elle est matérielle, et ajoutant de nouvelles preuves à celles qu'il en avait déjà données [4].

1. Cicer., de Naturâ Deor., l. II, c. V.

2. De Gérando, Systèmes phil., vol. III, p. 42.

3. Voyez Tennemann, vol. IV, p. 235.

4. Cléanthe trouvait que la ressemblance *morale* qui

A Cléanthe succéda Chrysippe, l'esprit le plus fin et le plus délié qu'on eût peut-être jamais vu. Le sentiment qu'il avait de ses forces lui avait donné la hardiesse de dire à Zénon : *qu'il suffisait de lui énoncer les propositions, et qu'il trouverait les preuves de lui-même*[1]. Aussi disait-on que si les dieux avaient eu besoin d'une logique, c'eût été de celle de Chrysippe qu'ils auraient fait usage [2].

Nous avons déjà dit que cette partie de la philosophie stoïcienne laissait beaucoup à désirer. Ses adversaires, qui devenaient tous les jours plus nombreux, s'en étaient aperçus. La nouvelle Académie, qui battait alors en brèche tous les systèmes dogmatiques, attaquait successivement tous les côtés faibles de celui de Zénon. Pour le défendre efficacement, il ne suffisait pas de manier adroitement l'arme de la dialectique : il fallait encore reprendre tout

existe entre les parens et les enfans, était une preuve concluante de la matérialité de l'ame. Tennemann, ibid., p. 237.

1. Diog. Laert., l. VII, c. 179.

2. Ibid., c. 180.

l'édifice en sous-œuvre, lui donner une base plus large et plus solide, et perfectionner toutes les parties que le premier architecte avait laissées imparfaites.

Chrysippe, qui avait toute la persévérance et le talent nécessaires pour remplir un tel rôle [1], s'en chargea avec tant de confiance, qu'il commença par résumer avec ordre et précision toutes les objections qu'on pouvait faire au stoïcisme. Mais il leur avait donné un enchaînement si rigoureux, qu'elles devinrent plus invincibles que jamais, et fournirent à ses adversaires des armes terribles pour le combattre [2]. Cette imprévoyance lui fut reprochée par les stoïciens eux-mêmes. Mais ils rendirent justice à ses efforts pour perfectionner la théorie des perceptions comme fondement de la logique, et pour adapter à l'ensemble du système les idées de

1. Chrysippus, homo sine dubio versatus et callidus. (Cicer., de Naturâ Deorum, lib. III, cap. X). Chrysippus penès quem subtile illud acumen est et in imam penetrans veritatem. (Seneca, de Beneficiis, lib. I, c. III.)

2. Cicer., Quæst. acad., l. II, c. XXVII.

Dieu, de la providence et du destin [1]. Cette dernière tâche n'était pas facile, vu les contradictions fréquentes qui se trouvaient entre la théologie et la morale de Zénon. Chrysippe ne s'en effraya pas; il adoucit la rigueur des conséquences sans désavouer les principes, et cette polémique, soutenue avec autant d'habileté que de chaleur, le mit sur la voie de plusieurs explications heureuses sur la Divinité, sur le libre arbitre, sur le mal physique et le mal moral [2].

Ses vues sur la philosophie pratique ne furent ni moins nouvelles, ni moins fécondes. Il entreprit de définir et de classer les passions humaines, d'après l'analogie que ces maladies de l'ame ont avec les maladies du corps : il rapporta tous les actes volontaires à deux mobiles opposés, la *vertu* et le *plaisir*; enfin il alla beaucoup plus loin que ses devanciers dans le développement de la nature morale de l'homme.

De même il les surpassa tous, sans excepter

1. Vid. Plutarch. adv. Stoicos, et Diog. Laert., l. VII.

2. En traitant cette dernière question, Chrysippe émit quelques-unes des idées qui furent développées plus tard par Leibnitz. Voyez Tennemann, vol. IV, p. 296.

Aristote, dans la recherche et l'exposition des principes *du droit*. Il y vit, non des conventions arbitraires, mais l'effet de rapports nécessaires entre des créatures *égales* et *raisonnables*, et il rattacha, avec un art admirable, à ces deux attributs de l'humanité, l'origine de la propriété et des obligations sociales [1]. Ce précieux germe d'une science nouvelle devait être développé plus tard par les jurisconsultes romains.

Ainsi, tout en défendant les doctrines de leur maître, les stoïciens agrandissaient le domaine de la philosophie, et l'on commençait à croire que si cette *apathie*, tant recommandée par eux, nuisait à l'énergie morale, du moins elle n'ôtait rien de son activité à l'intelligence.

Diogène de Babylone et Zénon de Tarse, tous deux disciples de Chrysippe [2], ne s'illustrèrent par aucune découverte. Le premier doit toute sa célébrité à la mission dont il fut chargé, avec Carnéade et Critolaüs, auprès du sénat romain. Le second, qui fut le chef du Portique après

1. Voyez sur cette découverte de Chrysippe le passage de Cicer., de Finibus, l. III, c. XX.

2. Diog. Laert., l. VII, § 94; Cicer. de Finibus, l. III, cap. X.

son maître, se contenta de critiquer quelques-unes des hypothèses des premiers stoïciens, entre autres celle de la conflagration du monde à la fin des temps [1].

Antipater, qui fleurit vers l'époque où Corinthe fut prise et rasée [2], fut celui qui soutint le poids du jour et de la chaleur, dans la guerre que faisait au stoïcisme la nouvelle Académie, alors représentée par Carnéade. Mais outre les services qu'il rendit à sa secte, il en rendit de plus durables à la philosophie elle-même, en rectifiant les opinions de ses prédécesseurs [3], et surtout en substituant à cette hiérarchie de divinités subalternes, admises par Cléanthe et non repoussées par Chrysippe, un Dieu unique et éternel [4].

Son disciple, Panétius de Rhodes, est bien plus célèbre que lui, moins pour la supériorité de ses travaux philosophiques, qu'à cause de

1. Euseb., Præpar. evangel., l. XV, c. XVIII.

2. 146 ans avant Jésus-Christ.

3. Cicer., Academ. quæst., l. II, cap. VI, IX, XXXIV, XLVII.

4. Tennemann's Geschichte, etc., p. 366-374.

son séjour à Rome et de ses liaisons avec Scipion l'Africain. Ce fut lui qui eut la gloire de transplanter le stoïcisme dans cette même cité qui naguère avait banni de son sein les épicuriens et les sceptiques; mais il l'y transplanta après l'avoir épuré des exagérations et des petitesses que ses prédécesseurs y avaient mises ou laissées[1]. Ses voyages, son expérience, les comparaisons qu'il avait faites entre les divers systèmes philosophiques, l'avaient préservé de l'esprit de secte, tout en confirmant sa prédilection pour la morale stoïcienne. Mais pour la faire goûter aux autres il jugeait convenable de lui ôter cette rudesse sauvage qu'on lui avait donnée comme une espèce de sauvegarde. Aussi se distingua-t-il par le choix et l'élégance de ses expressions, et principalement par son enthousiasme pour le divin Platon, bravant en cela les préjugés du Portique, mais ne les bravant pas assez pour admettre avec ce philosophe l'immortalité de l'ame[2].

1. Aulu-Gell., Noct. attic., l. XII, c. V.

2. Cicer., de Finibus, l. IV, c. XXVIII; id., Tusculan. quæst., l. I, c. XXXII; Tennemann, vol. IV, p. 376.

Cicéron avoue que ce fut à Panœtius qu'il emprunta l'idée et le plan de son admirable traité *sur les Devoirs*. Cet aveu nous console de la perte de l'ouvrage du philosophe grec, et nous force à rendre un bel hommage à sa mémoire, en concluant de là qu'il y eut quelque sympathie entre l'ame du philosophe romain et la sienne [1].

Il paraît qu'Hécaton, disciple et compatriote de Panœtius, composa aussi un traité sur la même matière, ce qui prouve que l'école stoïcienne commençait à s'attacher exclusivement à la philosophie morale. Là était sa vie, sa force, sa gloire et son avenir. D'ailleurs, la chaleur de la controverse ne l'empêchait plus de remplir la mission pour laquelle elle avait été placée dans le monde. On oubliait peu à peu la question si long-temps débattue de la réalité des connaissances humaines ; et quand Possidonius d'Apamée vint changer l'acception du

1. Cicer., de Officiis, l. III, c. II. *Panœtius igitur, qui sine controversiâ de officiis acutissimè disputavit, quemque nos, correctione quâdam adhibitâ, potissimùm secuti sumus.* C'était une espèce de traité de morale populaire.

mot *philosophie*, en y faisant entrer les beaux-arts, l'astronomie, la musique, la poésie, et la divination avec toutes ses erreurs, le stoïcisme goûtait enfin les fruits de la victoire qu'il avait remportée sur le scepticisme [1].

Cette victoire est, sans contredit, le fait le plus important que présente l'histoire de la Grèce dans cette période. Outre qu'il orne et vivifie ses annales, il prouve qu'entre plusieurs systèmes contemporains, celui qui renferme la plus grande somme de vérités est toujours sûr de triompher à la longue, sinon parmi les masses, du moins parmi les ames bien trempées qui, comme certains animaux, connaissent par instinct l'aliment qui leur est propre. De plus, le stoïcisme a produit des caractères auxquels nous avons peine à croire malgré toute l'authenticité des traditions historiques. Il ne nous semble pas naturel que des êtres nés avec les mêmes passions que nous, aient puisé dans quelques notions abstraites tant de force et d'enthousiasme. Ce n'est ni leur mépris des dangers, ni leur patience dans les tortures qui

1. 50 ans avant Jésus-Christ.

nous étonne; c'est la pratique désintéressée de toutes les vertus qui imposent des sacrifices, sans la perspective d'un dédommagement dans une autre vie. On a dit quelquefois que la vertu stoïque n'était autre chose que l'orgueil, comme si l'orgueil, qui est une faiblesse, pouvait, en produisant la force, détruire le rapport nécessaire qui existe entre l'effet et la cause.

Quand on voit que depuis Alexandre jusqu'à la conquête romaine, l'école de Zénon est la seule qui ait honoré l'humanité par ses progrès et par sa tendance, on se demande ce qu'est devenue cette philosophie platonicienne si magnifique et si promettante à son début. Platon lui-même en avait-il épuisé toutes les combinaisons, ou bien parmi ses nombreux disciples, n'en avait-il trouvé aucun qui pût ou qui voulût être son continuateur?

A ces deux causes, qui ne sont pas tout-à-fait chimériques, il faut en ajouter beaucoup d'autres, tirées tant du fonds même de la doctrine que du concours de plusieurs circonstances qui lui furent défavorables. D'abord, Platon n'ayant pas pris son point d'appui dans l'expérience, son système se trouvait dépourvu de la seule

sanction qui fût reconnue pour légitime un demi-siècle après sa mort. D'une autre part, son disciple Aristote, le génie le plus puissant de cette époque, s'était, pour ainsi dire, voué au culte de la philosophie expérimentale, et avait écrasé, par sa supériorité intellectuelle, les médiocres capacités qui avaient succédé à Platon dans l'Académie. Enfin, il arriva que toutes les écoles nouvellement fondées dans Athènes, se joignirent à l'école péripatéticienne pour discréditer le platonisme dont le règne était déjà passé. Zénon lui-même contribua de tout son pouvoir à la ruine de ce système, sans qu'on puisse en cela l'accuser d'avoir failli : car il voulait appuyer sur des fondemens plus solides les vérités morales; et l'on sait s'il eut la gloire d'atteindre son but.

Les philosophes qui, depuis Platon jusqu'à Arcésilas, se succédèrent dans l'Académie, furent assez fidèles aux doctrines de leur maître; et peut-être aurait-on le droit de soupçonner que cette fidélité même fut la cause du peu de sensation qu'ils firent parmi leurs contemporains. Speusippe, qui était loin de justifier la préférence que lui avait donnée Platon sur ses

autres disciples, ne tira presque rien de son propre fonds : seulement il distingua dans la philosophie les objets de la raison pure des objets de l'expérience, et il appuya sur l'organisation des animaux et des plantes l'hypothèse de son maître sur l'origine du monde [1].

Toutes les idées qu'on connaît de Xénocrate sont purement platoniciennes ; seulement il paraît qu'il emprunta beaucoup de termes aux pythagoriciens, comme ceux de *monade* et de *dyade* [2], pour exprimer Dieu et l'ame du monde. Son plus grand mérite fut de donner une démonstration plus claire de l'immatérialité de l'ame [3]; et ce qui caractérise le plus sa philosophie, c'est une tendance éminemment pratique, jointe à une juste appréciation de la valeur des théories [4].

La même tendance se remarquait dans Crantor, qui combattit de toutes ses forces l'apa-

1. Aristot., Metaphys., l. XII, c. VII ; Cicer., de Nat. Deor., l. I, c. XIII.

2. Stobeus, Eclog. physic.

3. Cicer., Academ. quæst., l. II, c. XXXIX.

4. Tennemann's Geschichte, vol. III, p. 13.

thie des stoïciens. On sait de quelle estime jouissaient dans l'antiquité les ouvrages de ce philosophe, qui cherchait à persuader aux hommes que le remède à tous les maux se trouvait dans le témoignage d'une bonne conscience[1].

Polémon négligea aussi les hautes spéculations pour la philosophie pratique. Il voulait qu'on exerçât ses forces sur des choses, et non sur de vaines formules de mots qui ne donnent que l'extérieur de la science. Il s'occupa beaucoup de la question du *souverain bien*, sans la résoudre avec plus de précision que ses prédécesseurs[2].

Parmi les disciples de Polémon, il se trouva un homme plein de pénétration et de malignité, initié à toutes les doctrines philosophiques, et surtout très-habile à découvrir le côté faible de chacune d'elles; et cet homme était le célèbre Arcésilas, qui se donna pour le restaurateur de la méthode socratique; mais qui entreprit réellement de renverser tous les systè-

1. Cicer., Tusculan. quæst., l. III, c. VI.

2. Diog. Laert., l. IV, § 18; Cicer., de Finibus, l. IV, c. VI.

mes dogmatiques, pour y substituer un scepticisme plus hardi et plus savant que celui de Pyrrhon. Cette école est connue dans l'histoire sous le nom de *nouvelle Académie*.

Arcésilas, qui la fonda, fut sans contredit le plus éloquent philosophe de son temps. Nourri de la lecture des poètes, surtout d'Homère et de Pindare, aussi versé que Platon dans les sciences mathématiques, logicien exact et rigoureux, il avait sur l'esprit de ses auditeurs toutes les prises imaginables, et de plus tous les moyens possibles de réduire ses adversaires au silence [1]. Aussi a-t-on dit que ses contemporains et ses concitoyens refusaient de croire ce qu'il n'avait pas affirmé [2]. Bel éloge pour le philosophe, mais triste éloge pour son siècle, puisque Arcésilas attaquait toutes les croyances positives, niant la certitude et la réalité des connaissances humaines, et s'élevant avec force contre la théorie de la perception telle que Zénon l'avait établie [3].

1. Diog. Laert., lib. IV, § 28, 38.

2. Euseb., Præpar. evang., l. IX, c. IX.

3. Cicer., Academ. quæst., l. I, c. XII.

On est d'abord surpris de voir ce nouveau scepticisme se former au sein de cette même Académie dont Platon avait été le fondateur. Mais la surprise cesse, quand on se rappelle le peu de cas qu'il faisait des observations empyriques recueillies par les sens, les appelant dédaigneusement les objets de l'*opinion*, en opposition avec les *idées*, qui étaient, selon lui, les objets de la *science* proprement dite [1]. Il est clair qu'en infirmant ainsi les connaissances déduites de l'expérience sensible, il préparait aux sceptiques des armes qu'ils tourneraient tôt ou tard contre ces vérités rationnelles qu'il croyait avoir mises hors de toute atteinte.

On a dit que le doute universel d'Arcésilas n'était qu'une sorte d'exercice intellectuel, par lequel il purifiait de tout préjugé l'esprit de ses disciples avant de les initier à la philosophie dogmatique [2]. Mais ces voies détournées ne convenaient pas à un philosophe qui avait comme lui le sentiment de sa force, et qui abordait

1. Vol. 1er, p. 363.

2. On trouvera cette opinion réfutée dans Tennemann, pag. 200 et suiv.

hardiment et de front toutes les difficultés. D'ailleurs, si son scepticisme n'avait pas été sérieux, il ne lui aurait pas laissé le temps de développer ses funestes conséquences, et l'on n'aurait pas vu un si grand nombre de ses disciples passer de son école dans celle d'Épicure [1]. Cette sympathie avec une secte qui faisait du plaisir le but suprême de la vie humaine, trahit assez la tendance de la nouvelle Académie, et l'on peut légitimement douter que la vie exemplaire d'Arcésilas lui-même ait pu contrebalancer l'autorité de ses argumens.

L'histoire n'a rien à dire de Lacyde, Évander, et Hégésinus, qui furent ses successeurs immédiats [2]; il n'en est pas de même de Carnéade de Cyrène, ce formidable adversaire du stoïcisme, qui sortit vainqueur de tous les débats philosophiques où il fut engagé, et qui, dans toutes les questions, soutint tour à tour le pour et le contre avec une facilité qui tenait du prodige [3].

1. Tennemann, vol. IV, p. 206.

2. Id., ibid.

3. Carneades, qui nullam unquàm in illis suis disputationibus rem defendit, quam non probârit; nullam op-

A la tête de l'école stoïcienne se trouvait alors Chrysippe, sans lequel Carnéade avouait qu'il ne serait jamais devenu ce qu'il était [1]. La guerre que se firent ces deux philosophes excita presque autant d'attention qu'un grand événement politique. Les attaques de Carnéade étaient si rudes, que personne n'osait écrire contre lui [2]. Chrysippe se tenait sur la défensive, réparant les brèches que son adversaire faisait à la doctrine de Zénon, et l'entourant au besoin de fortifications nouvelles.

On a dit encore que cet acharnement de Carnéade cachait des intentions dogmatiques. D'abord cette opinion ne peut s'appuyer que sur de simples conjectures. Ensuite, lors même qu'il aurait préludé par un scepticisme méthodique à des initiations secrètes, il faut avouer que donner tant de publicité au mal sans en donner au remède, est un singulier moyen de travailler à la culture intellectuelle des peuples.

pugnavit, quam non everterit. (Cicer., de Oratore, l. II, c. XXXVIII.)

1. Diog. Laert., l. VII, c. LXII.

2. Tennemann, vol. IV, p. 336.

Pourra-t-on croire que Carnéade ait attaché beaucoup d'importance au dogme de l'existence de Dieu, quand on l'aura suivi dans sa controverse avec Chrysippe? Il est vrai que la Divinité des stoïciens était trop confondue avec la matière; mais rien ne prouve que sur ce point Carnéade se soit proposé de ramener les esprits aux idées platoniciennes ou à quelque conviction analogue. On trouve même dans sa réfutation du stoïcisme plusieurs argumens qui ne portent pas seulement sur l'ame du monde et la religion populaire, mais qui, de conséquence en conséquence, mènent directement à l'athéisme[1]. Qu'il ait ou qu'il n'ait pas voulu aller si loin, ce n'est pas sur les intentions qu'on mesure le danger des doctrines. D'ailleurs, quelque absurde que soit l'idée qu'un peuple ou une secte se fait de Dieu, la philosophie n'a le droit de détruire cette idée que pour y en substituer une autre plus juste et plus rationnelle. Reste à savoir si cette condition a été remplie par Carnéade.

1. On trouvera ces argumens réunis dans Tennemann, vol. IV, p. 347-352.

On sait qu'il faisait partie de la fameuse ambassade que les Athéniens envoyèrent à Rome, et qu'il effraya le vieux Caton par la facilité avec laquelle il établissait et renversait tour à tour les fondemens de toute morale et de toute justice [1].

Après sa mort [2] ses opinions furent commentées par un Carthaginois qui avait quitté sa patrie pour venir l'entendre à Athènes, où il obtint le droit de bourgeoisie et changea son nom d'Asddrubas en celui de Clitomaque. Sans avoir l'éloquence de Carnéade, il joignait à une grande pénétration une connaissance profonde des systèmes d'Aristote et de Zénon. Il paraît qu'il fit pénétrer dans Rome le scepticisme avec ses conséquences; car il dédia deux de ses écrits, l'un au poète Lucilius, l'autre au consul Censorinus [3] : de sorte qu'il trouva moyen de venger à la fois sa patrie et son maître.

On a souvent dit que le doute est un état

1. On trouvera l'analyse des deux thèses de Carnéade dans Lactance, Divin. Instit., l. v, c. xvi.

2. 129 ans avant Jésus-Christ.

3. Cicer., Academ. Quæst., l. ii, c. xxxi, xxxii.

trop violent pour l'esprit humain. L'histoire de la nouvelle Académie vient renforcer les preuves tirées des besoins intellectuels de l'homme. Cette école, après avoir suivi pendant plus de deux siècles une marche opposée à celle de Platon, sembla s'apercevoir tout à coup que ses maximes étaient contraires à l'esprit des traditions platoniciennes, et n'aboutissaient qu'à une philosophie négative, tandis que le stoïcisme, malgré ses nombreuses aberrations, offrait à l'homme un point d'appui sûr et un but fixe. Ce commencement de justice rendue à leurs adversaires prépara les nouveaux académiciens à une démarche trop rare dans l'histoire des controverses philosophiques. Philon de Larisse, le plus illustre disciple de Clitomaque [1], fit le premier pas vers un rapprochement avec les stoïciens, et après lui Antiochus d'Ascalon embrassa presque ouvertement leur système [2].

Philon, à la suite de certains malheurs, avait senti tout le vide du scepticisme, et dès-lors sa répugnance pour la partie morale de ce sys-

1. Vers 106 ans avant Jésus-Christ.

2. Tennenann, vol. IV, p. 392.

tème était devenue invincible. Mais il n'en continua pas moins à combattre plusieurs théories du stoïcisme, entre autres celles de la perception, soutenant toujours, avec assez peu de bonne foi, qu'il n'y avait point deux Académies, et que la nouvelle ne s'écartait en rien des doctrines de Platon [1].

Une autre question, beaucoup moins oiseuse, fut vivement débattue entre lui et les stoïciens, qui donnaient à la logique beaucoup trop d'importance dans la recherche des vérités objectives. Philon démontra que cette science ne pouvait pas résoudre un seul problème de philosophie ou de mathématique, qu'elle se bornait à faire reconnaître la légitimité des conséquences déduites de certaines prémisses, et qu'elle n'avait dans son emploi qu'une valeur hypothétique [2]. Cette précieuse découverte, dit Tennemann, annonce dans son auteur un coup d'œil très-pénétrant; et aucun ancien philosophe n'en a partagé la gloire avec lui. Malheureusement elle disparaît pour long-temps de

1. Cicer., Quæs. academ., l. I, c. IV.

2. Id., ibid., l. II, c. XXVIII.

l'histoire de la philosophie, semblable à ces apparitions fantastiques qui ne laissent aucune trace de leur passage [1].

Antiochus, son disciple et son successeur, après avoir été, dans la première moitié de sa vie, un ardent défenseur du scepticisme, embrassa tout à coup, pour des raisons qui ne sont pas bien connues, le dogmatisme des stoïciens, et mit à nu toute la faiblesse du système opposé. Cette conversion d'Antiochus avait lieu au moment même où Panœtius, chef du Portique, se faisait le panégyriste de Platon; de sorte que tous deux semblaient concourir à ménager une conciliation entre les deux écoles [2].

Jamais le scepticisme n'avait été l'objet d'attaques si terribles. Antiochus détruisait successivement tous ses frêles appuis, invoquant tour à tour tous les témoignages, et les éclairant l'un par l'autre. Il prouvait que celui des sens, quand ils sont libres et sains, ne doit pas être rejeté;

1. Geschichte der philosophie, vol. IV, p. 397.

2. Antiochus, qui appellabatur Academicus erat quidem, si perpauca mutavisset, germanissimus stoicus. Cicer., Academ. quæst., l. II, c. XXII.

que sans les notions qui en sont déduites, la raison ne saurait faire usage de ses forces ; que la philosophie ayant deux objets principaux, le vrai et le bon, le sage, pour tendre à ce double but, doit s'appuyer sur des principes certains [1] ; que l'homme, vu ses penchans, ses facultés et sa destination, ne peut se contenter de la vague théorie de la vraisemblance, imaginée par les nouveaux académiciens ; que pour agir, il faut qu'il tienne quelque chose pour vrai, et que si les idées de vertu et de devoir ne reposaient pas sur des principes invariables, l'homme de bien ne pousserait pas l'amour de la justice jusqu'à souffrir et mourir pour elle [2].

Antiochus ne réfuta pas avec un égal bonheur tous les argumens des sceptiques. Ils avaient jeté des racines trop profondes pour que leur ruine pût être l'ouvrage d'un seul homme. La

1. Tennemann's Geschichte, etc., vol. IV, p. 400–415.

2. Cicer., Quæst. academ., l. II, c. VIII. Cicéron, qui avait été l'ami d'Antiochus, a développé fort au long les opinions de ce philosophe, qu'il a mises dans la bouche de Lucullus.

plus habile de ses manœuvres fut l'espèce de ligue qu'il imagina entre les systèmes philosophiques qui avaient eu une tendance commune à leur point de départ. Selon lui, il n'y avait pas de différence essentielle entre Platon et Aristote; Zénon lui-même n'avait fait que dire les mêmes choses en d'autres termes [1].

Il est impossible de méconnaître dans cette prétendue identité le premier essai d'un véritable éclectisme, et le commencement de la carrière nouvelle que la philosophie grecque est destinée à parcourir. La morale d'Antiochus se compose de vues et de préceptes empruntés à chacune de ces trois écoles. Le fonds est tiré de la doctrine de Zénon; mais il la corrige par des modifications qui en tempèrent l'austérité. Ainsi, il ne regarde pas toutes les mauvaises actions comme également mauvaises, ni toutes les bonnes actions comme également bonnes. Ainsi, il fait de la vertu la première, mais non l'unique condition du bonheur [2], se rappro-

1. Cicer., de Finibus, l. v, c. iii.

2. Id., Quæst. academ., l. ii, c. xliii.

chant beaucoup en cela d'Aristote et de ses disciples.

Enfin, voilà quelques points importans, sur lesquels, après deux siècles de débats acharnés, les chefs des principales sectes commencent à s'entendre. On est convenu de la certitude et de la réalité des connaissances humaines, et on a bien voulu ne pas déshériter la raison de ses imprescriptibles droits. Mais ce retour tardif vers la saine philosophie, annonce-t-il réellement une ère nouvelle pour l'esprit humain? Le temps des extravagances philosophiques est-il passé, et la Grèce aura-t-elle quelques momens lucides, avant d'être effacée de la liste des nations indépendantes?

Non, la loi en vertu de laquelle les peuples déclinent est inflexible. Il importe peu qu'une école persiste dans ses doctrines ou y renonce. Les populations ne s'en ressentent que faiblement, soit en bien, soit en mal. Le plus souvent, la philosophie ne fait que donner des motifs rationnels à la vertu quand elle est en honneur, au vice quand c'est lui qui prévaut. Nous avons vu comment elle a joué successivement ces deux rôles en Grèce; et si dans les derniers temps les

sectes rivales ont mis fin aux hostilités, il est facile de voir que ce n'est, après tout, que par une sorte de lassitude et d'épuisement.

D'ailleurs, si la nouvelle Académie avait renoncé à son scepticisme et à ses conséquences, les disciples qu'elle avait formés s'étaient empressés de recueillir ce triste héritage. Œnésidème de Crète[1] constitua définitivement le scepticisme, et le développa avec une méthode savante et rigoureuse. Ce fut dans Alexandrie que naquit cette nouvelle école, à laquelle plusieurs médecins empiriques prêtèrent l'autorité d'une science qui, depuis Hippocrate, avait fait des progrès assez importans pour mériter une place dans l'histoire de l'intelligence humaine.

§ VI. — SCIENCES NATURELLES.

Ici se termine le tableau de la décadence intellectuelle de la Grèce. Nous avons vu se flétrir successivement toutes les plus belles fleurs de sa couronne. Nous avons en quelque sorte assisté au déclin et à la mort de la poésie, des

1. 80 ans avant Jésus-Christ.

beaux-arts, de l'éloquence et de l'histoire; la philosophie elle-même a beaucoup décliné sous le rapport de la tendance morale. Il faut avouer que si le cercle des connaissances humaines finissait là, on aurait le droit de dire des Grecs qu'ils ont trop vécu d'un siècle. Mais heureusement quand les produits d'imagination disparaissent, les produits d'observation les remplacent, et cela fait que les peuples, doués primitivement de quelque énergie intellectuelle, en conservent encore assez dans leurs vieux jours, pour ne pas être un inutile fardeau sur la terre. Alors, comme nous l'avons déjà dit, la philosophie, condamnée à détourner ses yeux de l'homme qui dégénère, les fixe sur la nature, dont la beauté ne connaît pas de déclin.

C'est un bien vaste champ que la nature, et cependant le génie de l'homme n'a jamais désespéré de le parcourir tout entier. Mais pour cela, il a fallu qu'il créât lui-même les instrumens de sa conquête, c'est-à-dire les méthodes; car Dieu ne les lui avait pas données. Or, une méthode n'est pas l'ouvrage d'un jour, ni d'une génération, ni même d'un siècle. Elle se prépare lentement et péniblement, et quand enfin

elle apparaît dans le monde, on croit qu'elle ne fait que de naître. Alors on lui donne communément le nom de celui qui lui a fait porter ses premiers fruits, et c'est ainsi qu'on a coutume d'appeler *méthode d'Hippocrate*, *méthode d'Aristote*, le parti qu'avaient su tirer ces deux grands hommes des expériences et des erreurs de leurs devanciers.

La gloire qui s'attache à leur nom n'est pas pour cela une gloire usurpée; car les premiers, ils ont observé, dans un but vraiment scientifique, les phénomènes que présentent les corps organisés. On sait à quelle hauteur Hippocrate éleva la science à laquelle il consacra sa vie, et l'on sait aussi qu'Aristote, pour avoir consacré une partie de la sienne à l'étude de l'histoire naturelle, ouvrit une route entièrement nouvelle aux investigations de la philosophie.

Hippocrate, malgré l'exactitude de ses observations et la supériorité de ses vues, était loin d'avoir connu tous les détails de la merveilleuse architecture du corps humain, et ses successeurs n'eurent pas à se plaindre qu'il ne leur eût laissé rien à découvrir. Dioclès de Caryste, l'un des plus célèbres d'entre eux, com-

posa sur l'anatomie un ouvrage qui n'est pas venu jusqu'à nous, et qui, malgré les erreurs assez grossières qu'il renfermait, offrait néanmoins des descriptions exactes de certains organes et de certaines maladies.

D'autres médecins, sortis de la même école, enrichirent aussi la science de plusieurs découvertes importantes, surtout dans Alexandrie, où ils purent impunément disséquer des cadavres humains. Mais ils furent précédés par quelques philosophes, qui commencèrent alors à étudier dans un autre but les merveilles de l'économie animale. Le stoïcien Zénon disait que le sage devait s'efforcer de connaître avant tout les rapports qui existent entre la nature de l'homme et celle de l'univers [1]. La doctrine d'Épicure, avec une tendance tout opposée, devait conduire ses disciples à des recherches physiologiques sur le corps humain et sur son heureuse organisation, source des plaisirs des

1. *Nec verò potest quisquam de bonis et de malis verè judicare, nisi omni cognitâ ratione naturæ, et vitæ etiam Deorum, et utrùm conveniat nec ne, natura hominis cum universâ.* Cicer. de Fin., l. III, c. XXII.

sens et de ce qu'ils appelaient le bonheur. Mais Aristote, par sa méthode d'observation qu'il appliquait à toutes les sciences, éveillait bien plus légitimement la curiosité de son siècle, en lui révélant des rapports jusqu'alors inconnus entre les organes de l'homme et ceux des autres animaux. Il est incontestablement l'auteur du premier essai d'anatomie comparée [1].

En physiologie, comme dans toutes les branches d'histoire naturelle, le résultat d'une longue série d'observations s'énonce en si peu de mots et avec si peu d'appareil, qu'il est difficile d'en apprécier toute la valeur. *L'homme est de tous les animaux celui qui a le cerveau le plus volumineux.* Voilà une découverte intéressante, qui suppose autant de comparaisons qu'il y avait d'espèces connues. Aristote voyait dans la création un seul *animal raisonnable*, et non content de l'avoir distingué par ce noble attribut, il signalait encore avec soin tout ce qu'il y avait de spécial dans son organisation et dans ses habitudes physiques. Ainsi, outre la supé-

1. Aristote fut aussi le premier qui fit des dessins anatomiques qu'il joignit à ses ouvrages.

riorité de l'organe cérébral, il remarquait encore que l'homme est le seul animal qui s'étende sur le dos pour dormir, et qu'aucun mammifère n'a comme lui la paupière inférieure garnie de cils [1]. Ces généralités, qui, au premier coup d'œil, peuvent paraître minutieuses, n'en sont pas moins de précieuses conquêtes pour la science, et Aristote a dû, vu les innombrables comparaisons qu'elles présupposent, mettre plus de temps à les faire que Christophe Colomb n'en a mis à découvrir le Nouveau-Monde.

On sait que la découverte de la circulation du sang est d'une date assez récente, et qu'elle a suffi pour immortaliser Harvey. Ce phénomène étant un des plus compliqués de l'économie vivante, a dû nécessairement rester longtemps mystérieux, et, sur ce point, Aristote ne s'est pas montré beaucoup plus instruit qu'Hippocrate. Seulement il a, le premier, décrit l'origine et la distribution des vaisseaux sanguins, et il a placé leur point de départ dans le cœur [2],

1. Problem., lib., x, § 18; Hist. animal., l. III.

2. Voyez l'Histoire de l'Anatomie, par Lauth., vol. I, p. 78.

mais sans soupçonner l'importance du rôle que joue ce dernier organe.

Il fallait que l'étude de l'homme offrît de bien grandes difficultés, pour qu'Aristote, qui observait avec tant de patience et de sagacité, tombât quelquefois dans ces grossières erreurs qui semblent être l'apanage des observateurs vulgaires. C'est ainsi qu'il faisait passer l'air de la trachée-artère dans le cœur, et qu'il regardait le cerveau comme un corps humide et froid, dépourvu de sang, et destiné, par des vues sages de la nature, à tempérer la chaleur du cœur. Non-seulement ces suppositions arbitraires déparent les admirables pages écrites par Aristote, sur l'histoire naturelle de l'homme; mais de plus elles ont eu dans la suite une influence malheureuse sur le traitement des maladies, et sur les recherches physiologiques [1].

Après tout, il laissait à ses successeurs, dans sa méthode d'observation, un moyen de dé-

1. Il disait, par exemple, que le foie envoie un vaisseau dans le bras droit, de sorte qu'en saignant ce membre on peut guérir toutes les affections hépatiques, et on saignait en conséquence.

truire lentement, mais sûrement, les erreurs auxquelles il avait prêté l'autorité de son nom. Après sa mort, l'école péripatéticienne qu'il avait fondée, revint sur les questions qu'Aristote n'avait pas complètement résolues. On eût dit que laissant aux autres écoles philosophiques le monde invisible et les théories qui s'y rapportent, elle se fût approprié pour domaine les trois règnes de la nature; car, en réunissant les travaux d'Eudème de Rhodes, et de Callisthène sur l'anatomie et la physiologie, ceux de Straton de Lampsaque sur la physique, et ceux de Théophraste sur la botanique et la minéralogie [1], on trouvera que les disciples d'Aristote avaient embrassé dans leurs investigations la matière sous toutes ses formes; et, comme la plus belle de ces formes est l'organisation du corps humain, ils durent, sans s'occuper directement de l'art de guérir, contribuer puissamment aux progrès de la médecine.

Mais ces progrès dépendaient de conditions matérielles qui ne pouvaient être remplies en

1. Sprengel, Hist. de la Méd., vol. I, c. II, § 4.

Grèce, à cause du préjugé qui transformait en sacrilège la dissection de la dépouille mortelle de l'homme. Les rois d'Égypte, qui ne voyaient dans cette répugnance des Grecs que l'effet d'une ignorance superstitieuse, non-seulement permirent aux médecins du Musée de disséquer des cadavres, mais, déposant le sceptre pour s'armer du scalpel, ils fouillèrent de leurs mains royales dans des entrailles humaines [1]. Ils firent plus encore, si l'on en croit Celse, qui les accuse d'avoir fait torturer des criminels condamnés à mort, afin d'épier sur leurs organes mis à nu les fonctions vitales, et de prendre, en quelque sorte, la nature sur le fait [2]. Ces encouragemens, si peu dignes d'une science qui tire sa plus belle gloire du soulagement qu'elle apporte aux douleurs de l'humanité, ne furent cependant pas stériles, et les travaux d'Hérophile et d'Érasistrate donnèrent une juste célébrité à l'école d'Alexandrie.

Un médecin de Cos, nommé Praxagoras, venait de faire une découverte importante, en

1. Plin., Hist. nat., lib. XIX, c. V.

2. De Medic. præfat. Tertullian., de Animâ, c. X.

établissant, pour la première fois, une distinction entre les veines et les artères[1]. Son disciple Hérophile alla plus loin : il entrevit le rapport qui existe entre le battement des artères et la respiration, et il chercha dans le cœur l'origine de la force vitale qui produit les pulsations[2]. Il y avait encore loin de là à la connaissance de ce mécanisme merveilleux, qui fait pénétrer dans tous les organes le fluide destiné à les nourrir. Mais il ne faut pas oublier qu'au début même de la science médicale, Hippocrate avait dit: *l'art est long, et la vie est courte.*

Le cœur préside à un certain ordre de fonctions qui, malgré leur importance, ne jouent pas le principal rôle dans l'économie vivante. Il y a des fonctions plus nobles qui ont pour agent spécial *le système nerveux*, qu'on peut regarder comme le rouage suprême de la machine. Ce système va se compliquant de plus en plus depuis les animaux inférieurs jusqu'à l'homme. Chez ce dernier, il atteint à son plus haut développement, et il préside non-seulement aux

1. Sprengel., vol. I, p. 442.

2. Galien, de Differ. puls., l. IV.

sensations, mais encore aux facultés intellectuelles et affectives.

Ni Hippocrate, ni Aristote n'avaient soupçonné l'existence des nerfs dans le corps humain. Hérophile fut le premier qui les regarda comme les organes des impressions sensibles, et reconnut qu'ils sont soumis à l'empire de la volonté, allant même jusqu'à les faire dériver du cerveau et de la moelle spinale [1]. C'était mettre ses successeurs, pour peu qu'ils fussent dignes de lui, sur la voie de découvertes nouvelles qui serviraient de complément aux siennes.

La postérité s'est beaucoup occupée du médecin Érasistrate, parce qu'il sauva les jours d'un prince de Syrie, non pas en le guérissant d'une passion malheureuse, mais en obtenant qu'elle fût couronnée par l'hymen [2]. Malgré la célébrité que lui a value cette cure fameuse, elle ne compte pas parmi ses titres de gloire : il en

1. Sprengel, vol. 1, p. 435; Lauth, Hist. de l'Anatomie, vol. 1, p. 132.

2. Appian., de Bello Syr., c. CXXIV. — Lucien, de Deâ Syriæ. — Plutarq., Vie de Démétrius.

a de plus solides dans les recherches infiniment heureuses auxquelles il se livra, pour continuer celles d'Hérophile sur le système nerveux. Non-seulement il décrivit avec plus de précision que lui les anfractuosités et les circonvolutions du cerveau, mais il distingua les nerfs qui président aux sensations, de ceux qui président aux mouvemens musculaires [1]. Il débarrassa la science de plusieurs hypothèses fort accréditées, comme la force attractive par laquelle on expliquait le phénomène des sécrétions : il démontra le premier les véritables fonctions de la trachée-artère, sur lesquelles Platon et tant d'autres s'étaient si grossièrement trompés [2]; surtout il donna l'exemple d'un respect religieux pour Hippocrate, qu'il s'abstint scrupuleusement de réfuter, préférant comme lui les remèdes empruntés à la diététique, et s'élevant avec force contre les médecins qui allaient chercher des médicamens dans les trois règnes de la nature [3].

1. Sprengel, p. 421.

2. Platon avait dit que les boissons s'insinuaient dans les poumons par la trachée-artère.

3. Sprengel, p. 439-449.

La méthode rationnelle qu'il suivait dans le traitement des maladies ne le préserva pas de toutes les erreurs qui avaient cours dans les écoles, et quant à celles qu'il s'efforça de détruire il ne les remplaça pas toujours par des vérités. Sa théorie de l'air vital agissant, selon lui, dans le cœur et dans le cerveau, ne jetait aucun nouveau jour sur les fonctions de ces deux organes, et l'idée de faire dépendre les changemens qui surviennent dans le corps humain de la déviation des humeurs, n'était pas beaucoup plus lumineuse que celle qui jusqu'alors les avait fait dépendre de leur altération [1]. C'était inventer des formules nouvelles, sans découvrir des rapports nouveaux entre les choses : c'était marcher sur les traces des rhéteurs et des sophistes, qui profanaient toutes les sciences où ils mettaient la main, et leur imprimaient quelquefois un mouvement rétrograde.

La philosophie a un autre tort à lui repro-

1. Il disait que lorsque le sang s'insinuait dans les artères, c'était une déviation, et que de là résultaient les fièvres, les inflammations, etc.

cher : c'est d'avoir nié, avec une présomption presque sacrilège, l'utilité de certaines parties dont le concours à la conservation du tout ne lui était pas démontré. Il ne l'était pas non plus à Zénon et aux Stoïciens ses disciples; mais l'idée qu'ils se faisaient de la Providence ne leur permettait pas de croire qu'il y eût quelque chose d'inutile dans ses œuvres, encore moins dans l'homme, la plus magnifique de toutes. Les Stoïciens disaient qu'avec le temps on finirait par découvrir l'utilité de tout ce qui existe dans la nature[1]. Érasistrate, qui admettait aussi ce dogme, n'en tirait pas les mêmes conséquences. Le foie, cette pièce si importante de l'appareil digestif, ne lui paraissait bon à rien dans l'économie animale. Il en disait autant de la rate; mais sur ce point la science moderne n'a pas encore le droit de lui donner le démenti.

Les successeurs d'Erasistrate formèrent, dans Alexandrie, une école qui fut long-temps florissante, et qui ne tarda pas à fonder une colonie dans l'Asie mineure. Sa méthode et ses

1. Voyez Lactance, de Irâ Dei, c. XIII.

principes furent adoptés par Strabon de Béryte, commentateur d'Hippocrate, par Strabon de Lampsaque, continuateur d'Aristote, par Nicias de Milet qui fut l'ami du poète Théocrite, et par plusieurs autres médecins qui furent tous inférieurs à Erasistrate pour les connaissances anatomiques [1].

La décadence fut encore plus rapide parmi les successeurs d'Hérophile, qui cherchèrent à couvrir leur ignorance d'une multitude de commentaires sur Hippocrate, de sorte que le père de la médecine éprouva le sort que les savans du Musée faisaient alors subir à Homère. *La frivolité et les sophistes*, dit Sprengel, *écartaient à chaque instant l'école d'Alexandrie de la véritable route.*

En effet, la méthode d'observation fut presque universellement dédaignée. On crut multiplier les découvertes en multipliant les définitions, et on eut recours aux plus misérables sophismes pour décréditer de vieux aphorismes qu'une longue expérience avait consacrés. On alla jusqu'à faire une application absurde de

1. Sprengel, vol. I, p. 461-464.

la géométrie à la médecine, et on démontra qu'il n'était pas facile de guérir les ulcères ronds, comme on démontrait que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits [1].

Ce fut probablement alors que des imposteurs mirent sur le compte d'Hippocrate plusieurs traités qui portent encore aujourd'hui son nom, et qui trahissent de tant de manières les mains peu habiles dont ils sont sortis. Ainsi, non-seulement la médecine dégénérait, mais encore cette décadence avait une sorte d'effet rétroactif, et affaiblissait, par des ténèbres toujours croissantes, la lumière qu'un grand homme avait jetée sur la science médicale. Si le génie était réduit à opter entre deux injustices de la postérité, il est à croire qu'il préférerait l'oubli à un pareil outrage.

Cependant ces médecins si ignorans, et si indignes d'être les continuateurs d'Hérophile, ne furent pas en tout point inutiles ou funestes à l'art qu'ils professaient. Quelques-uns, chassés d'Alexandrie avec les autres savans du Musée, allèrent fonder à Laodicée une école qui ne

1. Sprengel, vol. 1, p. 452.

tarda pas à devenir célèbre [1]. D'autres inventèrent ou perfectionnèrent des instrumens pour les opérations ou des appareils pour les blessures [2]. La taille fut pratiquée avec assez d'adresse pour faire oublier le serment par lequel les disciples d'Hippocrate avaient juré de s'en abstenir, et même une découverte dont la science moderne s'honore à juste titre fut entrevue par un certain Ammonius, qui inventa un instrument pour briser avant l'extraction les pierres trop volumineuses [3].

A côté de l'école d'Hérophile s'était élevée l'école empirique dont Philinus de Cos, l'un de ses disciples, avait été le fondateur. Là, on échappait aux inconvéniens des théories, puisqu'on les rejetait toutes pour s'appuyer uniquement sur l'expérience. Il semblerait d'abord que cette tendance dut être favorable aux progrès de l'art; mais en excluant de leurs recherches l'anatomie et la physiologie, les partisans

1. Strabon, l. XII.

2. Celse parle surtout d'un lithotomiste fameux, nommé Sostrate, qui inventa plusieurs bandages, l. VII, c. XIV.

3. Cels., l. VII, c. XXVI; Sprengel, vol. I, p. 465.

de ce système l'empêchèrent de porter tous ses fruits. Ils fixèrent toute leur attention sur le concours des symptômes, mais sans s'occuper ni de la maladie, ni de ses causes. Par-là, ils soumirent l'art d'observer à des règles invariables, qui remplacèrent avantageusement tout ce fatras d'argumens subtils et de définitions oiseuses dont l'école dogmatique était encombrée; mais ils n'élevèrent sur ces ruines aucune grande théorie médicale, et le plus souvent ils se bornèrent à constater *des effets* sans les rapporter à leur véritable *cause.*

L'étude qui convient le mieux à l'homme est celle de l'homme, a dit Pope, avec autant de précision que de vérité [1]. Oui, mais pour s'y livrer avec fruit sous le rapport physique comme sous le rapport moral, il faut un certain enthousiasme scientifique qui n'est pas de tous les temps et de tous les lieux. Or, ce n'est ni dans le siècle dont nous traçons l'histoire, ni dans la cité où naquit l'empirisme, qu'il faut chercher cet enthousiasme. Il ne faut pas oublier que c'est un médecin de cette école qui a re-

1. The proper study of mankind is man.

cueilli les débris du scepticisme vaincu en Grèce, pour le refondre et le reconstituer dans cette savante Alexandrie, qui a peut-être vu détruire plus de vérités que d'erreurs. Du moins, certaines vérités y sont-elles mortes bien vite, tandis qu'une foule d'erreurs y ont duré plus long-temps que le royaume d'Égypte et la dynastie des Lagides. Il est vrai que des encouragemens de tout genre ont été prodigués aux auteurs de découvertes et d'observations scientifiques; mais il ne faut pas se méprendre sur les véritables motifs de la munificence des Ptolémées. Ni leurs actes, ni leur caractère n'autorisent à croire qu'ils fussent enflammés de cette noble émulation qui faisait qu'un Alexandre désirait entrer en partage de gloire avec un Aristote. S'ils contribuèrent en quelque chose aux progrès de quelques branches des connaissances humaines, ce fut en réunissant dans leur capitale une foule de données matérielles, et en détruisant quelques préjugés antiques, comme celui qui s'opposait à la dissection des cadavres. Encore faut-il ajouter qu'il y a des préjugés qu'on ne doit pas trop s'applaudir d'avoir vaincu? c'est comme une vic-

toire qu'on remporterait dans une guerre civile.

On n'eut pas ce préjugé à combattre dans l'étude des animaux inférieurs à l'homme. Aussi cette partie de l'histoire naturelle était-elle beaucoup plus avancée que la physiologie humaine, quand Aristote eut composé son fameux ouvrage de zoologie, pour lequel il a fallu le concours d'un grand génie et des circonstances extraordinaires au milieu desquelles le précepteur d'Alexandre se trouva placé[1]?

Que de siècles ont été ajoutés à des siècles avant que l'homme ait songé à se constituer l'historien des animaux qui l'environnent! Ce n'a été de sa part ni indifférence ni mépris. Au contraire, nous le voyons les associer de bonne heure à ses travaux, à ses fêtes, à ses habitudes

1. Les ouvrages d'Aristote, qu'on peut regarder comme appartenant à l'histoire naturelle, sont : la Grande Histoire des Animaux, les Traités *sur leur mouvement*, *sur leur marche*, *sur les parties qui les composent*, *sur leur génération*, *sur la respiration*, *sur la durée de la vie*, *sur les plantes*, *sur la physiognomique*, *les problèmes et les récits merveilleux*. Outre ces traités, il avait fait une espèce de Dictionnaire d'Histoire Naturelle par ordre alphabétique.

domestiques, et même à son culte. Dans la vie pastorale, ils l'aident à tourner la glèbe ou le nourrissent de leur chair et de leur lait: dans la vie nomade, ils le font voyager de toute la vitesse de leur course à travers les steppes et les chaînes de montagnes; ils entrent même avec lui dans la vie sociale; ils partagent ses dangers à la guerre et ses loisirs dans la paix: les uns, navires du désert, portent au loin les produits de son industrie; les autres, victimes expiatoires, se laissent égorger pour apaiser la colère de ses dieux.

La civilisation n'est pas l'œuvre de l'espèce humaine seulement. Du moins l'on peut affirmer qu'elle eût été beaucoup plus lente sans le concours de certains animaux. Qu'on se figure les sociétés primitives privées de tous les quadrupèdes domestiques; que d'obstacles matériels auraient arrêté leur développement! que de masses n'auraient jamais été remuées, que de distances n'auraient jamais été franchies!

Les animaux ont donc droit à une place dans l'histoire de l'homme, en qualité d'auxiliaires. Aussi, dans l'antiquité, ni les historiens, ni les poètes ne les ont oubliés. L'enthousiasme de

Job n'est jamais plus épique que quand il chante l'ardeur ou la fierté du cheval. Que de comparaisons gracieuses et d'images sublimes David, ce roi pasteur, n'a-t-il pas empruntées au règne animal. Homère n'a pas dérogé à la dignité sévère de l'épopée, quand il a immortalisé les chevaux d'Achille et le chien d'Ulysse. Hésiode, Hérodote, Xénophon, et surtout Plutarque, ont répandu je ne sais quel charme sur les annales de la Grèce, en entremêlant leur narration de quelques épisodes sur les animaux amis de l'homme. On dirait qu'ils ont voulu multiplier les êtres sensibles sur le grand théâtre de l'histoire; les Grecs, de leur côté, ont conservé précieusement tous les souvenirs de ce genre. Ils n'ont pas oublié qu'ils devaient la brebis à Hercule et le bœuf à Bacchus; que l'une avait été apportée d'Afrique par le premier, à la suite de ses longs voyages; et que l'autre était venu en Grèce, après que le second eut fait la conquête de l'Inde [1].

1. Varro, de Re rusticâ, lib. II, c. I. Aristote parle d'un mulet octogénaire qui ne servait plus à cause de sa vieillesse, et en faveur duquel les Athéniens firent un décret pour défendre aux marchands de blé de le chasser

Mais lors même que la création animale ne rendrait à l'homme aucun service matériel, elle mériterait encore de fixer son attention. Les animaux supérieurs, surtout, ont avec lui des rapports frappans. Ils naissent comme lui; ils se nourrissent comme lui; ils vieillissent et meurent comme lui. Ils ont aussi leurs vicissitudes de douleur et de plaisir: ils connaissent l'amour et la haine, ils perçoivent, ils veulent, ils sentent. Il est vrai qu'à mesure qu'on descend vers les espèces inférieures, l'intervalle qui les sépare de l'espèce humaine grandit de plus en plus, et les signes de sensibilité deviennent moins énergiques et plus équivoques. Mais cette faculté merveilleuse qu'on appelle *instinct* offre tout autant de complications et de mystères. On sait que ce n'est ni un acte de l'intelligence, ni un effet de l'imitation, et celui qui comprend bien le langage que parle la nature, voit clairement que le doigt de Dieu est là.

Faites tout ce que vous pourrez, dit Pope, pour élever la raison au-dessus de l'instinct; il

quand il approcherait de leurs coffres. Hist. des Animaux. l. VI, c. XXIV.

sera toujours vrai que dans l'une c'est l'homme qui dirige, dans l'autre c'est Dieu [1].

L'étonnante variété qu'on observe dans les opérations instinctives des divers animaux suffirait pour donner de l'intérêt et de la vie à leur histoire. Que sera-ce si de plus on parle de leur patrie et de leurs mœurs, de la durée de leur vie et de leur mode de reproduction, de leurs migrations périodiques dans des contrées lointaines, des guerres sanglantes qu'ils se font entre eux, et des révolutions qui, plus d'une fois, ont détruit, parmi eux, des races entières, ou les ont fait disparaître à jamais de certains lieux; car tout cela se trouve aussi dans leur histoire. On sait qu'il y avait autrefois des ours en Thrace [2], des lions en Grèce [3], des panthères en Cilicie [4], des crocodiles en

1. *And reason raise o'er instinct as you can.*
In this, 'tis God directs, in that 'tis man.
(Essay on Man.)

2. Pausanias, Arcad., c. XVII.

3. Il y avait aussi des lions en Syrie, en Palestine, en Égypte. Jusqu'à présent les voyageurs modernes n'en ont pas trouvé un dans ces mêmes contrées.

4. Voyez la lettre de Cicéron à son frère Quintus qui

Mauritanie [1], et que par suite de changemens survenus dans la température, ou par toute autre cause, ces animaux ont depuis longtemps disparu de ces lieux. Dans d'autres contrées, la destruction de certains insectes a éloigné certains oiseaux qui s'en nourrissaient [2]. Ailleurs, c'est l'industrie humaine qui abat des forêts immenses, et chasse de leur domaine héréditaire de nombreuses tribus de quadrupèdes, d'oiseaux et d'insectes. On sait que les loups ont été totalement exterminés en Angleterre, et qu'on ne trouve plus en Allemagne certaines espèces d'animaux qu'on y trouvait du temps de César [3]. Les poissons eux-mêmes ont aussi leurs révolutions, du moins dans le voisinage de la terre. On a vu certains lacs de Sibérie devenir déserts, parce que leur eau avait changé de nature en dissolvant de nouveaux

lui demandait des animaux pour les jeux qu'il donnait comme édile.

1. Strab., lib. XVII; Plin., lib. V, c. X.

2. L'inverse a eu lieu dans l'Amérique septentrionale, où la destruction des moineaux a multiplié les insectes.

3. De Bello gallico, lib. VI, c. XVII.

sels [1]. Qui sait si des causes analogues n'agissent pas jusque dans les profondeurs de l'abîme, qui a aussi ses variations subites de température et ses éruptions volcaniques.

Ainsi, dans le règne animal, si l'histoire des individus est uniforme à cause de la perfection même de leur instinct, l'histoire des espèces au contraire offre la plus grande variété et le plus haut intérêt scientifique. Ici, il ne saurait y avoir de biographie proprement dite, privilège exclusif de l'homme qui est un agent moral et libre; mais il peut y avoir un magnifique tableau où l'on embrasse d'une seule vue tout l'ensemble des êtres animés. C'est sans contredit un des plus beaux spectacles que le génie de l'homme puisse se donner à lui-même.

Mais les objets qui doivent y entrer sont disséminés dans la nature. Pour les atteindre et les comparer, il faut gravir les montagnes, plonger au fond des mers, s'enfoncer dans les solitudes, traverser des déserts brûlans. Eh bien! la curiosité humaine pénétrera partout. Chaque

1. Gmelin, *Flora sibirica;* Beckmann, *de Hist. natur. veterum*, c. v, § 5.

génération ajoutera ses observations à celles de la génération précédente. Des matériaux seront fournis, et par l'avide navigateur qui va chercher au loin les produits de l'industrie étrangère, et par le conquérant qui va se faire des sujets sous d'autres climats, et par le citoyen proscrit qui, comme Ovide, charmera les ennuis de son exil par l'étude des espèces animales qu'il aura sous les yeux[1]. En un mot, l'histoire naturelle tirera parti de toutes les passions et de toutes les circonstances, et quand on aura passé bien des siècles à recueillir des matériaux, un homme puissant par son génie viendra s'en emparer, chargé de la mission de les mettre en œuvre.

Or, l'époque pour la Grèce, c'est le siècle d'Alexandre, et l'homme, c'est Aristote.

Mais la science vient-elle détruire toutes ces traditions touchantes enfantées jadis par la prédominance de l'élément poétique? Est-elle assez

1. Ovide, relégué par Auguste sur les bords du Pont-Euxin, commença un ouvrage sur les poissons de cette mer intérieure que les Romains connaissaient à peine. Il n'en reste aujourd'hui que quelques fragmens : encore a-t-on revoqué en doute leur authenticité.

sûre d'elle-même pour oser priver les imaginations de cet aliment? Faudra-t-il donc qu'on cesse de croire que les rossignols qui faisaient leurs nids près du tombeau d'Orphée avaient la voix plus harmonieuse et plus douce, et que la musique n'avait été inventée que pour imiter le chant mélancolique des oiseaux solitaires [1]? Ce qu'on raconte du lion d'Andromède, du dauphin d'Arion, de cet autre dauphin qui, blessé par des pêcheurs et guéri par un enfant, venait à sa voix et lui servait de monture [2]; l'histoire de ces oiseaux dits Memnonides qui venaient

1. Chaméléon du Pont, cité par Athénée, Deipnos., l. IX, § 43. Éphore disait au contraire dans la préface de son Histoire, que la musique avait été inventée pour la fraude et la déception. Polyb., lib. IV, c. XX.

2. Athen., Deipnos, lib. XIII, § 85. On y trouve encore le trait suivant :

Un Milésien, voyant des pêcheurs qui étaient sur le point de couper en morceaux un dauphin qu'ils avaient pris dans leurs filets, leur fit accepter une somme pour lui rendre sa liberté. Quelque temps après, un navire où se trouvait le Milésien fit naufrage : il fut sauvé par la reconnaissance de ce dauphin. Il mourut long-temps après à un âge fort avancé : le jour de ses funérailles, qui se fai-

tous les ans balayer et arroser le tombeau de Memnon [1]; celle de cet éléphant qui soignait avec une si merveilleuse sollicitude un orphelin de trente jours que lui avait confié sa mère mourante [2]; celle des oiseaux de l'île de Diomède qui laissaient aborder les Grecs et repoussaient les Barbares [3]; la fidélité de la tourterelle, le veuvage volontaire de la colombe après la mort

saient sur le bord de la mer, près de Milet, on vit approcher une multitude de dauphins comme pour lui rendre les derniers devoirs.

1. Ils apportaient avec leurs plumes de l'eau du fleuve OEsepus. (Pausan., Phocid., c. XXXI.)

2. Une mère indienne, dit Phylarque, ayant placé en mourant son enfant sous la garde d'un éléphant, cet animal lui témoigna une affection toute maternelle. Dès qu'il n'avait plus l'enfant sous ses yeux, il devenait triste. C'est pourquoi, dès que la nourrice l'avait allaité, il fallait le mettre dans son berceau sous le ventre même de l'éléphant, qui sans cela n'aurait pas pris de nourriture. Alors il restait là tout le jour, prenant des roseaux ou des branches, pour chasser les mouches qui auraient pu réveiller l'enfant. Quand il pleurait, il cherchait à l'endormir en le berçant avec sa trompe. (Athen., l. XIII, § 85.)

3. Aristot., de Mirabil. auscult., p. 1545, n. 50.

du mâle[1]; l'horreur du porphyrion pour les femmes adultères[2]; le soin que les cavales prennent des orphelins de leur espèce[3]: tant d'autres traits de piété filiale, de désintéressement et de reconnaissance, seront-ils dédaigneusement relégués parmi les fables mythologiques, et les efforts des naturalistes pour effacer de la mémoire des hommes ces leçons de morale presque domestique, seront-ils véritablement légitimes?

Assurément tous ces souvenirs que l'antiquité a si religieusement conservés, ne sont pas indignes de servir d'appendice aux annales de l'espèce humaine. Il est vrai que les progrès de l'observation ont réduit à peu de chose toutes ces mystérieuses sympathies; mais il est également vrai que toutes ces découvertes ne profitent qu'à ceux qui envisagent les sciences d'un

1. Athen., Deipnos., lib. IX, § 50.

2. *Polemo ait porphyrionem avem, cùm domi alitur, mulieres virorum conjuges tantâ severitate observare, et tam graviter adfici, si qua admittat adulterium, ut, id ubi sensit, domino significet et vitam strangulatione finiat.* Athen., Deipnos., l. IX, § 40.

3. Arist., Hist. des animaux, l. IX, c. V.

point de vue assez élevé pour trouver un aliment inépuisable à leur admiration.

Pour se faire une idée du courage qu'il faudrait avoir pour détruire certains préjugés contraires à des axiomes scientifiques, qu'on se figure un jeune berger des environs de l'Etna montrant à un savant voyageur le temple qu'on avait élevé près de Catane en l'honneur *des enfans pieux*. « Un jour que des torrens de feu « sortaient de la montagne, ces enfans, dit Pausanias, ne songèrent point à sauver leur or et « leur argent; mais en prenant la fuite, ils em« portèrent, l'un leur père, l'autre leur mère: « comme ils ne pouvaient aller très-vite, le feu « et les flammes les atteignirent; ils n'abandon« nèrent point pour cela leur fardeau, et la lave « se divisa, dit-on, et passa des deux côtés sans « faire aucun mal ni à ces jeunes gens, ni aux « auteurs de leurs jours. On leur rend encore « des honneurs à Catane [1]. »

Qu'on se représente le voyageur s'écriant à ce récit, que la chose est impossible, attendu que d'après les lois de l'hydrostatique, tous

1. Pausanias, Phocide, c. XXVIII.

les fluides tendent à chercher leur niveau, et l'on jugera s'il est toujours facile à la science de remplacer certaines erreurs populaires.

Le nombre de celles qu'Aristote détruisit est fort limité. D'ailleurs ce n'est point dans des considérations de ce genre qu'il faut chercher de quoi agrandir ou atténuer sa gloire. L'esprit humain était assez mûr pour l'œuvre scientifique que le précepteur d'Alexandre eut la hardiesse d'entreprendre. Par une heureuse coïncidence, il prit envie à son élève de remuer le monde, et d'ouvrir aux Grecs la route de ces régions asiatiques où la création animale est si belle et si variée[1]. Non-seulement plusieurs espèces jusqu'alors inconnues furent envoyées du fond de l'Asie à Aristote, mais une somme égale à plus de trois millions de notre monnaie lui fut donnée par Alexandre, qui de plus, par un nouveau genre de munificence, mit à sa disposition plusieurs milliers d'hommes pour cher-

1. *Ignorassent veteres geographiam et animalia, nisi Alexander bellum Indiæ intulisset*, dit Beckman, de Hist. natur. veterum.

cher au loin sur terre et sur mer tous les matériaux qui lui étaient nécessaires [1].

Que ne pouvait pas un pareil génie aidé de pareils secours? Aussi le monument scientifique qui en est résulté a-t-il fait l'admiration des anciens et des modernes. Quatre siècles plus tard on se demandait encore où il avait pu apprendre tant de particularités curieuses sur la conformation et les mœurs des animaux, depuis les cétacés jusqu'aux plus petits insectes, et quel Protée sorti à sa voix du fond des mers lui avait révélé tous ces secrets que couvrait depuis l'origine des temps la profondeur de l'abîme [2].

Deux mille ans plus tard, à une époque où la science s'était enrichie de tant de faits et d'observations nouvelles, Buffon, que ses travaux sur la même matière rendaient juge si compétent du mérite de ses devanciers, a dit en parlant de ceux d'Aristote:

« L'Histoire des Animaux est peut-être encore

1. Ath., Deipn., l. IX, § 11. Pline, l. VIII, c. XVI.

2. Déjà Philippe, père d'Alexandre, avait fourni beaucoup de secours à Aristote pour le même objet. Ælian, Var. histor., lib. IV, c. XIX.

« aujourd'hui ce que nous avons de mieux fait « en ce genre. Il les connaissait peut-être mieux, « et sous des vues plus générales qu'on ne les « connaît aujourd'hui. Quoique les modernes « aient ajouté leurs découvertes à celles des an- « ciens, je ne crois pas que nous ayons sur « l'histoire naturelle beaucoup d'ouvrages qu'on « puisse mettre au-dessus d'Aristote..... Il accu- « mule les faits, et il n'écrit pas un mot qui « soit inutile, et cependant la matière paraît si « peu susceptible de cette précision, qu'il fal- « lait un génie comme le sien pour y conserver « en même temps de l'ordre et de la netteté..... « C'est l'abrégé le plus savant qui ait jamais été « fait, et quand même on supposerait qu'Aris- « tote aurait tiré de tous les livres de son temps « ce qu'il a mis dans le sien; après tout, le plan « de l'ouvrage, la distribution, le choix des « exemples, la justesse des comparaisons, une « certaine tournure dans les idées que j'appel- « lerais volontiers le caractère philosophique, « ne laissent pas douter un instant qu'il ne « fût lui-même bien plus riche que ceux dont « il aurait emprunté [1]. »

1. Buffon, Hist. naturelle, t. I, p. 63.

La méthode d'Aristote est rigoureusement scientifique, mais elle n'est pas systématique en prenant ce mot dans son acception moderne; ce n'était pas ainsi que l'histoire naturelle devait débuter. Nos idées *d'espèce, de genre, de famille*, ne pouvaient pas aller à une époque où l'on ne connaissait encore bien que les animaux de la Grèce, de la Macédoine, de l'Asie mineure, de la Sicile et des îles de la mer Égée, et où l'on commençait à peine à connaître ceux de l'Égypte, de la Syrie, de la Perse et de l'Inde.

Cela ne l'a pas empêché d'embrasser dans son vaste plan l'histoire de l'homme, des quadrupèdes, des reptiles, des oiseaux, des poissons et des insectes, non pas en faisant l'histoire de chaque espèce séparément, mais en appuyant ses vues générales sur des observations particulières à certains animaux.

L'histoire de l'homme, considéré simplement comme animal, a été traitée par Aristote avec une étonnante supériorité. Le premier, il a signalé dans lui deux ordres de fonctions, les unes qui le mettent en rapport avec les corps extérieurs, les autres qui servent à le nourrir:

idée aussi grande que vraie, dit Bichat[1]. Il est aussi le premier qui ait comparé dans un but scientifique l'organisation de l'homme avec celle des espèces inférieures, jetant ainsi les fondemens d'une science qui a reçu de nos jours de si magnifiques développemens[2].

C'est à l'homme, établi comme point de comparaison, qu'il rapporte ses observations sur les parties tant externes qu'internes des autres animaux, et les rapprochemens auxquels cette méthode donne lieu, jettent un grand jour sur l'histoire des espèces dont la structure a le plus d'analogie avec celle du corps humain.

Dans l'histoire des quadrupèdes, il s'attache surtout aux généralités; et c'est quand il résume ainsi les faits particuliers qu'on peut voir à quel point il réunissait la patience de l'observateur, et le génie du philosophe. Les animaux à cornes ont le pied fourchu[3]. Tous les qua-

1. Voy. l'Introduction à son Anatomie générale, p. 100.

2. Il s'agit de l'anatomie comparée que M. Cuvier a rattachée à des considérations philosophiques de l'ordre le plus élevé.

3. Hist. des Animaux, liv. II, ch. VII.

drupèdes vivipares ont des dents [1]; plus ils en ont, plus leur vie est longue; ils ont cinq sens comme l'homme; comme lui, ils ont un œsophage, une trachée-artère, un cœur et un diaphragme [2]. Ceux qui ont les deux mâchoires garnies de dents, n'ont qu'un estomac et ne ruminent point : aucun ne produit de sons articulés, ce privilège étant exclusivement réservé à l'espèce humaine [3]. Les animaux sauvages qui ont les dents en forme de scie sont carnassiers, et boivent en lappant [4]; ceux qui ont les dents égales et continues, boivent en aspirant à la manière des chevaux et des bœufs [5], et de plus ils se nourrissent de fruits et d'herbes. Les bêtes à cornes sont également herbivores [6].

Une foule de rapports de ce genre sont signalés dans l'ouvrage d'Aristote; et bien qu'il n'en donne pas toujours les raisons physiologiques,

1. Hist. des Animaux, l. II, ch. XI.
2. Ibid., ch. XVIII, XIX.
3. Ibid., l. IV, ch. VIII, IX.
4. Ibid., l. VIII, ch. IX.
5. Ibid., ibid.
6. Ibid., ch. X

ils n'en sont pas moins le résultat le plus précieux de ses recherches.

Il a traité l'histoire particulière de certains quadrupèdes avec une exactitude que la science moderne n'a pas toujours surpassée : et même l'histoire de l'éléphant est plus complète dans l'ouvrage d'Aristote que dans ceux des naturalistes qui s'en sont occupés après lui, sans excepter Buffon [1]; et cependant, avant l'expédition d'Alexandre, cet animal, qui devait servir aux Grecs de machine de guerre, ne leur était connu que par l'ivoire qui leur venait d'Asie ou d'Afrique pour la composition de leurs statues [2].

Dans ce qu'il dit du cerf, du caméléon [3], et de plusieurs autres espèces, tant sauvages que domestiques, il est riche en observations bien faites. Le caractère du lion est tracé avec une

1. Voy. la note de M. Cuvier à l'article *Éléphant* dans Pline, édit. de Le Maire.

2. Homère, qui parle de l'ivoire, ne fait nulle part mention de l'éléphant.

3. Histoire des Animaux, l. II, ch. I. Mém. de l'Acad. des Sciences, t. III, part. I, § 45.

certaine verve poétique [1], mérite assez rare dans le philosophe de Stagyre. On voit aussi qu'il a connu le chameau ; mais les détails qu'il donne sur ce *navire du désert* sont loin d'être proportionnés aux services qu'il a rendus à la civilisation [2].

Ce qu'Aristote appelle les *quadrupèdes ovipares* est plus connu dans les classifications modernes sous le nom de *reptiles*. Il a observé qu'ils ont la voix faible, et il est entré dans des détails curieux sur le mécanisme de celle de la grenouille [3] : ceux qu'il donne sur le grand crocodile de rivière ne le sont guère moins [4] : cet animal avait depuis long-temps fixé l'attention des voyageurs et des historiens, comme objet de terreur et comme objet de culte [5].

L'histoire des oiseaux devait être et plus riche et plus variée. Leur séjour est plus voisin de

1. Histoire des Animaux, liv. IX, ch. LXXI.

2. Le Camus, notes sur Aristote à l'article *Chameau*, t. II, p. 185.

3. Hist. des Animaux, l. IV, ch. IX.

4. Ibid., liv. II, ch. X ; liv. VIII, ch. XV.

5. Hérodote, l. II.

de celui de l'homme, avec lequel ils ont aussi des rapports plus immédiats. Outre qu'ils forment la parure vivante de la nature, ils ont une espèce d'échelle musicale qu'ils parcourent avec plus ou moins de légèreté. Ce sont les seuls animaux qui chantent; car on ne peut comparer avec leurs accens flûtés et pleins de douceur, ni les sifflemens des reptiles, ni le bourdonnement des insectes, ni le mugissement ou le hurlement des quadrupèdes. Leur chant redouble dans la saison des amours [1], et c'est alors que le mâle, perché près de sa compagne, chante non pas pour l'homme, mais pour elle, comme s'il voulait la dédommager ainsi des longs ennuis de l'incubation.

C'est au milieu des soins qu'exigent la construction du nid et l'éducation d'une nouvelle famille, qu'on peut étudier avec le plus de charmes le merveilleux instinct des oiseaux. C'est l'épisode le plus intéressant de leur vie, et sur ce court instant se trouve concentré tout ce qu'il y a de poétique dans leur histoire [2].

1. Histoire des Animaux, liv. IV, ch. IX.

2. Voy. dans Buffon l'histoire du merle solitaire.

Aussi Aristote abonde-t-il en détails de ce genre, quoiqu'il ne lui fût pas donné de sentir bien vivement la poésie de la nature. Par ce qu'il dit du rossignol [1], de la tourterelle, de la perdrix, de l'hirondelle [2], et surtout du pigeon [3], on voit qu'il connaissait leurs amours aussi-bien que leur organisation. Il savait même ce qui se passait dans l'aire des oiseaux de proie; et dans un temps où l'on disait que les vautours venaient d'une terre étrangère et inconnue, quand ils paraissaient à la suite des armées [4], on s'étonne de trouver chez Aristote tant de notions exactes, non-seulement sur cet oiseau si rare, mais encore sur les aigles dont il nomme six espèces [5].

1. Histoire des Animaux, l. IX, ch. LXXIX.

2. Ibid., ch. XI.

3. « Une particularité de l'accouplement des pigeons, « dit-il, c'est qu'ils se baisent avant que le mâle monte « sur sa femelle. Les vieux pigeons baisent avant de cou- « vrir la première fois; mais ils continuent ensuite sans « réitérer leurs baisers; au lieu que les jeunes ne s'ac- « couplent pas une seule fois sans s'être baisés. » Hist. des Animaux, l. VI, ch. II. Athen., Deipnos, l. IX, § 50.

4. Ibid., liv. VI, ch. V.

5. Ibid., liv. III, ch. IX.

Il a remarqué qu'ils ont tous les ongles recourbés [1], que leur incubation dure trente jours [2], qu'ils sont peu féconds, que leur nid est permanent [3], leur vie très-longue, et que leur habitation, comme celle de tous les oiseaux sauvages, est merveilleusement appropriée à la conservation de leurs petits et à leur façon de vivre [4]. Il a décrit leurs mœurs, leurs habitudes, leur conformation, et les guerres qu'ils font aux animaux plus faibles. Il est entré dans le détail des combats que l'aigle de mer livre aux oiseaux qui fréquentent les mêmes lieux que lui [5]. Comme il a bien caractérisé l'aigle noir, le plus petit et le plus fort de tous, qui habite les forêts ou les montagnes, dont le vol est si rapide, qui n'est ni jaloux ni sinistre, qui jamais ne craint, ni ne se lamente [6] !

Cet instint de prévoyance qui guide si sûre-

1. Hist. des Animaux, liv, III, ch. IX.

2. Ibid., liv. IX, ch. I.

3. Ibid.

4. Ibid., ch. XV.

5. Ibid., ch. XXXIV; liv. VIII, ch. III.

6. Ibid., liv. IX, ch. XXXII; liv. VI, ch. V.

ment les oiseaux voyageurs à travers les airs n'avait pas échappé à Aristote. Il parle de ceux qu'on voyait, après l'équinoxe d'automne, venir du Pont et des pays froids pour chercher des climats plus doux [1] : il parle des migrations des hirondelles, des tourterelles et des ramiers; de celles des cailles qui attendent pour traverser les mers que le vent leur soit favorable; de celles des pélicans qui volent en grandes troupes du Strymon au Danube, se ralliant au passage des montagnes, de peur que les derniers ne perdent les autres de vue [2]; enfin de celles des grues, dont le voyage depuis les marais de la Scythie jusqu'aux sources du Nil, a fait dire aux anciens qu'elles allaient d'un bout du monde à l'autre [3]. Sans doute il y avait là de quoi étonner l'imagination; mais qu'était-ce après tout auprès de ces traites immenses que fournissent d'un vol certains oiseaux qui traversent si rapidement l'Océan atlantique!

Il est dans l'histoire des oiseaux un autre

1. Hist. des Animaux, liv. VIII, ch. XV.

2. Ibid., Ibid.

3. Ibid.

ordre de considérations, moins riche peut-être en poésie, mais tenant de plus près à la science zoologique. Je veux parler de ce qui concerne leur organisation, si admirablement appropriée aux fonctions qu'ils ont à remplir. C'est là surtout qu'on trouve l'application d'un principe rationnel qui est particulier à l'histoire naturelle, celui *des causes finales*. L'anatomie comparée a rattaché ce principe à la plus haute philosophie, et l'admiration peut à peine suffire à toutes ses brillantes découvertes; mais tout ce qu'on sait aujourd'hui sur la vigueur des muscles des oiseaux, sur leur respiration qui est supérieure en quantité à celle des quadrupèdes, sur la circulation du fluide aérien, non-seulement dans leurs poumons, mais encore dans le bas-ventre, dans les aisselles, et jusque dans l'intérieur des os, et tant d'autres détails sur les organes des sens, de la nutrition et de la reproduction, étaient pour la plupart ignorés par Aristote [1].

Il paraît qu'il s'attacha spécialement à l'étude de l'œuf, qui, suivant Paracelse, n'est rien moins

1. Voyez le Règne animal de M. Cuvier, vol. 1, p. 290 et suiv.

qu'un petit monde [1]. Ses recherches furent loin d'être stériles: il suivit avec attention les progrès de l'incubation et la formation de l'oiseau sous son enveloppe calcaire [2], et après bien des observations qui durent être longues et minutieuses, il parvint à ce résultat si précieux par sa simplicité même; savoir: que l'œuf était un corps dans lequel la nature avait renfermé en même temps et la matière qui forme l'animal, et l'aliment qui le nourrit [3]. Le grand mystère de la transmission de la vie n'était pas pour cela révélé; mais du moins on acquérait une preuve de plus de la providence de celui qui veille à la conservation des espèces.

L'Océan, que les anciens appelaient le père

1. Le Camus, notes sur Aristote, t. II, p. 554.

2. Histoire des Animaux, liv. VI, ch. III.

3. Aristot., de Generat., l. III, c. II. On ne trouve point dans Aristote un ordre méthodique qui comprenne toutes les espèces d'oiseaux: il se contente de les diviser en oiseaux qui prennent leur nourriture sur la terre; oiseaux qui la prennent auprès des rivières et des lacs; oiseaux qui la prennent sur les bords de la mer. (Histoire des Animaux, liv. VIII, ch. III.

de toutes choses [1], les mers intérieures, les rivières, les lacs, les étangs, les marais, en un mot cet empire des eaux qui couvre les trois quarts de la surface de notre globe, est aussi peuplé d'êtres animés, qui sont peut-être plus variés et plus nombreux que ceux qui vivent sur la terre ou dans les airs. Quelques espèces semblent destinées à la nourriture de l'homme, et celles-là ont dû fixer de bonne heure son attention; mais la plupart semblaient devoir être à jamais inaccessibles à ses recherches, soit à cause de leur extrême petitesse, soit parce qu'elles sont cachées dans la mer à de trop grandes profondeurs. Néanmoins le naturaliste a triomphé de tous ces obstacles: il est parvenu à connaître non-seulement la conformation des animaux qui vivifient l'élément liquide, mais encore leurs divers organes, et jusqu'à leur vie et leurs mœurs. Cette conquête scientifique a été l'ouvrage d'un grand nombre de siècles; mais c'est encore Aristote qui l'a commencée; « et lors même, dit Cuvier, « qu'il n'aurait traité que cette branche de la

1. *Oceanumque patrem rerum...*

« zoologie, on devrait encore le reconnaître « comme un homme supérieur[1]; car, outre « qu'il a parfaitement connu la structure géné- « rale des poissons, il est entré sur leur ma- « nière de vivre, leurs voyages, leurs amitiés « et leurs haines, leurs ruses, leurs amours, « les époques de leur frai et de leur ponte, la « manière de les prendre, les temps où leur « chair est meilleure, dans des détails que l'on « serait aujourd'hui bien embarrassé, ou de « contredire ou de confirmer, tant les moder- « nes sont loin d'avoir observé les poissons « comme Aristote paraît l'avoir fait par lui- « même ou par ses correspondans[2]. »

Outre les poissons proprement dits, qui ont, comme l'homme, du sang rouge et des vertèbres, il y a dans le vaste empire des eaux, des espèces d'une conformation plus simple, qui n'ont ni vertèbres, ni sang rouge, et tels sont les mollusques et les crustacés. Aristote a décrit avec beaucoup de soin les parties tant externes qu'internes des mollusques, leurs

1. Cuvier, Histoire naturelle des Poissons, t. 1, p. 14.
2. Ibid., p. 16.

organes, leurs mouvemens et leur mode de reproduction; et bien qu'il n'ait pas connu la disposition toute particulière de leur système nerveux [1], les détails qu'il a donnés sur plusieurs espèces de mollusques nus et de mollusques à coquille ou testacés, ne perdent rien pour cela de leur intérêt. Ce qu'il dit des crustacés en général, et particulièrement des langoustes, des écrevisses, des squilles et des cancres, prouve qu'il avait assez bien observé les principaux organes à l'aide desquels les animaux articulés remplissent leurs fonctions vitales [2].

On peut dire que ses observations sur les insectes ont été poussées aussi loin qu'elles pouvaient l'être sans le secours des instrumens à l'aide desquels nous suppléons à l'imperfection de notre organe visuel. Mais il fallait encore bien des travaux et bien des siècles avant que cette étude réveillât dans les naturalistes l'idée de l'infini. Aristote ne savait pas jusqu'à quel

1. Histoire des Animaux, l. v, ch. vi, xviii; l. viii, ch. ii, xxviii, xxx.

2. Ibid., liv. iv, ch. i, ii, iii, v.

point la création est variée dans cette classe d'animaux répandus avec une incroyable profusion dans toute la nature. Il ne pouvait connaître ni cette multitude d'êtres vivans et imperceptibles qui, comme la gallinsecte, naissent, vivent et meurent sur la même feuille [1], ni ces innombrables tribus d'animaux gélatineux qu'on a comptés par milliers dans une goutte d'eau [2]; ni tous ces autres animalcules composés à tige fixe et solide, qui font surgir des îles de corail au sein de l'Océan [3]. Toutes ces merveilles devaient être ignorées long-temps; mais la gloire d'avoir fait le premier pas dans cette immense carrière, n'en appartient pas moins à Aristote. Non-seulement il a comparé entre eux les organes de plusieurs espèces d'insectes, mais il a

1. Le Camus, notes sur Aristote, à l'article *Insecte*, t. II. Voyez sur les insectes le vol. III du Règne animal de M. Cuvier.

2. De Humboldt, Tableaux de la Nature.

3. Depuis le voyage de Cook, les observations de Forster ont fait naître l'idée aux géologues que plusieurs îles et des pays entiers devaient leur origine au corail produit par ces animalcules. (De Humboldt, Physionomie des végétaux. note 7.)

connu leurs mœurs, leurs travaux, la longueur de leur vie [1]. Il semble s'être complu dans les détails qu'il donne sur les abeilles, cet insecte si intéressant pour l'homme, et le seul qui se laisse apprivoiser par lui. Il a décrit leurs cellules, mais sans voir qu'elles étaient construites de la manière la plus propre à ménager l'espace et la matière [2]. Il a décrit la forme et l'objet de cette société, la situation du ver quand il sort de l'œuf, la soie dont il tapisse sa cellule, la formation des pieds et des ailes, la rupture des membranes, etc. Surtout il a expliqué, avec une grande sagacité, ces générations partielles et ces métamorphoses qui constituent l'état de

1. Histoire des Animaux, liv. IV, chap. I, IV, V, VI, VII, etc.

2. Voyez le livre IX de l'Histoire des Animaux. Au livre V, c. XIX, il parle en ces termes de l'insecte connu sous le nom d'éphémère: « On voit, vers le solstice d'été, sur les eaux de l'Hypanis, près du Bosphore Cimmérien, des espèces de coques plus grosses que des grains de raisin, qui s'ouvrent et d'où il sort un animal ailé, à quatre pieds, qui vit et vole jusqu'au soir. Il vieillit à mesure que le soleil baisse, et meurt dès que cet astre est tombé. De là vient le nom d'éphémère qu'on lui donne. »

larve, l'état de nymphe, et l'état parfait. Il n'a pas ignoré que le prétendu roi des abeilles est leur mère ; mais il a complètement échoué dans l'explication qu'il a donnée sur la manière dont les insectes se propagent et se multiplient. Il les fait naître les uns de la rosée qui tombe sur les feuilles, les autres du fumier ou du limon des puits, d'autres du bois vert ou de matières fermentées, ou même de la chair des animaux [1]. Enfin il accorde la propriété de produire des insectes, à tout corps humide qui devient sec, et à tout corps sec qui devient humide [2].

Mais, outre qu'il appuie sur des faits assez spécieux sa théorie de la génération spontanée [3], cette erreur disparaît devant la richesse de ses observations sur l'ensemble de la création vivante. Il ne s'est pas contenté de faire la description et l'histoire des animaux ; il a voulu les étudier sous toutes les influences auxquelles ils peuvent être soumis, et il les a considérés sous un point de vue analogue à celui sous le-

1. Histoire des Animaux, liv. v, ch. xv, xviii.

2. Ibid., ch. xxxii.

3. Cuvier, Histoire naturelle des Poissons, t. i, p. 17.

quel Hippocrate avait considéré l'homme dans son traité sur les airs, les eaux et les lieux. De même que le père de la médecine avait signalé les diverses modifications que les climats, les rivières, les sources, les alimens, la température, les vents, les montagnes peuvent faire subir à la constitution humaine, de même Aristote a observé les changemens qui par suite des mêmes causes surviennent dans la forme, dans les dimensions, dans la couleur et dans le développement de plusieurs espèces animales. C'est ainsi qu'il nous apprend que dans la mer Rouge les testacés sont d'une grandeur extraordinaire [1]; qu'en Syrie, les brebis ont la queue très-large, et les chèvres, des oreilles qui pendent quelquefois jusqu'à terre; qu'en Libye, les serpens deviennent énormes, de même que les lézards en Arabie [2]; qu'en Égypte, les bœufs sont plus grands qu'en Grèce, à cause de la différence des pâturages [3]; que les scorpions

1. Aristote, Histoire des Animaux, l. VIII, c. XXXIV.

2. Id., ibid.

3. Sur les pâturages de l'Égypte, voyez Théophraste, Hist. des Plantes, l. IV, c. VIII.

sont plus dangereux en Carie que partout ailleurs; qu'en Asie, les bêtes sauvages sont plus farouches, mais qu'en Europe elles sont plus courageuses [1].

Les deux derniers livres de l'ouvrage d'Aristote sont remplis de considérations de ce genre. C'est là que, jetant un coup d'œil sur l'ensemble du règne animal, il généralise hardiment ses vues, comme un philosophe sûr de ses observations. C'est là qu'après avoir parcouru tous les degrés de l'échelle, il déclare que le passage des êtres inanimés aux animaux se fait dans la nature d'une manière insensible, attendu que la continuité des gradations couvre les limites qui séparent ces deux classes d'êtres et soustrait à l'œil le point qui les divise [2]. C'est encore là que, reprenant son terme primitif de comparaison, c'est-à-dire l'homme, il compare ses affections, ses passions, ses qualités morales avec les phénomènes analogues dans plusieurs espèces animales [3]. Il cite une foule de traits

1. Histoire des Animaux, l. VIII, ch. XXIV.

2. Ibid., ch. I.

3. Ibid., l. IX, ch. I, X, etc.

qui semblent prouver que le courage, la prudence, l'industrie, la piété filiale, la reconnaissance [1], le dévouement maternel, ne sont pas les attributs exclusifs de l'humanité. Il ne lui accorde même pas le privilège d'éprouver seule dans la nature les émotions que fait naître en nous la musique ou le souvenir d'une patrie; car il affirme que les chevaux malades et les biches se laissent charmer par le plaisir d'entendre jouer de la flûte [2]; et en parlant des dasypodes qu'on avait lâchés dans l'île d'Ithaque, il dit qu'on les avait trouvés morts sur le rivage, les yeux tournés vers le lieu d'où on les avait transportés [3].

Ainsi, le génie d'Aristote se fait admirer dans les généralisations comme dans les détails, et partout on reconnaît le grand philosophe familiarisé dès long-temps avec les merveilles de la création vivante. Quelquefois peut-être on serait tenté de lui reprocher d'avoir supprimé des considérations d'un ordre très-élevé, et

1. Histoire des Animaux, l. VIII et IX, passim.

2. Ibid., ch. XXXII; l. IX, ch. VI.

3. Ibid., ch. XXIII.

d'avoir ainsi privé les tableaux qu'il trace d'une partie de leur majesté. Cette omission devient surtout choquante quand on rencontre des remarques qui semblent préparer la voie à quelques réflexions sur la Providence. Mais cela tient uniquement à la rigueur de sa méthode. Aristote ayant écrit sur chaque sujet dans un ouvrage à part, ce n'était pas dans celui-ci qu'il devait traiter de l'ordre général de la nature, dont les animaux ne sont qu'un cas particulier.

Les parties du monde, dit Pascal, *ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout*[1].

Oui, mais avant d'arriver à cette hauteur, la science a besoin d'affermir ses conquêtes, et pour cela un siècle est à peine quelque chose. L'histoire naturelle, revêtue des formes scientifiques, est un fruit trop tardif de la civilisation, pour qu'un même peuple ait le temps de la créer et de la perfectionner. Les rapports qui existent entre les diverses parties de la création

1. Pensées, première partie, ch. VI, § 26.

ne se découvrent pas instinctivement. Le génie de l'observation n'a point cet essor rapide et ce vol hardi qui caractérise la poésie dès son début. Long-temps il se traîne péniblement sur des faits isolés qu'il cherche à lier entre eux; long-temps il étudie les êtres et les conditions de leur existence, ou bien il épie les phénomènes et l'ordre dans lequel ils se produisent. Mais aussi, quand cette tâche préliminaire est enfin terminée, et qu'après de longues recherches on a obtenu des lois générales tout aussi démontrées que celles qui dérivent du calcul, alors la science de la nature vient occuper une des premières places parmi les produits de l'esprit humain; alors commence aussi la philosophie de l'histoire naturelle, comme nous avons vu la philosophie de l'histoire politique commencer long-temps après la composition des premières annales.

Mais cette gloire n'était réservée ni à Aristote, ni à son école, ni même à la Grèce, dont l'existence politique touchait à son terme. Le peu de temps qu'elle vécut encore suffit à peine pour recueillir les nouveaux faits dont on ne cessait d'enrichir la science depuis que la curio-

sité des Grecs s'était dirigée sur cet objet, tant en Europe que dans les États nouvellement fondés.

L'école péripatéticienne, qui laissa dégénérer si vite quelques-unes des doctrines philosophiques de son fondateur, continua plus heureusement ses recherches sur les deux règnes de la nature vivante. Théophraste, outre ses travaux sur la botanique et la philosophie, composa un traité spécial sur les poissons qui vivent à sec [1]. Straton de Lampsaque s'occupa de zoologie d'une manière plus générale; mais il y porta trop souvent l'esprit de système, et les idées pythagoriciennes sur les propriétés des nombres [2]. Cléarque, sorti de la même école, fit un ouvrage sur les animaux aquatiques [3], et une foule d'autres naturalistes, sinon péripatéticiens, du moins stimulés par eux, exploitèrent à l'envi les différentes parties du règne animal [3].

Cette émulation était encore un effet du mouvement qu'Alexandre et Aristote avaient im-

1. Cuvier, Hist. naturelle des Poissons, t. I, p. 18.

2. Athen., Deipnos, l. VII, VIII, passim.

3. Athénée en cite un grand nombre dont les ouvrages

primé à leur siècle, le premier en découvrant, pour ainsi dire, un nouveau monde, le second en créant les méthodes. Les philosophes et les historiens qui avaient suivi le roi de Macédoine dans ses conquêtes, avaient vu des animaux jusqu'alors inconnus à la Grèce, et en avaient fait la matière de narrations attrayantes pour leurs compatriotes [1]. C'était un des principaux ornemens de la plupart des ouvrages historiques qui furent composés à cette époque. Néarque donna une description du tigre, quoiqu'il n'en eût vu que la peau [2]: d'autres décrivirent les animaux que Taxile avait présentés à Alexandre [3], et parlèrent aux Grecs pour la première fois des poissons de l'Euphrate, des coquilles de la mer des Indes, et des oiseaux des forêts de l'Hyrcanie. La vue d'un perroquet excita,

ne sont pas venus jusqu'à nous, comme Dorion, Séleucus de Tarse, Archippus, Tryphon, Épénète, etc., Deipnos., l. VII, § 111, 137.

1. Voyez dans Arrien le Périple de Néarque, Plin., Hist. natur., lib. IX, c. III.

2. Beckmann, de Hist. natur. veterum, c. I, § 5.

3. Q. Curtius, l. VIII, c. XII.

parmi les Macédoniens, un tel sentiment d'admiration, qu'Alexandre défendit, sous des peines très-sévères, de tuer cet animal [1]. Des détails précieux sur le coquillage qui fournit la perle, furent consignés dans l'ouvrage de Charès de Mytilène, et surtout dans celui d'un certain Isidore, auteur d'une description du pays des Parthes [2].

Quand l'Asie fut devenue le théâtre des guerres sanglantes que se firent les successeurs d'Alexandre, les observations scientifiques y furent tout à coup suspendues; et quand ils procédèrent enfin à un partage définitif, la dynastie des Séleucides ne fit presque rien pour favoriser les progrès de l'histoire naturelle. Mais, dans la Grèce proprement dite, les matériaux accumulés depuis près d'un demi-siècle furent successivement mis en œuvre. En Égypte, les encouragemens de tout genre furent prodigués aux naturalistes par les Lagides. En même temps que Ptolémée Philadelphe plaçait dans

1. Ovide a dit: *Psittacus extremo munus ab orbe datum.*

2. Athen., Deipnos. Epitom., l. III, § 45, 46.

sa bibliothèque d'Alexandrie les ouvrages d'Aristote, il envoyait des chasseurs à l'extrémité méridionale de ses États, pour chercher des animaux rares qu'il réunissait à grands frais dans une espèce de ménagerie [1]. Dans les fêtes solennelles qu'il donnait à ses sujets, il exposait à leur curiosité différentes espèces de singes, d'antilopes, et de rhinocéros venus d'Abyssinie, des ours blancs venus du mont Liban, ou bien des oiseaux curieux, comme des paons, des faisans et des perroquets [2]. Il y eut même un roi de cette dynastie qui composa un grand ouvrage sur l'histoire naturelle des animaux [3]; mais il n'honora pas plus la science que Denys-le-Tyran n'avait honoré la poésie; car ce fut lui qui chassa de sa capitale les philosophes et les savans que la munificence de ses prédécesseurs y avaient attirés [4].

1. Athen., Deipnos., l. XII; Strab., l. XVII.

2. Fragment de Callixène de Rhodes, cité par Athen., Deipnos., liv. IX, § 58.

3. Athen., Deipnos., liv. II, XIV.

4. Id., ibid., liv. IV. Voici comment Sénèque juge cette munificence des Ptolémées : *Non fuit diligentia illa aut*

Du reste, parmi ces savans et ces philosophes, il n'y avait pas un homme qui pût marcher même de loin sur les traces d'Aristote. Ils avaient un goût trop prononcé pour *les recueils des choses merveilleuses* [1], et la critique scientifique était loin d'avoir fait dans Alexandrie les mêmes progrès que la critique littéraire.

Mais, dans la Grèce et dans les anciennes colonies, depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la conquête romaine, beaucoup d'ouvrages furent composés sur les différentes branches de l'histoire naturelle. De savans médecins éclaircirent plusieurs points de zoologie, en traitant des alimens qu'on peut tirer du règne animal. Philotime, disciple de Praxagoras, Icésius, disciple d'Hérophile, et surtout Diphilus de Siphne enrichirent la science médicale de ce nouveau

cura, sed studiosa luxuria, imò ne studiosa quidem, quoniam non in studium, sed in spectaculum convenerunt. (De Tranquillit. anim., c. IX.)

1. Cette prédilection pour les recueils *de Mirabilibus*, dans le genre de ceux d'Antigone de Caryste et d'Égidius Mélampus, tenait à l'alliance qui se fit alors de l'ancienne théologie mythologique avec les sciences naturelles.

genre d'observations [1]. Nicandre de Colophon, contemporain du dernier roi de Pergame, en fit d'assez curieuses sur le venin et la morsure des différentes espèces de serpens, et en général sur les poisons que fournit le règne animal. Ce fut lui qui, le premier, distingua les papillons de nuit des papillons de jour, et qui donna à ces derniers le nom de phalènes [2]. Mais en consignant le résultat de ses recherches dans des poëmes imités de ceux d'Antimaque, il se rélégua parmi les obscurs poètes didactiques qui, dans ce siècle si pauvre en génie, avaient la fureur de traiter en vers les sujets les plus étrangers à la poésie [3].

Maintenant, si l'on demande quelle place il convient d'assigner, parmi les produits de l'esprit humain, à la science qui se compose de toutes ces observations isolées, il ne faudra pas tenir compte seulement de leur utilité matérielle, qui est une mesure fautive de la valeur

1. Sprengel, Histoire de la Médecine, ch. IV, § 4.

2. Id., ibid.

3. Voyez à l'article *Poésie*, ce que nous avons dit d'Archestrate, Manéthon et autres.

des choses. Il faudra se placer dans un point de vue qui domine toutes les branches des connaissances humaines; et quand on aura bien saisi les rapports qui les lient entre elles, on pourra prononcer avec quelque compétence. Il ne faut pas oublier que dans le domaine de l'histoire naturelle, il ne s'agit pas de la grandeur ou de la petitesse des objets, mais bien de la manière dont on parvient à les connaître et de la place qu'ils occupent dans l'économie de l'univers. Tout se tient dans la chaîne des êtres, de même que toutes les idées se tiennent dans la chaîne des vérités. D'ailleurs, quand l'imagination perd son empire sur les peuples, le spectacle de toutes ces merveilles n'est-il pas un heureux supplément, et, si l'on envisage la question sous le point de vue religieux, la nature n'est-elle pas, après tout, la plus ancienne des révélations?

Ceci peut s'appliquer également à l'étude philosophique du règne végétal, qu'Aristote et son école embrassèrent aussi dans leurs recherches.

Cette branche de l'histoire naturelle fut créée en même temps que la zoologie, et cette

création est un fait intellectuel qui mérite d'autant plus de fixer notre attention, que les rapports de l'homme avec les végétaux sont encore plus intéressans que ses rapports avec les animaux.

Les rapports d'utilité sont innombrables. Les arbres et les plantes lui fournissent des alimens, des vêtemens, des meubles, des instrumens de guerre et de labourage, des remèdes pour ses blessures et ses maladies, des matériaux pour construire sa cabane ou son palais, sa nacelle ou son vaisseau, son char ou son cercueil. Dans tous les degrés intermédiaires qui séparent l'état sauvage de l'extrême civilisation, c'est principalement sur les produits du règne végétal que s'exerce son industrie, et les heureuses transformations qu'il leur a fait subir pour les convertir à son usage, sont légitimement comptées par lui au nombre de ses titres de gloire.

Mais ces rapports, après tout, sont purement matériels. Il en est d'autres qui sont mixtes, et qui participent à la fois de l'utilité et de l'agrément; d'autres, enfin, qui sont en quelque sorte d'une nature poétique, et qui influent puissamment sur l'imagination des

peuples, et sur la forme dont ils revêtent leurs pensées.

Ce n'est pas uniquement pour les jouissances physiques de l'homme que le Créateur a répandu la vie organique avec tant de profusion, et jeté sur la surface du globe ce mystérieux tapis de verdure qui se renouvelle à chaque printemps. Il y a aussi dans les végétaux de l'aliment pour la poésie. Outre qu'ils font disparaître les traces de la mort en recouvrant les tombeaux presque aussi vite que les cendres se refroidissent, ils contribuent à entretenir la vie intellectuelle par l'harmonie qui résulte de leur belle ordonnance; et il n'est pas nécessaire, pour que cet effet soit produit, qu'on se rende compte de la beauté des sites et de la variété des paysages. Les premières impressions, qui sont aussi les plus fortes, et par conséquent les plus décisives, l'homme les reçoit sans être tenté de les analyser; et, comme l'aspect de la nature varie presque à chaque pas qu'il fait sur le globe, il en résulte une éducation différente pour l'imagination des diverses peuplades qui l'habitent. Il est vrai que cette différence tient aussi en partie au contour des montagnes,

à la transparence de l'air, à la couleur du ciel et à d'autres apparences extérieures; mais il n'en est pas moins vrai que l'effet total est produit principalement par la masse des végétaux qui agissent si puissamment sur nous par leur variété, par leur grandeur, et par leur immobilité [1]. C'est à cause de ces deux derniers caractères que les arbres ont quelquefois tenu lieu de monumens. Du temps de Pline, les cantons du Latium, où la simplicité primitive s'était le mieux conservée, consacraient encore par une espèce de culte les arbres les plus majestueux de leurs forêts[2]. C'était un olivier sauvage qui servait de palladium aux Mégariens, et ils croyaient, sur la foi d'un oracle, que le salut de leur ville y était attaché[3]. On sait ce qu'étaient pour les Juifs le chêne de Mambré et le chêne du deuil[4], pour les Grecs l'olivier de Minerve,

1. Voyez dans les Tableaux de la nature, par M. de Humboldt, ses Idées sur la physionomie des végétaux, vol. I.

2. *Prisco ritu simplicia rura etiam nunc Deo præcellentem arborem dicant.*

3. Théophr., Hist. plant., lib. V, c. II.

4. *Quercus fletûs*, Genes., XXXV, v. 8.

et le platane de Ménélas [1], pour les Romains le figuier ruminal, pour les Druïdes le rameau de gui; et l'on sait aussi ce qu'ont été pour d'autres peuples le mûrier de Shakspeare [2], le saule de Pope [3], le chêne royal de saint Louis [4], et le noyer sous lequel s'assit Turenne le matin du jour de sa mort [5].

Ainsi, le règne végétal s'associe aux souvenirs des nations, et influe sur le mode de développement de certaines facultés intellectuelles. Voilà un point de vue qui donne à la botanique un attrait tout particulier, et qui la ratta-

1. Pausanias, Arcadie, ch. XXIII.

2. Ce mûrier, planté par Shakspeare lui-même, fut long-temps révéré en Angleterre.

3. Quand ce saule tomba de vétusté, on vit tout le monde s'en disputer les débris.

4. Maintes fois ai vu, dit Joinville, que le bon saint, après avoir ouï messe en été, se alloit ébattre au bois de Vincennes et se séoit au pied d'un chêne et nous faisoit seoir tous auprès de lui, et tous ceux qui avoient affaire à lui venoient lui parler, sans que aucun huissier ne leur donnât empêchement.

5. Près de Saltzbach, non loin du monument qu'on avait élevé à sa mémoire.

che à des considérations philosophiques de l'ordre le plus élevé.

Bien que la Grèce ne soit pas le pays le plus favorisé du monde pour la magnificence des végétaux, cependant nulle part les rapports dont nous avons parlé plus haut ne sont si faciles à constater. Voyez comme le règne végétal se réfléchit dans la poésie homérique, et quel charme y répandent les comparaisons et les images qui lui sont empruntées. Voyez quel rôle jouent les fleurs et les plantes dans les traditions mythologiques, dans les fêtes nationales, dans les cérémonies religieuses, dans tous les plaisirs, et dans toutes les douleurs de la vie sociale ou domestique. La fureur de Phèdre[1] et le désespoir d'Ajax étaient gravés sur les feuilles du myrte et sur la fleur de l'hyacinthe. L'hélichryse, dont on se couronnait dans les festins, était ainsi appelée du nom de la nymphe qui l'avait cueillie pour la première fois[2]. La lychnide, qui était plus belle en Chypre et

1. Pausanias, Attique, chap. XXII; Athen., Deipnos., l. XV, § 31.

2. Athen., Deipnos., l. XV, § 27.

à Cythère que partout ailleurs, était née de l'eau où Vénus s'était baignée en sortant des bras de Vulcain [1]. La fleur dont Ariadne s'était fait une couronne, portait le nom de Thésée, et rappelait les infortunes de cette princesse [2], de même que la violette rappelait celles de Proserpine; et la parure des jeunes vierges, et celle des tombeaux, et celle des fronts des convives, étaient merveilleusement assorties à la nature des circonstances et des impressions. En cela les Grecs étaient encore véritablement artistes, comme dans la composition des monumens et des inscriptions. Le même goût qui leur faisait aimer et sentir le beau dans les arts, présidait chez eux au choix des fleurs qu'ils laissaient flétrir sur les cippes funéraires [3], ou de celles qu'ils jetaient sur les tombes encore fraîches des jeunes filles [4].

Enfin, ce qui prouve invinciblement que ce

1. Fragment d'Amerias le Rhizotome, cité par Athénée. Athen., Deipnos., l. xv, § 28.

2. Ibid., § 32.

3. Ibid., § 31.

4. Id., ibid.

peuple avait la conscience de la liaison intime qui se trouve entre l'inspiration poétique et les beautés végétales de la nature, c'est qu'il voulait que l'Hélicon, ce séjour consacré par les muses, le fût aussi par les priviléges de sa végétation ; et non-seulement on disait que c'était la montagne la plus fertile et la mieux boisée de toute la Grèce, mais on ajoutait que nulle part les arbousiers ne donnaient des fruits aussi doux, qu'on n'y trouvait point de racines ou de plantes nuisibles, ce qui faisait que la morsure des serpens n'y était pas dangereuse[1].

Mais il y avait encore loin de là à l'étude scientifique du règne végétal. Il fallait que le commerce, les conquêtes, les observations des voyageurs et des historiens donnassent aux Grecs l'occasion de comparer leurs végétaux avec ceux des contrées lointaines. Hérodote, dans son histoire universelle, avait déjà réuni beaucoup de détails curieux sur les arbres et les plantes étrangères. Xénophon, dans son admirable récit de la retraite des Dix Mille, avait parlé avec enthousiasme de l'aspect des montagnes

1. Pausanias, Béotic., ch. 20.

et des plaines qu'il avait traversées; et le médecin Ctésias, pendant son séjour à la cour du grand roi, avait recueilli des documens assez nombreux sur les productions de la Perse [1]. On connaissait assez bien la flore de l'Égypte, et celles des colonies grecques les plus rapprochées de la mère-patrie. Mais pour que la botanique vînt prendre place comme science parmi les produits de l'esprit humain, il fallait donner une dernière secousse à la curiosité des Grecs, et, ce qui était plus difficile encore, il fallait un génie qui pût créer une méthode; et ici nous retrouvons encore Aristote et Alexandre, dont nous sommes obligés de répéter les noms à chaque progrès intellectuel que nous avons à signaler.

Long-temps avant l'époque où parurent ces deux grands hommes, la Grèce recevait, par la voie du commerce, plusieurs produits végétaux de la Haute-Asie et de l'Arabie; mais, malgré la grande consommation d'encens qui se faisait

1. Voyez dans Athen., Epit, l. II, § 74, un fragment d'un ouvrage de Ctésias qui avait pour titre, *De Tributis quæ in Asiâ penduntur.*

dans les temples, on ne connaissait pas l'arbre qui le produit, et l'on croyait toujours aux fables ridicules accréditées par les marchands sur les dangers qu'il y avait à le cueillir, ainsi que le cinnamome et la cassie [1]. L'expédition d'Alexandre dissipa quelques-unes de ces illusions, et de plus elle fit connaître aux Grecs des pays dont la physionomie végétale différait entièrement de celle du leur. Onésicrite décrivit le figuier d'Inde, cet arbre gigantesque qui fait à lui seul une forêt [2]. D'autres observèrent dans l'Euphrate une plante qui, aux approches de la nuit, descendait au fond du fleuve et reparaissait au lever du soleil avec sa fleur épanouie [3]. D'autres furent frappés du phénomène que leur présentaient sur les bords de l'Océan des végétaux, pour ainsi dire, amphibies, qui, étant submergés tous les jours par le flux de la mer, n'en conservaient pas moins leurs

1. Arrian., Peripl., Mar., Erythr.

2. Strab., liv. XV; Théophraste en parle également, Hist. des Plantes, l. I, c. VII, et l. IV, c. IV.

3. Plin., Natur. hist., lib. XIII, c. XXXII; Théophr., Hist. plant., l. IV, c. VIII.

feuilles, leurs fleurs et même leur parfum [1].

A chaque pas que faisait l'armée macédonienne, elle trouvait aux arbres et aux plantes une physionomie et des propriétés nouvelles. Elle voyait, pour la première fois, et l'arbre qui fournit l'ébène [2], et celui qui fournit le coton [3], et le bambou, dont les naturels faisaient des javelots [4], et une multitude d'autres végétaux *qui n'ont pas de nom dans notre langue*, dit Théophraste, *et qui diffèrent totalement de ceux que produit la Grèce, au point qu'on a de la peine à trouver un arbre, un arbrisseau ou même une plante qui ressemble en tout point à ceux de cette dernière contrée* [5]. Cette différence se remarquait jusque dans les légumes et les céréales. On n'y trouvait ni pois, ni lentilles [6], mais on apercevait de vastes champs de sésame qui ne

1. Plin., Natur. hist., l. XIII, c. LI.

2. Hist. plant., l. IV, c. IV.

3. Ibid., c. VII.

4. C'était sur les bords de l'Acésines. Ibid., l. IV, c. XI. Ctésias en avait déjà parlé.

5. Ibid., l. IV, c. IV.

6. Id., ibid.

réjouissaient pas moins la vue [1]. Dans les plaines de Babylone, périodiquement engraissées par les inondations d'un grand fleuve, le blé, après avoir servi deux fois de pâturage aux bestiaux, rendait encore cent pour un au cultivateur industrieux [2]. Aux environs de Bactres, le grain de blé égalait, disait-on, en grosseur le noyau d'une olive [3]. Chez les Pissotiens, il était si nourrissant, que plusieurs Macédoniens moururent pour en avoir trop mangé [4]. Le même accident se renouvela plusieurs fois pour les hommes et pour les chevaux, à l'occasion de certains fruits d'un aspect décevant que cueillaient les uns [5], et de certaines plantes dont on nourrissait les autres [6]. Ces essais étaient suivis tantôt d'une

1. Xénophon, Retraite des Dix Mille, passìm.

2. Théophr., Hist. plant., lib. VIII, cap. VII. Sur les pommes des environs de Babylone, voyez Athénée, l. VII, § 44.

3. Ibid., lib. VIII, c. IV

4. Id., ibid.

5. Ibid., lib. IV, c. IV. Alexandre fut obligé d'interdire l'usage de ces fruits à ses soldats.

6. Ibid., passìm.

mort subite, tantôt de convulsions, tantôt de la perte de la vue[1]. Ces végétaux ne furent pas les moins bien connus, parce qu'en les étudiant, l'observation fut puissamment aidée par l'instinct de la conservation. Mais on ne négligea pas pour cela les arbres et les plantes inutiles ou inoffensives qui n'avaient pour l'homme d'autre attrait que celui qui pouvait naître d'une curiosité scientifique. Quelques phénomènes, relatifs à la vie et au sommeil des plantes, furent remarqués pour la première fois[2]; et toutes ces observations, comparées avec celles qu'on avait pu faire en Grèce, devaient nécessairement conduire à des recherches intéressantes sur les lois de la vie dans le règne végétal.

Ces recherches furent commencées par Aristote, qui composa un traité des plantes. Son disciple Phanias en fit un sur la même matière. Mais outre que cet ouvrage a péri, il est cité trop rarement par les divers auteurs de l'antiquité, pour qu'on puisse apprécier même ap-

1. Théophr., Hist. Plant., liv. IV, c. IV.

2. Ibid., c. VII.

proximativement la valeur des observations et des vues qu'il renfermait [1].

Mais si ce ne fut ni Aristote, ni Phanias qui donna le premier une histoire philosophique des végétaux, du moins ce fut l'école péripatéticienne à laquelle son fondateur avait transmis son esprit d'observation. Théophraste, son successeur immédiat, entreprit cet immense travail, en faisant l'application la plus heureuse de la méthode qu'avait suivie son maître dans son ouvrage sur les animaux. Par là, le disciple qui n'avait pas assez de force intellectuelle pour se placer de lui-même dans un point de vue si élevé, eut néanmoins l'avantage d'observer la nature sous un aspect intéressant; et son imitation, bien que servile, ne laissa pas d'être féconde. Seulement il ne faut pas s'attendre à trouver chez lui cette merveilleuse sagacité à saisir les rapports et les analogies qui existent entre les divers phénomènes de l'organisation. Théophraste n'égale Aristote, ni comme philosophe, ni comme observateur. Il s'appuie sur des autorités moins sûres, et surtout il est

1. Cet ouvrage est cité par Diogène Laërce.

beaucoup moins riche en recherches personnelles. Des philosophes, des rhizotomes, des pharmacopoles, des médecins, des voyageurs sont ses garans ordinaires, même pour les plantes indigènes [1]; et il paraît n'avoir visité, dans un but scientifique, que l'Attique, l'île d'Eubée, celle de Lesbos, et peut-être le lac d'Orchomène, où se trouvaient des îles de roseaux qu'il a parfaitement bien décrites [2]. Il est vrai qu'il fonda dans Athènes, avec le secours de Démétrius de Phalère, une espèce de jardin botanique, où l'on avait transplanté une partie des richesses végétales des contrées lointaines [3]; mais des plantes ainsi exilées, même sous un beau ciel, ne pouvaient pas laisser soupçonner les rapports qu'elles étaient destinées à avoir avec les lieux où elles avaient pris naissance. Avec ce supplément, on pouvait peut-être faire de la botanique médicale ou systématique;

1. J'emprunte à Sprengel ce jugement sur Théophraste, tout en le trouvant beaucoup trop sévère. Sa compétence, comme traducteur, a pu seule m'y décider. Voyez l'introduction de sa traduction allemande de l'Hist. des Plantes.

2. Théophr., Hist. plant. l. IV, c. XIII.

3. Diog. Laert. l. IV, c. V.

mais la botanique pittoresque était impossible.

Aussi Théophraste ne donne-t-il une idée complète de la parure végétale d'un pays, que quand il parle des arbres, des arbrisseaux et des plantes qui décoraient les montagnes, les vallées ou les plaines de la Grèce. Son imagination, naturellement froide, n'avait pas de puissance synthétique; elle ne rapprochait pas tous les élémens partiels qui déterminent l'impression que produit l'ensemble d'un paysage; de sorte que quand il parle des végétaux de l'Égypte, de l'Inde ou de l'Éthiopie, sur la foi des marchands ou des voyageurs, ses descriptions sont presque toujours incomplètes ou inexactes [1].

Il faut excepter celles du bananier et du palmier, sur lesquels il a donné des détails plus satisfaisans. Ce sont les arbres à l'ombre desquels se sont développés les premiers germes de civilisation. Dans tous les pays de la zone torride, la tradition fait remonter à un temps immémorial la culture du bananier. Il était cultivé en Amérique avant l'arrivée de Chris-

1. Voyez la manière dont il parle de quelques arbres des environs de Memphis, liv. IV, c. II.

tophe Colomb, et les fables de l'Asie ont placé sa demeure primitive au pied du mont Himalus ou sur les bords de l'Euphrate [1].

Quant au palmier, c'est de tous les végétaux celui qui s'élève à la plus grande hauteur et qui a la forme la plus noble [2]. Théophraste avoue qu'aucun arbre ne l'égale en beauté, bien qu'il ne connût que le palmier d'Europe, si inférieur à tous égards à celui qui croît sous le ciel brûlant des tropiques. Mais dans l'histoire de ce végétal, c'est principalement au point de vue économique qu'il s'attache. Il indique les terrains qui lui conviennent, les lieux où ses fruits sont le plus faciles à conserver [3], ceux où ils se font le plus remarquer par leur saveur et par

1. Voyez les Tableaux de la nature, Idées sur la physionomie des végétaux, par A. de Humboldt.

2. Le palmier à cire, découvert dans les Andes par M. de Humboldt, s'élève à la hauteur de 160 à 180 pieds.

3. Il faut, dit-il, que le terrain soit sablonneux et salé. Les dattes qui se conservent le mieux sont celles que l'on cueille dans la Célésyrie. (Hist. des Plantes, liv. II, c. VI.)

leur grosseur [1]. Il cite l'espèce royale comme la meilleure, mais aussi comme la plus rare, puisqu'elle ne se trouvait qu'à Babylone, dans les jardins de Bagoas [2]. Il fait mention des palmiers stériles, dont les Babyloniens faisaient des lits et des meubles; des palmiers de Chypre, dont les fruits ne mûrissent jamais complètement [3], et quand il parle des palmiers d'Afrique, il se contente de dire qu'il y en avait de très-beaux dans la partie de ce continent, où il ne pleut jamais [4].

On suit Théophraste avec plus d'intérêt dans l'énumération des végétaux de la Grèce. Il nous apprend quels arbres couronnaient le Parnasse et l'Olympe, ou protégeaient de leur ombrage les simples pasteurs de l'Arcadie [5]. Il n'a oublié ni les arbrisseaux des plaines et des collines, ni les plantes des jardins, ni celles des prairies,

1. Il y en avait de si grosses qu'il n'en fallait que quatre pour faire une coudée. (Hist. des Plantes, l. II, c. VI.

2. Ibid.

3. Ibid.

4. Lib. IV, c. III.

5. Lib. II, c. VII; lib. III, c. II.

ni celles des étangs, des fleuves, des lacs et des marais. Surtout il n'a pas oublié celles qui produisaient les fleurs dites *coronaires*, parce qu'elles entraient dans la composition des couronnes. Le fréquent usage que faisaient les Grecs de cette parure végétale, ne permettait pas même aux naturalistes de passer cet article sous silence. Les détails dans lesquels Théophraste est entré à cet égard, dépareraient peut-être un ouvrage scientifique, s'il s'agissait d'un autre peuple; mais celui auquel ce philosophe adresse ses préceptes sur la culture des fleurs était assez heureusement organisé pour y trouver quelque charme. La douceur du climat faisait qu'il y en avait pour tous les mois de l'année. La violette devançait le retour du printemps, elle était suivie de la narcisse et de l'anémone des montagnes, puis venaient l'œnanthe, la violette noire, l'hélichryse, l'anémone des prés et l'hyacinthe [1]. En y joignant l'iris, la lychnide, le lys, la marjolaine de Phrygie, le serpolet et la rose, on aura, d'après Théophraste, les noms

1. Voyez sur les Fleurs à couronne, les chapitres VI, VII, VIII du livre VI de l'Histoire des Plantes.

des principales fleurs qui entraient dans la composition des couronnes [1]. Entre les roses, dont il distingue plusieurs espèces, il recommande pour leur parfum celles de Cyrène, en Afrique, et pour leur beauté, les roses à cent feuilles, qu'on cultivait aux environs de Philippe, et qu'on y transplantait du mont Pangée, leur séjour naturel. Cette transplantation avait également lieu à Athènes et à Sycione pour le serpolet des montagnes, et plusieurs plantes destinées au même usage étaient élevées dans des vases que l'on appelait les jardins d'Adonis [2].

Les Grecs tiraient des végétaux une autre jouissance qui tient plus particulièrement au luxe : ils mettaient un raffinement incroyable dans la composition et dans l'usage des parfums. Théophraste a fait un traité spécial où, descendant de la hauteur de ses aperçus philosophiques, il envisage le règne végétal sous ce point de vue, énumérant fort au long les fleurs et les plantes qui fournissaient les parfums les

1. Hist. des Plantes, l. vi. Voyez aussi Athénée, Deipnos., l. xv, § 27.

2. Théoph., Hist. Plant., l. vi, c. vii.

plus suaves, désignant dans les trois parties du monde les villes où l'on savait le mieux les combiner entre eux [1], indiquant les vases où ils se conservaient le plus long-temps, la manière de s'en servir, leur action sur l'économie animale et particulièrement sur le cerveau; en un mot, entrant sur leurs diverses propriétés, dans une multitude de détails qui supposent de longues observations, poussées peut-être trop loin pour un philosophe [2], bien qu'il fût encore au-dessous de ceux qui, à force d'expériences, étaient parvenus à savoir quel parfum convenait le mieux à chaque partie du corps [3].

1. Voyez son Traité *De Odoribus*, passìm. Athénée parle d'un certain Hérophile qui avait fait un Traité sur les Parfums. Deipnos., liv. xv, § 38.

2. Les Lacédémoniens chassaient de leur ville ceux qui faisaient des parfums, et Solon avait défendu aux hommes d'en vendre. Ibid., § 34.

3. Antiphane, dans un fragment de comédie conservé par Athénée, dit que: « pour le genou et le cou, il faut de l'essence de serpolet; pour les cheveux et les sourcils, de l'essence de marjolaine; pour les bras, de l'essence de sysimbrium; pour les joues et la poitrine, de l'essence de palmier, etc. » Ibid., § 40.

Au reste, lors même que cette digression serait étrangère à l'histoire du règne végétal, on la pardonnerait à Théophraste en faveur des vues vraiment philosophiques qui tiennent une si grande place dans son ouvrage. Ce n'est pas qu'elles lui appartiennent en propre : on voit qu'il a suivi les idées et la méthode d'Aristote ; mais comme il en a fait l'application à une autre branche des sciences naturelles, la gloire qui lui en revient est légitime. . . . .

Il examine aussi lui l'influence des lieux sur les végétaux. Hippocrate, le premier, avait voulu se rendre compte de cette influence sur l'homme ; Aristote, à son exemple, en avait fait autant pour les animaux ; et voilà que Théophraste vient achever le tour de la création vivante : effet prodigieux d'une idée juste et féconde jetée au milieu d'une science par un homme de génie ! Le dernier venu n'est pas celui qui en a tiré le parti le moins heureux. Théophraste nous apprend que les divers phénomènes de la végétation varient suivant les climats, suivant la nature et l'élévation du sol. Si un arbre est placé dans un terrain et sous un ciel qui lui conviennent, son tronc sera

moins noueux, ses feuilles mieux nourries, ses fleurs plus belles et plus parfumées, et ses fruits plus doux[1]. Le chêne d'Epire avait toujours dégénéré toutes les fois qu'on avait voulu le propager ailleurs[2], et le palmier, transplanté en Grèce, avait été frappé de stérilité[3]. C'était à cause de ces convenances naturelles que le pin de Macédoine surpassait tous les autres en beauté, même celui du Parnasse[4], que les arbres étaient si long-temps verts en Égypte[5], qu'auprès d'Éléphantine les vignes et les figuiers gardaient toujours leurs feuilles[6], que le cyprès venait si bien en Crète[7], la centaurée en Élide, le

1. Hist. Plant., l. I, c. VIII, IX.

2. Ibid. l. II, c. II.

3. Ibid. Il paraît cependant d'après Pausanias (Beotie, ch. XX) que dans les environs d'Aulis, le fruit du palmier mûrissait mieux même qu'en Ionie, tout en étant bien inférieur au fruit du palmier de Palestine.

4. Ibid., l. I, c. IX.

5. *In Ægypto semper ferè arbores germinant, aut certè parùm temporis intermittunt.* Lib. III, c. V.

6. Ibid., l. I, c. III.

7. Il suffisait d'y remuer la terre pour faire venir des cyprès, ibid., l. III, c. I.

sorbier en Arcadie [1], le palmier à Babylone, le cèdre sur le Liban, le térébinthe près de Damas [2], le peuplier sur les bords de l'Achéron, l'olivier sauvage sur ceux de l'Alphée, la persea sur ceux du Nil, et le tamarin sur ceux du Méandre [3]; c'était à cause de la variété des positions qui s'offraient aux plantes sur le sommet, sur le penchant, et au pied des montagnes de la Macédoine, que les Grecs y pouvaient admirer, sur un espace très-circonscrit, toutes les richesses végétales de plusieurs autres contrées réunies [4]. Il est facile de voir que toutes ces observations correspondent à celles du même genre qu'Aristote avait faites sur le règne animal. Cette corrélation entre les vues du disciple et celles du maître se remarque encore dans plusieurs parties de l'histoire des plantes, et surtout dans les formules générales où Théophraste résume les faits partiels qu'il a recueillis.

Toutes ces considérations sont entremêlées

1. Hist. Plant., l. II, c. VII; l. III, c. III.
2. Ibid., l. III, c. II.
3. Pausanias, Elide, ch. XIV.
4. Hist. Plant. l. III, c. III.

de préceptes d'économie rurale sur les expositions et les époques les plus favorables pour les diverses plantations[1], sur les différentes espèces d'engrais[2], sur la coupe des arbres[3], sur les précautions à prendre pour la multiplication des végétaux utiles. Il entre dans d'assez longs détails sur les bois de construction, et il préfère à tous les autres ceux du Pont et de Macédoine, comme étant les plus durs et les plus incorruptibles[4].

Maintenant, si l'on réunit tous les végétaux qui sont décrits ou nommés dans l'ouvrage de Théophraste, on trouvera que leur nombre ne s'élève pas au-delà de cinq cents[5]. On serait tenté de trouver ce début bien pauvre, surtout quand on rapproche de cette évaluation la somme des plantes que l'on connaît aujourd'hui[6]! Mais outre que c'est assez beau pour un premier essai,

1. Hist. Plant., l. II, c. V.
2. Ibid, c. VII.
3. Ibid., l. III, c. V; l. V, c. I.
4. Lib. V, c. V, VI, VII.
5. Sprengel, Hist. de la Médecine, vol. I, c. II, § 4.
6. M. de Humboldt, dans ses Tableaux de la Nature

il ne faut pas oublier que, chez les Grecs, la botanique, comme la zoologie, empruntait tous ses termes à la langue populaire, qui, malgré sa richesse, était loin de suffire pour désigner tous les objets d'histoire naturelle. D'ailleurs, Théophraste nous dit que la plupart des arbres sauvages n'avaient pas de nom [1].

Une énumération si incomplète eût été un grand obstacle à une classification systématique des végétaux, si Théophraste l'eût tentée; mais il n'avait pas même besoin d'en connaître cinq cents pour arriver aux découvertes importantes qu'il fit sur la physiologie végétale.

Il y avait long-temps que des philosophes observateurs de la nature avaient cru remarquer une analogie frappante entre la vie des animaux et celle des plantes. Empédocle avait comparé la racine, les feuilles et les fruits des unes, avec la bouche, le poil et les œufs des autres [2]; et Anaxagore avait dit, non-seu-

(vol. II, p. 112) dit que le nombre des espèces reconnues comme distinctes par les botanistes, passe 28,000.

1. Hist. plant., l. I, c. XIV.

2. De Caus. plant., l. I, c. VII.

lement que les plantes respiraient, mais que leurs ames étaient des émanations de l'ame universelle [1].

Mais ces idées se rattachaient à de pures hypothèses, et les philosophes qui les avaient entrevues ne songeaient guère à les appuyer sur des observations suivies.

Enfin, avec Aristote, le temps de la philosophie expérimentale arriva, et les phénomènes de la vie dans les végétaux furent étudiés dans un but scientifique; tel est l'objet du traité de Théophraste *sur les causes de la végétation*, traité qui est comme la continuation et le complément nécessaire de son *Histoire des Plantes* [2].

Il examine deux choses dans le végétal, les organes de la nutrition et ceux de la reproduction, les comparant presque toujours avec les organes qui remplissent des fonctions analogues dans l'économie animale. Selon lui, la graine est l'œuf végétal; dont une partie sert

1. Aristote, *De Plantis*, l. I, c. II.

2. Les deux derniers livres de cet ouvrage sont perdus; il ne nous en reste que les six premiers. Diog. Laert., l. V, § 46.

à former la tige; l'autre à nourrir le germe et à développer les racines, qui sont comme une sorte d'estomac où se prépare et s'élabore la nourriture de la plante [1]. Les sucs nourriciers, ainsi élaborés, sont absorbés par des tubes capillaires fibreux [2], et par d'autres vaisseaux auxquels Théophraste donne le nom de veines [3], et qu'on peut suivre ainsi que les premiers, jusque dans les fleurs et dans les fruits [4]. Au centre est la moelle, cet organe si important de la vie végétale, et dans lequel s'opère la combinaison de l'humide radical avec la chaleur intégrante [5]. Le tout est enveloppé de deux membranes dont l'une extérieure, tient lieu d'épiderme, et l'autre, particulière aux plantes ligneuses seulement, est l'écorce proprement dite [6]. Des feuilles, qui varient à l'infini pour leur forme,

1. Theoph., De Caus. plant., l. vi, c. xv; Hist. plant., l. i, c ii, ix, xi.

2. Ibid., l. i, iii, iv.

3. Ibid., l. i, c. iv.

4 Ibid., c. xvi, xvii.

5. Ibid., c. iii, xxiii.

6. Ibid., l. iv, c. xviii.

pour leur disposition, et pour la nuance de leur verdure, sont placées sur tous les rameaux pour protéger les fruits [1], et peut-être aussi pour absorber des matières nutritives par leur surface inférieure [2].

Mais c'est surtout dans l'appareil floral que la nature semble avoir réuni les plus grandes merveilles de la végétation, non-seulement à cause des couleurs séduisantes, de la suavité des parfums, de l'élégance des contours, et de la délicatesse des tissus, mais principalement à cause du curieux phénomène de la reproduction, dont les organes sont renfermés dans la corolle appelée si justement par Linnée le lit nuptial des fleurs. Théophraste est loin d'avoir connu tous les détails de ce phénomène; mais il est le premier qui ait parlé avec connaissance de cause, de la différence de sexe dans les plantes, comme le prouve ce qu'il dit du genévrier [3], et de la stérilité des fleurs doubles [4].

1. De Caus. plant., l. I, c. XX, XXII.

2. Hist. Plant., l. I, c. XVI

3. Ibid., l. III, c. VI.

4. Ibid., l. I, c. XXII; au livre III, c. I, on trouve la

Cette belle découverte, qui lui appartient incontestablement, fait une ère mémorable dans les annales de la science, et suffirait à elle seule pour assurer à son auteur une place distinguée parmi les historiens de la nature.

Du reste, on peut signaler dans Théophraste les mêmes lacunes que dans Aristote, et lui adresser à peu près les mêmes reproches. On retrouve toujours la froide empreinte de l'école péripatéticienne. On voit bien que ce n'est pas après avoir contemplé la nature en masse, et dans son ensemble, qu'il a voulu étudier les détails de ce spectacle. Théophraste n'était point de ces contemplateurs à imagination platonicienne, qui se livrent aux extases qu'excite en eux l'harmonie de la création vivante et se perdent avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système avec lequel ils se sentent identifiés. Un végétal dans la plénitude de son développement, ne réveillait pas en lui les idées accessoires qu'il réveille dans les naturalistes qui savent où rattacher le premier

phrase suivante : *Cùm flatibus delatum semen ulmi in loca proxima fuerit, nasci arborem aiunt.*

anneau de la chaîne des êtres. En un mot, il ne s'est pas élevé à la connaissance des vrais rapports de l'homme avec la nature. Mais les travaux de Théophraste ne sont pas pour cela demeurés stériles; car les matériaux qu'il a recueillis et coordonnés, ont été plus tard mis en œuvre par la philosophie de l'histoire naturelle.

Une autre erreur qui lui est commune avec son maître pour avoir marché trop scrupuleusement sur ses traces, c'est sa théorie de la génération spontanée qu'il applique à certains végétaux, comme Aristote l'avait appliquée à certains insectes. Il admet, avec Diogène d'Apollonie, que les plantes naissent d'un mélange d'eau corrompue et de terre [1]; et, quoiqu'il ait reconnu que les semences végétales sont portées au loin par le ministère des vents et par le débordement des fleuves [2], il semble préférer

1. Hist. plant., l. III, c. I.

2. Ibid., l. II, c. VIII; l. III, c. I; De Caus. plant., lib. II, cap. XIII. *Sive semina insint* (*in terrâ*), *sive etiam ipsa terra modo quodam affecta præparataque spontè gignat, quod haud absurdum esse videtur*, etc.

à une explication si satisfaisante, une hypothèse qui n'était appuyée que sur une fausse analogie.

Mais cette erreur aurait pu disparaître de la science avec beaucoup d'autres, si quelque philosophe avait continué les observations de Théophraste sur la physiologie végétale. Malheureusement la science ne fut envisagée après lui que sous le point de vue économique ou médical, et le règne végétal, avec toute sa magnificence, ne fut regardé que comme un inépuisable magasin d'alimens et de remèdes. Il semblait que les Grecs, jadis si dégagés des considérations d'utilité matérielle, n'eussent plus assez de désintéressement intellectuel pour étudier une science pour elle-même.

Néanmoins il ne faut pas méconnaître les services réels rendus à celle que créa Théophraste, par ceux-là mêmes qui renfermaient leurs recherches dans le cercle si borné de l'utile. Les médecins d'Alexandrie firent faire à leur insu quelques progrès à la botanique, en étudiant les propriétés nutritives et médicales de certaines plantes. Callimaque, commentateur d'Hippocrate et disciple d'Hérophile, fit un traité sur

les accidens causés par certaines fleurs odorantes qu'on employait dans la composition des couronnes [1]. Apollonius de Memphis et Icésius, tous deux de la secte d'Erasistrate, composèrent des ouvrages de botanique, et même le dernier, qui acquit une célébrité extraordinaire [2], la dut principalement à son livre des plantes [3]. Enfin l'école empirique donna aussi naissance à plusieurs écrits sur la même matière, entre autres à ceux d'Héraclide de Tarente, auteur de plusieurs traités d'agriculture, et signalé par Galien comme un observateur exact et fidèle [4]. A tous ces médecins qui étudièrent dans l'intérêt de leur art cette branche importante de l'histoire naturelle, il faut ajouter Diphilus de Siphne, qui traita des alimens que fournit le règne végétal, tant dans l'état de santé que dans les maladies [5]; Zopyre, qui vécut

1. Plin., Hist. natur., l. XXI, c. III.

2. *Non parvæ auctoritatis medicus*, dit Pline, l. XXVII, c. IV.

3. Sprengel., Hist. de la Médecine, p. 464.

4. Ibid., p. 486.

5. On trouvera de longs et nombreux extraits de Di-

à la cour des Ptolémées, et qui se rendit célèbre par sa classification des médicamens [1]; Cléophante qui ne le fut guère moins par sa description des plantes médicinales [2], et Cratevas le Rhizotome, auteur d'un ouvrage où, non content d'exposer les vertus de ces mêmes plantes, il y joignait des figures qui les représentaient avec assez de fidélité [3].

Outre les médecins, la botanique trouva des auxiliaires parmi les poètes, les géographes et les historiens. Nicandre, dans ses *Géorgiques*, décrivit un grand nombre de fleurs, et particulièrement celles dont on composait des couronnes. Le même sujet fut traité par l'auteur des vers cypriaques [4] attribués par les uns à Hégésias, par les autres à Stazinus. Les voyageurs et les savans que les rois de Syrie et

philus dans Athénée, l. II, § 34, 35, 37, 42, 43, 44, 47, 53, 59, 60, 62, 66, 81, 85; l. III, § 2, 5, 19, 20, 24, 39, 40; l. IX, § 9, 10, 11, 12.

1. Cels., l. V, c. XXIII.

2. Plin., Hist. natur., l. XX, c. V.

3. Ibid., l. XIX, c. VIII; l. XXV, c. II.

4. Athen., Deipnos., l. XV, § 28, 29.

d'Égypte envoyaient au loin dans l'intérêt du commerce ou des sciences, enrichissaient à la fois de leurs découvertes la botanique et la géographie; et les rédacteurs d'annales, quand ils avaient à parler d'une contrée lointaine, donnaient presque autant de détails sur ses productions végétales que sur les mœurs de ses habitans, comme on le peut présumer d'après les fragmens qui nous restent de plusieurs historiens de ce siècle [1]. Ceux même qui, comme Polybe, bannissaient le plus sévèrement tous les ornemens étrangers à leur narration, ne croyaient pas qu'il fût au-dessous de la dignité de l'histoire, de décrire un végétal qui contribuait à embellir la scène d'un événement historique [2]. Enfin, dans ce même siècle où l'on avait vu un roi d'Égypte composer un ouvrage de zoologie, on vit le dernier roi de Sicile composer un traité d'agriculture qui a mérité les éloges de Varron et de Columelle, et le der-

1. Voyez ces fragmens dans Athénée, Deipnos, l. XV, § 25, 27, 28, 29, 30.

2. Polybe, liv. XII, chap. II, et les fragmens du liv. XXXIV.

nier roi de Pergame [1] s'occuper lui-même, dans un but scientifique, de la culture d'un grand nombre de plantes [2], et acquérir des connaissances fort étendues tant en botanique qu'en médecine. On peut joindre à ces deux noms celui du fameux Mithridate, dont les expériences sur les poisons végétaux ne furent pas sans profit pour la science [3], et celui d'Archelaüs, roi de Cappadoce, qui fit un traité sur les pierres [4]. Ce titre nous annonce l'apparition d'une nouvelle branche de l'histoire naturelle, de celle qui a pour objet la connaissance du règne minéral.

Voilà encore une science bien pauvre à son début, et devenue après vingt siècles bien intéressante dans son développement. Certes, les premiers mineurs qui fouillèrent dans les entrailles de la terre pour en tirer des métaux précieux, ne croyaient pas que leurs travaux

1. Attale Philométor, 134 ans avant Jésus-Christ.

2. Plutarch., in Vit. Demetrii.

3. Plin., Hist. natur., l. xxv, c. II; Appian., de Bello Mithridat., c. CCXLVIII.

4. Beckman, *de Hist. natur. veterum*, p. 21.

contribueraient un jour à éclaircir l'histoire primitive de notre globe. C'est ainsi que des recherches qui n'avaient d'abord pour objet que l'utilité matérielle, se sont peu à peu ennoblies en fournissant des bases aux considérations philosophiques de l'ordre le plus élevé.

Le premier *Traité de Minéralogie* dont il soit fait mention dans l'antiquité est dû à Théophraste [1]. C'est une œuvre bien imparfaite sans doute, les roches primitives ne sont pas distinguées des terrains de transition et des terrains secondaires; les minéraux ne sont ni décrits, ni rangés suivant un ordre systématique : ils ne sont point envisagés sous le rapport de leurs propriétés chimiques, de leur gisement, de leur mélange et de leur distribution dans les contrées alors connues; les caractères extérieurs, comme la couleur, la dureté, la forme cristalline, la pesanteur, la transparence n'y sont pas même soigneusement indiqués; mais comme

1. Cet opuscule de Théophraste a été traduit en anglais et commenté par Hill. Il existe une traduction française du travail de Hill, in-12, 1754.

première ébauche d'une science qui venait à peine de naître, cet essai de Théophraste n'en est pas moins une production fort remarquable. Non-seulement on y trouve des détails curieux sur un grand nombre de substances minérales, mais encore une théorie par laquelle il cherche à expliquer la formation des corps qui se trouvent dans l'intérieur du globe terrestre. Selon lui, les uns tirent leur origine de l'eau, et c'est le cas de toutes les substances métalliques, comme l'or, l'argent, le fer; les autres la tirent de la terre, comme les pierres tant précieuses que communes, et toutes les substances terreuses sans exception [1].

Nous n'avons pas l'ouvrage que Théophraste avait composé sur les métaux [2]. Dans celui qui nous reste, il traite successivement des pierres et de leurs propriétés [3], des différentes espèces de marbre et d'albâtre [4], des pyrites [5], de la

1. Traité des Pierres, § 1, 2.

2. Ibid., § 3.

3. Ibid., § 7, 8.

4. Ibid., § 13, 14, 15.

5. Ibid., § 19.

pierre-ponce et de la pierre de Lipari[1], du charbon de terre qu'on trouvait en Ligurie et dans l'Élide[2], de l'escarboucle qu'on apportait en Grèce de Carthage et de Marseille[3], de la cornaline qui venait de Sardaigne[4], de l'émeraude qui n'était nulle part aussi belle que dans la Scythie ou dans la Bactriane[5], de l'ambre et de l'aimant dans lesquels on avait remarqué dès-lors une force attractive[6], du saphir, du cristal, de l'améthyste, de l'onyx, de l'agate, de la perle qui venait des Indes et de quelques îles de la mer Rouge[7], du corail qu'on trouvait aussi dans la mer et que Théophraste comparait avec une racine[8], de la pierre de touche qu'on tirait du lit du fleuve Tmolus, en Lydie[9];

1. Traité des pierres, § 25, 37, 38, 40.
2. Ibid., § 28.
3. Ibid., § 31, 62.
4. Ibid., § 43.
5. Ibid., § 44, 63.
6. Ibid., § 50, 53.
7. Ibid., § 54, 57, 58, 64.
8. Ibid., § 67.
9. Ibid., § 78, 79, 80.

enfin des différentes espèces de terres, et particulièrement de celles qui, à cause de leur couleur, étaient employées dans la peinture, comme l'orpiment, l'ochre [1], la pierre d'Arménie [2], le cinnabre [3], la terre de Sinope et celle de Mélos [4].

Il est facile de voir, par l'ouvrage même de Théophraste, que les observations sur le règne minéral n'étaient pas encore assez avancées pour servir de base à une science régulière, et pour soulever ces grandes questions qui depuis un demi-siècle ont donné tant d'attraits à la minéralogie. S'il eût trouvé un continuateur parmi les philosophes qui après lui s'occupèrent de l'étude de la nature, cette branche de l'histoire naturelle aurait pu faire quelques progrès; mais les spéculateurs et les exploitateurs de mines étaient inaccessibles à toute curiosité scientifique, et ce n'étaient pas des idées qu'ils cherchaient à mettre en circulation [5].

1. Traité des pierres, § 90, 92, 95.
2. Ibid., § 98–100.
3. Ibid., § 103.
4. Ibid., § 108.
5. Agatharchidas, dans son périple de la mer Rouge,

Théophraste fait mention d'ivoire fossile, mais sans soupçonner ce que peut signifier la présence de ce débris animal au sein de la terre. Polybe parle aussi de poissons fossiles qu'on trouvait dans les plaines qui s'étendent des Pyrénées à Narbonne; mais il a recours à une singulière hypothèse pour expliquer ce phénomène. Dans ce siècle où l'esprit d'observation s'agitait en tous sens pour découvrir la raison des choses, pas un observateur, soit historien, soit naturaliste, n'eut l'idée de développer sur une plus grande échelle la conjecture si heureuse d'Hérodote, qui, en voyant des coquillages sur les montagnes d'Égypte, en avait conclu que la mer y avait autrefois séjourné [1]. On regardait comme oiseuse toute recherche dont l'utilité matérielle n'était pas manifeste. C'était alors la tendance générale des esprits. Cicéron

à l'occasion des mines d'or qui se trouvaient dans la Haute-Égypte, décrit les procédés des anciens pour extraire le minerai. Il donne surtout des détails curieux sur les esclaves employés à cette opération, qu'il regarde comme les plus malheureux des hommes.

1. Hérodote, liv. II; Beckmann, de Histor. natur. veterum, p. 240.

nous apprend que Démétrius de Phalère blâmait les dépenses que Périclès avait faites pour les temples, les portiques, les théâtres, et que sa première loi était le besoin ou l'utilité du moment. Une foule de traits épars dans les fragmens d'histoire qui sont venus jusqu'à nous, prouve que cette maxime étroite recevait des applications de plus en plus fréquentes, et rétrécissait chaque jour davantage le champ des spéculations scientifiques.

Dans l'intervalle qui sépare l'avènement d'Alexandre de la conquête romaine, des navigateurs hardis pénétrèrent dans des contrées lointaines où jamais avant eux aucune galère grecque n'avait abordé. Mais le besoin de satisfaire une noble curiosité entrait rarement pour quelque chose dans leurs entreprises aventureuses. Presque tous ces Argonautes avaient toujours en vue la conquête d'une toison d'or. Aussi, les auteurs des découvertes géographiques qui se firent alors sont-ils restés pour la plupart inconnus, ou si leurs noms ont été recueillis par quelque compilateur que le temps a épargné, du moins ils ne réveillent en nous aucun de ces souvenirs de gloire qui sont attachés aux

noms de quelques navigateurs modernes chez lesquels nous admirons l'alliance du désintéressement et du génie.

Cependant, comme ils ont ouvert un champ plus vaste aux observations de tout genre, il faut tenir compte au siècle dans lequel ils ont vécu des découvertes qui se firent alors dans les trois parties du monde.

L'Europe n'était pas beaucoup plus connue que les deux autres, bien que la Grèce y fût comprise. Les colonies, disséminées le long des côtes en Espagne et dans les Gaules, n'avaient recueilli que fort tard quelques notions exactes sur les peuplades espagnoles et gauloises, et les galères sorties des ports de Carthage ou de Tyr pour explorer les contrées septentrionales que baignait l'Océan ou la mer Baltique, n'avaient pas d'autre mission que celle d'assurer à ces deux villes les bénéfices d'un commerce sans concurrence. D'ailleurs, on sait que ni les Carthaginois ni les Tyriens n'employaient les observations astronomiques dans leurs voyages[1]; et de tous les peuples qui naviguaient sur

1. Voy. le Periple d'Hannon, Geogr. min. Græc., t. 1.

la Méditerranée, il n'y en avait pas un seul qui possédât des connaissances précises sur l'étendue et la forme du continent européen. Tout porte à croire qu'avant le siècle d'Alexandre les Grecs eux-mêmes n'étaient pas beaucoup plus avancés qu'au temps d'Hérodote, quand cet historien assurait, sans trouver de contradicteurs, que l'Europe seule était plus longue que l'Asie et l'Afrique prises ensemble[1].

Pythéas de Marseille, contemporain d'Alexandre[2], est sans contredit le plus ancien navigateur qui ait entrepris un voyage vers le nord de l'Europe avec le secours d'observations astronomiques. Malgré les fables absurdes et les erreurs grossières qu'il avait mêlées au récit de sa navigation, il paraît que ses découvertes furent très-précieuses pour la géographie. La mention qu'il faisait de l'île de Baltia[3] ou de

1. Herodot., Melpomen., l. IV, § 42, 45.

2. Bailly, Histoire de l'astronomie ancienne, § 16, p. 255.

3. Pythéas appelait cette île *Bazilia*, et Pline dit que c'est la même que l'île *Baltia*. (Hist. natur., lib. IV, cap. XXX.)

la Scandinavie, la hauteur où il plaçait l'extrémité septentrionale de la Bretagne[1], la position qu'il assignait à l'Islande, où il remarqua pour la première fois que le jour du solstice d'été le soleil ne faisait que toucher à l'horizon, et recommençait à s'élever aussitôt[2]; toutes ces observations, qui n'avaient pas été faites avant lui, étaient assurément des services réels rendus à cette science, alors si pauvre en données de cette nature. Quant aux contradictions et aux mensonges que Polybe et Strabon lui ont reprochés avec tant d'amertume[3], ils prouvent tout au plus que Pythéas manquait de critique et de bonne foi; mais ils ne prouvent pas que le voyage dont il avait écrit la relation fût un voyage imaginaire[4].

1. Cette hauteur répond, à deux degrés près, à la latitude des parties les plus élevées de l'Angleterre.

2. Bailly, Hist. de l'astron. anc., p. 255.

3. Pythéas disait que dans les environs de Thulé, que l'on croit être l'Islande, il n'y avait plus ni terre, ni mer, ni air, mais un composé de tous ces élémens, d'une consistance semblable à celle du poisson nommé *poumon-de-mer*. (Polyb., Fragm., l. XXXIV, § 5; Strab., l. II, III.)

4. Gosselin, Géogr. des Grecs analysée, in-4°, p. 48, 49.

Mais au moment où ce voyageur publiait ses découvertes, toute la curiosité des Grecs était attirée vers l'Orient par suite des conquêtes d'Alexandre.

La plupart des contrées situées au-delà de l'Euphrate leur étaient encore inconnues. A peine savaient-ils les noms de quelque grande rivière ou de quelque grande chaîne de montagnes. Jamais ils n'avaient entendu parler ni des Indiens, ni des Chinois, ni des révolutions qui avaient bouleversé à plusieurs reprises toute la moitié orientale de l'Asie. Sur les pas du roi de Macédoine ils allèrent seulement jusqu'à l'Indus; encore faut-il ajouter qu'ils mêlèrent à la description des lieux situés en-deçà de ce fleuve une foule de notions vagues et incohérentes. Une malheureuse fatalité sembla présider au choix des philosophes et des savans qui accompagnèrent Alexandre dans sa fameuse expédition. On peut affirmer qu'ils apportèrent en Grèce beaucoup plus d'erreurs que de vérités. Ceux qui par ordre du roi firent la description des pays voisins de la mer Caspienne, dirent que c'était un golfe de l'Océan septentrional[1], et

1. C'était l'opinion de Strabon qui s'appuyait, comme

accréditèrent en Europe pour plusieurs siècles cette opinion contraire à celle d'Hérodote, qui savait que la mer Caspienne était un grand lac [1]. Onésicrite soutint qu'à l'embouchure de l'Indus les ombres se projetaient au midi [2], et que les peuples qui habitaient les bords de l'Hypasis étaient placés sous le tropique [3]. Plus tard, quand Séleucus Nicator poussa ses conquêtes jusqu'à l'embouchure du Gange, non-seulement ces erreurs ne furent pas redressées, mais on en commit de plus grossières encore, comme on en peut juger d'après les fragmens qui nous restent des ouvrages de Mégasthène et de Damaïchus, qui prétendaient, entre autres choses,

Ératosthène, sur l'autorité de Patrocle qui avait commandé chez les Cadusiens et qui se vantait d'avoir eu connaissance des descriptions faites par ordre d'Alexandre. Strab., lib. II, XI.

1. Hérodot., Cliv, lib. I, § 202, 203.

2. Plin., Hist. natur., lib. II, c. LXXV.

3. Ibid. Ailleurs Pline dit que dans les Mémoires d'Onisicrite et de Néarque, on ne trouvait ni les noms des lieux où ils s'étaient arrêtés, ni leurs distances, lib. VI, c. XXVI.

qu'aucune partie de l'Inde ne s'avançait jusque sous l'équateur [1].

Mais après tout, les mauvais services rendus à la science par les pauvres écrivains de ce siècle, n'empêchèrent pas qu'un vaste champ ne fût ouvert aux observations scientifiques. Le peuple le plus civilisé de l'Occident n'en avait pas moins remonté vers le berceau de la civilisation. Non-seulement on avait fait de grandes découvertes sur le continent de l'Asie, mais on avait connu les bords de l'Océan indien, on avait vérifié que la Taprobane ou Ceylan était une île [2]; enfin on avait préparé des matériaux et des données à ceux qui essayèrent plus tard de faire de la géographie une science, avec le secours des observations astronomiques.

La flotte d'Alexandre n'avait pu réussir à faire le tour de l'Arabie par mer. Aucun des vaisseaux qu'il avait fait partir des bouches de l'Euphrate n'était parvenu à doubler les caps mé-

1. Strab., lib. II.

2. Plin., Hist. natur., lib. VI, c. XXIV.

ridionaux de cette Péninsule [1]. On disait que l'extrême chaleur rendait ces lieux inhabitables. Ce préjugé ne fut détruit que quand un pilote, sujet des Lagides, eut frayé une route nouvelle au commerce de l'Égypte avec l'Inde, en découvrant les moussons ou vents périodiques qui règnent dans ces mers [2]. Alors aussi la côte occidentale de l'Arabie commença d'être bien connue. Ptolémée Philadelphe chargea Timosthène, le commandant de ses flottes, de visiter les bords de la mer Rouge et d'en faire la description [3]. Il fonda le long de ce golfe des établissemens destinés à faciliter ses relations commerciales [4] et à servir d'asile à ceux qu'il

1. Arien., Rerum indic., c. XLIII; de Expedit. Alexandr., lib. VII, c. XX.

2. Plin., lib. VI, c. XXVI.

3. Id., ibid., c. XXXIII.

4. Les principaux étaient *Ptolémaïs*, *Epitheras*, *Adulis*, *Philotheras*, *Arsinoé*, *Bérénice*, etc. Les marchandises de l'Inde arrivées au port de Bérénice étaient transportées à Coptos par un chemin que Ptolémée avait fait faire exprès; et de Coptos, elles descendaient par le Nil à Alexandrie d'où elles se répandaient dans toute la circonférence de la Méditerranée.

envoyait à la chasse des éléphans ou à la pêche des topazes [1]. Bientôt les navigateurs y trouvèrent des ports commodes et des villes florissantes, qui furent de plus en plus fréquentés par les Grecs. Agatharchide de Cnide publia une description détaillée du golfe Arabique [2], et environ un siècle plus tard, Artémidore d'Éphèse en fit une beaucoup plus complète, où il indiquait les positions qu'on connaissait de son temps en-dehors du détroit de Bab-el-Mandel et jusqu'au-delà du cap Guardafui [3]. On avançait ainsi peu à peu le long des côtes vers le midi de l'Afrique, où une chaleur plus brûlante et des mers plus orageuses rendaient les découvertes plus difficiles.

Il y avait déjà bien des siècles que d'intrépides navigateurs avaient essayé de lutter contre

1. Il exposa aux yeux de ses sujets, un jour de fête, jusqu'à six cents dents d'éléphans. Athénée, Deipnos., l. v, § 43.

2. 180 ans avant Jésus-Christ.

3. Voyez les Recherches de Gosselin sur la Géographie systématique et positive des anciens, in-4°, tom. II, p. 169.

les tempêtes qui grondaient autour de ce vaste continent. Un Carthaginois, contemporain de Salomon [1], avait le premier franchi le détroit de Gadès pour visiter la côte occidentale de l'Afrique, et la relation de son voyage, connue sous le nom de *Périple d'Hannon*, avait été long-temps le seul document que possédassent les Grecs sur les peuplades sauvages qui avoisinaient l'Océan atlantique [2]. Mais tout ce qu'il put faire, fut d'avancer, en luttant contre la rapidité des courans et la violence des vents, jusqu'au cap Nun, ou tout au plus jusqu'au cap Boïador, ce terrible promontoire qui n'a été franchi qu'au quinzième siècle par le pilote Gilianez, dont l'exploit fut placé par l'enthousiasme général bien au-dessus de ceux d'Hercule [3].

1. Environ 1000 ans avant Jésus-Christ.

2. Nous ne pûmes prendre aucun homme, dit Hannon; ils fuyaient à travers les précipices et se défendaient à coups de pierre. Nous prîmes cependant trois femmes; mais comme elles rompaient leurs liens et nous mordaient avec fureur, nous les avons tuées, et, les ayant écorchées, nous avons rapporté leurs peaux à Carthage.

3. Le premier écrivain qui ait parlé de ce voyage d'Hannon, c'est Aristote, dans son livre *Des Récits merveilleux*.

Ce fut probablement à la suite de ce voyage d'Hannon, que les Grecs entendirent parler pour la première fois de l'Atlantide et des îles Fortunées, cette contrée mystérieuse sur laquelle l'antiquité a débité tant de fables [1], et où Platon a placé le théâtre de ses spéculations morales et politiques [2]. Quoi qu'il en soit de toutes ces exagérations, il est certain qu'au de-là des colonnes d'Hercule, à quelques journées de navigation du continent, les Carthaginois avaient découvert une île si attrayante par sa fertilité, que le sénat de Carthage fut forcé de recourir à la peine de mort pour arrêter l'émigration des citoyens [3]. Mais il paraît qu'au temps d'Alexandre, les Grecs n'avaient pas encore vérifié par eux-mêmes les merveilles qu'on racontait de ce séjour enchanteur. Pas une seule des îles Canaries ne fut découverte par eux; et quand, après la prise de Carthage, Polybe fut envoyé par Scipion l'Émilien au-delà

1. Hésiode est le premier qui en ait fait mention. Il vivait à une époque très-rapprochée de celle où Hannon fit son voyage.

2. Voyez le Timée et le Critias.

3. Aristot., de Mirabil. Auscul., p. 1545, n° 40.

du détroit de Gadès, pour ravager les établissemens que cette ville avait fondés sur la côte d'Afrique, il ne fit que se traîner sur les pas d'Hannon, sans rien ajouter aux découvertes de ce navigateur [1]. Ainsi, l'on peut affirmer que le cap Boïador était la dernière limite des connaissances que les Grecs avaient acquises sur cette partie du continent africain, soit par les Carthaginois, soit par eux-mêmes.

Du côté de l'Égypte, on avait fait aussi des tentatives analogues pour s'avancer de plus en plus vers le midi de l'Afrique, tantôt en longeant les côtes, tantôt en pénétrant dans l'intérieur des terres. D'abord les Égyptiens avaient eu en horreur la mer et les peuples qui la parcouraient [2], et ce fut seulement sous le règne de Psammétichus [3] que commença le déclin de

1. La relation de Polybe ne nous est point parvenue; mais on en trouve un extrait dans Pline, l. v, c. I.

2. Hérodot., Euterp., l. II, § 152, 154.

3. Athénée cite un fragment de Cléarque où il est dit que Psammétichus voulant découvrir les sources du Nil, fit élever des enfans de manière qu'ils pussent vivre de poisson; d'autres, de manière à supporter la soif, pour

ce préjugé. Mais, malgré les louables efforts qui sont attribués à ce prince, les découvertes géographiques, bien constatées, ne datent que de l'établissement de la dynastie des Lagides sur le trône des Pharaons.

Il paraît que les progrès des navigateurs furent très-lents sur la côte orientale de l'Afrique. Tout ce que savait Ératosthène sur les pays situés au midi du détroit de Bal-el-Mandel, c'est qu'on y trouvait des peuples ichtyophages.

Du temps de Polybe on n'avait pu s'assurer encore si après l'embouchure du golfe arabique, l'Afrique s'étendait indéfiniment au midi, ou si, à peu de distance de ce golfe, elle était terminée par l'Océan [1]. Hipparque, le plus fameux astronome de ce siècle, pensait qu'au-delà du cap Guardafui la côte africaine allait rejoindre les parties méridionales et orientales de l'Asie, et circonscrivait ainsi la mer des Indes dans un vaste bassin [2]. Cette hypothèse sub-

les envoyer dans les déserts sablonneux de la Libye. Presque tous moururent à l'essai. (Deipnos., l. III, § 35.)

1. Polyb., Histor., l. III, § 38.

2. Strabon, l. II.

sista long-temps après lui, malgré le poids que semblaient devoir donner à l'opinion contraire les noms de Cratès, d'Ératosthène et d'Aratus, et Ptolémée lui-même refusa de croire à la communication de la mer Atlantique avec les Indes [1]. Il fallut attendre que Diaz et Vasco de Gama vinssent démontrer cette vérité, combattue pendant plus de quatorze siècles.

On peut conclure de la relation publiée par Artémidore d'Éphèse, environ un siècle avant notre ère, que la limite des découvertes faites par les Grecs dans cette direction se trouvait sous le neuvième parallèle [2]. S'ils n'atteignirent pas l'équateur, du moins ils allèrent assez loin pour se convaincre que la zone torride n'était pas inhabitable.

A la lecture de ce périple et de quelques autres qui sont parvenus jusqu'à nous, il est impossible de n'être pas frappé de l'insouciance avec laquelle ceux qui les ont rédigés parlent des choses qui de tout temps ont le plus intéressé les auteurs de découvertes lointaines. On

1. Ptolem. Geograph., l. VII, c. III, V.

2. Ce lieu s'appelait *Noti cornu* ou cap du Midi.

dirait que tous les navigateurs de ce siècle ne songeaient à s'enquérir que des richesses minérales ou végétales des pays où ils abordaient. Quant aux usages, aux traditions, aux mœurs et aux croyances des peuples, à peine daignaient-ils en dire quelques mots, mais ce n'était jamais sous la forme d'un problème historique ou philosophique à résoudre. Cette immense quantité d'ossemens humains qu'Agatharchide trouvait en Abyssinie entassés auprès d'outils et de marteaux de bronze [1]; ces anciens autels construits en pierre dure, ces colonnes chargées d'inscriptions en caractères barbares [2], ces temples d'une hauteur prodigieuse qu'il apercevait sur les promontoires d'Arabie [3], à peine en a-t-il fait une légère mention dans la relation de ses voyages? Encore faut-il ajouter qu'il ne parle de tous ces monumens que pour aider

1. Agatharch., de mari Rubro.

2. Ces colonnes avec leurs inscriptions se trouvaient dans une île déserte dédiée à Isis; on y voyait des vestiges d'anciennes habitations construites en pierres. Ibid.

3. Ibid.

les navigateurs futurs à s'orienter sur les côtes de la mer Rouge [1].

Mais si les découvertes que firent les Grecs à cette époque ne soulevèrent aucune de ces grandes questions qui ont été agitées plus tard chez d'autres peuples, du moins elles donnèrent lieu à des conjectures hardies sur la forme et les dimensions du globe. On alla même jusqu'à tenter d'en mesurer la circonférence; mais cette belle opération, qui termine d'une manière si brillante la carrière fournie par le génie grec, appartient plus particulièrement aux sciences mathématiques qui, depuis la fondation de l'école d'Alexandrie jusqu'à Ptolémée, firent peut-être plus de progrès qu'elles n'en avaient fait depuis l'origine du monde.

§ VII. — SCIENCES MATHÉMATIQUES.

On a vu que dans la période qui précéda l'avènement d'Alexandre, l'astronomie n'était

1. Voyez les périples combinés d'Artémidore et d'Agatharchides, dans les Recherches sur la Géog. systématique et positive des anciens, par Gosselin, in-4°, vol. II, p. 232.

pas encore assez riche en observations, pour être revêtue de formes rigoureusement scientifiques. Les découvertes de Méton et d'Eudoxe, qui supposaient assurément une grande sagacité, étaient cependant bien loin de fournir une explication satisfaisante des mouvemens des corps célestes. Quelques esprits avaient commencé à être frappés de la grandeur de ce spectacle; mais on ne s'était pas encore élevé à cette savante admiration que fait naître dans l'homme la connaissance des lois en vertu desquelles se meuvent les astres que nous voyons briller au-dessus de nos têtes.

« De toutes les sciences naturelles, l'astronomie est celle qui présente le plus long enchaînement de découvertes. Il y a extrêmement loin de la première vue du ciel à la vue générale par laquelle on embrasse aujourd'hui les états passés et futurs du système du monde. Pour y parvenir, il a fallu observer les astres pendant un grand nombre de siècles; reconnaître dans leurs apparences les mouvemens réels de la terre, s'élever aux lois des mouvemens planétaires, et de ces lois au principe de la pesanteur universelle; redescendre enfin

« de ce principe à l'explication complète de tous « les phénomènes célestes, jusque dans leurs « moindres détails. Voilà ce que l'esprit humain « a fait dans l'astronomie [1]. »

Mais, pour être justes, il ne faut pas oublier que ce sont les Grecs qui, les premiers, ont organisé cette science. Cette organisation est due aux astronomes de l'école d'Alexandrie, dont les travaux et les découvertes suffiraient, au besoin, pour jeter quelque gloire et quelque intérêt sur cette période de décadence et de honte.

L'astronomie, comme toutes les autres sciences, avait profité du grand mouvement qu'Alexandre avait imprimé aux esprits. Callisthène avait été chargé par Aristote, son maître, de recueillir les observations qui avaient été faites de temps immémorial par les anciens peuples de l'Asie. De toutes les villes où les Grecs pénétrèrent alors, Babylone était, sans contredit, celle qui renfermait le plus de richesses de ce genre. Aussi a-t-on dit que Calli-

1. La Place, Exposition du système du monde; introduction.

sthène y trouva une série d'observations qui remontaient à plus de dix-neuf cents ans. Le silence d'Aristote et de Ptolémée sur un fait si important dans l'histoire de la science, a donné lieu à des doutes sur son authenticité, qui ne repose, après tout, que sur le témoignage de Simplicius, postérieur de près de huit siècles à cette prétendue découverte. D'ailleurs, ce que Diodore de Sicile dit des Chaldéens ne donne pas une haute idée de la valeur de leurs tables astronomiques. Selon lui, ils avaient sur les éclipses de soleil des opinions insoutenables, et ils n'osaient ni les prédire, ni fixer une époque à leur retour [1].

Mais les comparaisons fréquentes qu'on eut alors occasion de faire entre les observations de plusieurs peuples séparés par de grandes distances, durent donner une nouvelle activité aux recherches qui avaient la connaissance du ciel pour objet. Les Grecs s'y livrèrent avec une ardeur qui aurait pu faire croire que le temps de leur décadence intellectuelle était encore

1. Liv. II, ch. XXXI. Voyez aussi l'article de M. Letronne sur l'ouvrage de M. Marcoz, dans le Journal des Savans; janvier 1829.

bien éloigné. Plusieurs des nouveaux systèmes philosophiques qui furent alors fondés, empruntèrent à l'astronomie des argumens qui n'avaient pas, il est vrai, une grande valeur scientifique, mais qui attestaient le prix qu'on attachait à cet ordre de considérations. Les vues de Zénon sur l'ensemble de la création s'y rattachaient plus ou moins directement. Aristote, qui avait une prédilection si marquée pour tout ce qui est renfermé dans les limites du monde visible, ne pouvait manquer de s'occuper des phénomènes que lui présentaient les mouvemens des corps célestes. Aussi a-t-il composé quatre livres *sur le ciel;* mais ce n'est pas à ce genre d'observations qu'il a le plus heureusement appliqué son génie. Quand il dit *que tout corps qui se meut circulairement est simple; qu'il l'emporte sur les élémens, et par son essence, et par sa force; qu'il n'a point été créé, et qu'il est impérissable; qu'il est borné cependant, attendu qu'aucun corps n'est infini; enfin que le ciel est un, et qu'il n'y a rien au-delà, ni corps, ni vide* [1]; assurément il ne jette pas un

1. Arist., de Cœlo, l. I, c. IV, V, VII, IX, X.

grand jour sur les questions que la science cherchait alors à résoudre; les détails dans lesquels il entre sur le mouvement propre des planètes, sur la matière et la figure des astres, sur les causes qui font que le ciel se meut dans un sens plutôt que dans un autre [1], ne renferment non plus aucune de ces vues neuves, simples et fécondes qui étaient si familières au fondateur du Lycée; et même, par suite de son antipathie pour les idées de Pythagore et de Platon, il a combattu celles de ces deux philosophes sur la place qu'occupe la terre dans le système dont elle fait partie, et il a déployé un grand appareil de démonstrations pour prouver qu'elle est le centre de tous les mouvemens que nous voyons, qu'elle est sphérique et immobile, et que le ciel tourne autour d'elle [2].

1. Aristot., de Cœlo, l. II, c. II, V, VIII, XI.

2. Ibid., c. XIII, XIV. Il prouve la forme sphérique de la terre par la rondeur de l'ombre qu'elle jette sur la lune dans les éclipses de ce satellite, et par les changemens qui paraissent arriver aux hauteurs des étoiles, à mesure qu'on s'éloigne ou qu'on s'approche des pôles; et il en conclut que l'étendue de notre globe ne doit pas être fort.

Vers le même temps, Pythéas, que nous avons déjà signalé comme auteur de découvertes intéressantes vers le nord de l'Europe, cherchait à déterminer la latitude de Marseille, en observant la hauteur méridienne du soleil au solstice d'été, au moyen d'un gnomon d'une hauteur extraordinaire[1]; et Autolycus composait deux ouvrages où la doctrine de la sphère et celle des divers phénomènes du coucher et du lever des étoiles fixes étaient rigoureusement démontrées par la théorie des sphériques[2].

Mais c'était dans Alexandrie que l'astronomie était destinée à fleurir avec la médecine et les mathématiques. C'était là qu'elle devait recevoir enfin une organisation régulière. Les plus anciens astronomes de cette école sont Aris-

considérable. Aristote avait de plus composé un livre intitulé *Astronomique*, qui est perdu.

1. Montucla, Hist. des Mathém., part. 1, l. III, § 22.

2. Ces deux traités sont les plus anciens qui nous restent des Grecs sur cette matière. On en trouvera l'analyse dans l'Histoire de l'Astronomie ancienne, par Delambre, ch. II.

tille et Timocharis qui commencèrent, trois cents ans avant l'ère chrétienne, à s'occuper particulièrement de l'observation des étoiles, non plus pour annoncer leur lever et leur coucher, suivant l'usage des Orientaux et des anciens Grecs, mais pour déterminer leur position dans le ciel. Ils préparèrent ainsi des données importantes aux observateurs qui devaient venir après eux, et malgré l'inexactitude de leurs premiers essais, ils eurent la gloire d'être à certains égards les précurseurs d'Hipparque[1].

Ces deux astronomes étaient entrés dans la vraie route. Aristarque de Samos, qui les suivit de près, y fit un pas de plus; mais ce pas fut immense. On peut dire avec vérité qu'il recula les bornes du monde. Choqué des erreurs qu'avaient accréditées les pythagoriciens sur la distance qu'il y a du soleil et de la lune à la terre[2],

1. Les observations d'Aristille et de Timocharis servirent, dans la suite, de base à Ptolémée pour établir sa théorie des planètes. Bossut, Hist. des Mathém., période 1, ch. v, § 29.

2. Selon eux, le soleil n'était que trois fois ou même une fois et demie plus éloigné de nous que la lune.

il entreprit de mesurer cette distance d'une manière qui fût susceptible de démonstration, et quoique le résultat qu'il obtint, à l'aide de son ingénieuse méthode, soit très-éloigné de la vérité [1], la hardiesse et la nouveauté de la tentative n'en méritent pas moins nos éloges. Il fut plus heureux dans la solution d'un autre problême : il imagina une espèce de grand compas pour mesurer le diamètre du soleil qu'il trouva égal à la 720e partie du cercle que cet astre décrit [2]. L'observation était délicate et difficile, et cependant cette évaluation ne s'éloigne pas beaucoup de celle qu'on a obtenue avec des instrumens infiniment plus parfaits.

Aristarque fit tout ce qu'il put pour faire triompher les idées pythagoriciennes sur le mouvement de la terre autour du soleil; mais l'hypothèse contraire avait pour elle l'autorité d'Aristote, celle de Zénon, et surtout les pré-

1. Il trouva que le soleil était dix-huit ou vingt fois plus loin de la terre que la lune, tandis que la première distance est quatre ou cinq cents fois plus grande que la seconde.

2. Bailly, Hist. de l'Astron. moderne, l. 1, § 4.

jugés de la multitude; aussi le stoïcien Cléanthe l'accusa-t-il d'impiété pour avoir troublé le repos de Vesta et des dieux Lares, protecteurs de l'univers [1]. Singulière ressemblance avec la destinée d'un grand homme que des persécutions bien autrement dures, essuyées pour la même cause, ont rendu si intéressant à la science moderne!

L'astronomie ne s'enrichissait pas seulement des observations des astronomes. Les géomètres et les géographes lui prêtaient à l'envi le secours de leurs méthodes ou de leurs découvertes. Le fameux Euclide, le même qui, par ses *Élémens*, posa des fondemens durables aux sciences mathématiques, composa un ouvrage dans lequel il essaya d'expliquer, d'une manière géométrique, les phénomènes des différentes inclinaisons de la sphère. Ce fut la première tentative de ce genre, non-seulement parmi les Grecs, mais dans toute l'étendue du globe. Ni les Orientaux, ni les Égyptiens n'avaient procédé par des règles assez sûres pour s'élever à cette belle théorie.

1. Montucla, Hist. des Mathém. part. 1, liv. IV, § 4; Bailly, Hist. de l'Astron. moderne, liv. 1, § 4.

Ératosthène s'occupa principalement de travaux géographiques; mais en cherchant à leur donner l'astronomie pour base, il rendit à cette science des services qui contribuèrent beaucoup aux progrès qu'elle fit durant cette période. Jamais on ne réunit à un plus haut degré la patience dans l'observation et la grandeur dans les vues. Il avait embrassé dans ses recherches la poésie, la chronologie, la philosophie, la géographie, la grammaire et les mathématiques, et il avait composé sur ces diverses branches des connaissances humaines plusieurs ouvrages dont nous ne possédons que quelques fragmens isolés, épars dans un grand nombre d'auteurs anciens [1].

Heureusement le souvenir de ses observations et de ses découvertes n'a pas péri avec les écrits où il les avait consignées. On sait que, chargé par Ptolémée Évergète du soin de la bibliothèque d'Alexandrie, il obtint de la mu-

1. Les fragmens d'Ératosthène ont été recueillis et mis en ordre par Bernhardy. Berlin, 1822, in-8°. Pour la partie géographique, le travail de M. Gosselin sur Ératosthène ne laisse rien à désirer.

nificence de ce prince, ces armilles équatoriales qu'on voyait encore long-temps après dans un des portiques de cette ville, et que ce fut avec ces instrumens qu'il entreprit de mesurer l'obliquité de l'écliptique [1].

Mais ce qu'il fit de plus extraordinaire et de plus glorieux, ce fut de mesurer la circonférence de la terre, quand on était encore si loin d'en connaître toutes les parties. Aussi cette opération a-t-elle immortalisé Ératosthène. Il s'assura, on ne sait par quels moyens, que la ville de Syenne en Éthiopie était située à peu près sous le même méridien qu'Alexandrie. Il savait déjà que le jour du solstice d'été, un puits très-profond, placé dans Syenne, était entièrement éclairé et que les corps ne jetaient point d'ombre à cent cinquante stades à la ronde. Il en conclut que ce lieu était sous le tropique; et ayant fait son observation à Alexandrie le jour même du solstice, il découvrit que l'arc céleste, intercepté entre ces deux villes, était égal à la cinquantième partie de la circonfé-

1. Il trouva que l'intervalle entre les tropiques était des 11/83 de la circonférence.

rence entière. Ce n'est pas l'exactitude du résultat qui constitue le mérite de cette opération, c'est l'esprit dans lequel elle a été conçue par son auteur, c'est la méthode par laquelle il est parvenu à l'exécuter.

La haute portée du génie d'Ératosthène se révèle jusque dans ses conjectures sur les questions qu'il n'était pas encore possible de résoudre. Non-seulement il pensait que la mer Atlantique et la mer Rouge se communiquaient après avoir fait le tour de l'Afrique[1], mais il disait aussi que si la grande étendue de la mer Atlantique n'avait pas été un obstacle, on aurait pu naviguer du détroit de Gadès dans l'Inde en suivant le même parallèle, ou trouver dans ce trajet de nouvelles terres habitables. Certes voilà un pressentiment qui ressemble beaucoup à celui qui poussait Christophe Colomb vers la découverte du Nouveau Monde[2].

Sur la fin de sa vie, qui fut de quatre-vingts ans, Ératosthène perdit la vue. Forcé de re-

1. Strabon, liv. 1.

2. Ibidem. Gosselin, Géographie des Grecs analysée p. 38.

noncer à la contemplation des merveilles qu'il avait eues si long-temps devant les yeux, il se laissa, dit-on, mourir de faim.

Près d'un siècle et demi s'était écoulé depuis la mort de ce grand homme, sans qu'on eût vu paraître dans Alexandrie un digne continuateur de ses travaux. Ceux de Conon et d'Archimède sont les seuls qui, dans cet intervalle, aient obtenu quelque célébrité. Le premier rassembla toutes les éclipses conservées chez les Égyptiens, et plaça les cheveux de la reine Bérénice au nombre des constellations : le second, qui occupe une si grande place dans l'histoire des sciences mathématiques, ne fut pas étranger aux progrès de l'astronomie, puisqu'il construisit une sphère où les mouvemens du soleil, de la lune et des cinq planètes, étaient représentés chacun avec la vitesse qui lui est propre [1].

Enfin, 140 ans avant Jésus-Christ, à une époque où le génie grec paraissait épuisé, l'école d'Alexandrie vit fleurir dans son sein le véritable créateur de la science astronomique,

1. Bailly, Hist. de l'Astron. moderne, liv. 1, § 6.

le fameux Hipparque, qui éclipse par l'importances de ses découvertes la gloire de presque tous ses devanciers.

Les observations qui avaient été faites avant lui dans les trois parties du monde, outre qu'elles étaient souvent peu exactes, n'avaient pas encore été coordonnées dans une vue scientifique. « Il fallait pour cela, dit Bailly, un « homme dont l'esprit fût assez vaste, assez « profond pour concevoir la science sous une « idée générale et métaphysique, pour se for-« mer un plan, y ranger les vérités déjà décou-« vertes, et montrer, en découvrant les vides, « le moyen de lier ces vérités les unes aux « autres; cet homme parut enfin, et ce fut Hip-« parque[1]. »

Il fallait avant tout examiner les idées reçues et les méthodes qui avaient été jusqu'alors en usage dans l'astronomie. Il admit les observations qui avaient été faites par les Chaldéens et par les premiers astronomes grecs; mais il rejeta toutes les déterminations arbitraires. Après avoir ainsi déblayé son terrain, il jeta les fon-

1. Bailly, Hist. de l'Astron. moderne, liv. III, § 1.

demens de cet édifice scientifique qui est, sans contredit, le plus beau monument que l'école d'Alexandrie ait laissé après elle.

Il commença par vérifier l'obliquité de l'écliptique, observée par Ératosthène, et il confirma cette observation. Puis il chercha à déterminer la durée précise de l'année, qu'on avait faite jusque-là de 365 jours 6 heures. En comparant l'une de ses propres observations, faite au solstice d'été, avec une observation semblable faite cent quarante-cinq ans auparavant par Aristarque de Samos, il pensa que la détermination serait d'autant plus exacte que les erreurs seraient réparties sur un plus grand intervalle de temps, et il fut ainsi l'inventeur de la méthode qui a été si heureusement appliquée par les modernes à la recherche de toutes les révolutions moyennes [1].

Il voulut aussi déterminer la durée de la révolution lunaire; et s'il ne fut pas heureux dans cette recherche à cause du trop grand nombre

1. Bailly, Histoire de l'Astronomie moderne, l. III, § 3. Hipparque diminua la durée de l'année d'environ sept minutes, ce qui n'était pas suffisant.

d'inégalités dont il lui était impossible de tenir compte; du moins, elle le conduisit à reconnaître que le plan de l'orbite de la lune était incliné d'environ cinq degrés sur celui de l'écliptique [1].

En observant assiduement les solstices et les équinoxes, il s'aperçut bientôt que ces quatre points ne divisaient pas l'année en quatre parties égales, et que la marche du soleil était plus rapide dans la partie australe que dans la partie boréale de l'écliptique [2]. Pour concilier cette irrégularité apparente avec le principe du mouvement circulaire et uniforme, il la fit dériver de ce que la terre n'étant pas placée au centre du cercle que le soleil décrit autour d'elle, ses distances à cet astre doivent nécessairement varier et donner lieu à ces différences de vitesse. Hypothèse ingénieuse qui, outre qu'elle approchait beaucoup de la vérité, mettait encore son auteur en état de dresser des tables des mou-

1. Bossut, Hist. des Mathématiques, période I, c. V, § 30.

2. Il observa que le soleil mettait 187 jours à parcourir la partie boréale, et 178 à parcourir la partie australe.

vemens du soleil, et de répondre presque de leur exactitude pendant la durée des six siècles qui s'écouleraient après sa mort [1].

Il songea d'abord à dresser aussi de pareilles tables pour les mouvemens des planètes; mais il s'aperçut bientôt que les données nécessaires lui manquaient pour ce travail, et que le temps de l'entreprendre n'était pas encore venu.

Alors appliquant à la solution d'autres problèmes l'infatigable ardeur de son génie, il fit deux autres découvertes, dont une seule eût suffi pour l'immortaliser, celle de la précession des équinoxes [2], qui est devenue un des élémens fondamentaux de l'astronomie, et celle du calcul de la *parallaxe*, dont il se servit pour mesurer la distance de la terre au soleil et à la lune. Il est vrai que dans l'évaluation de cette distance, il s'écarta considérablement de la vé-

1. Plin., Hist. natur., lib. II, c. XII.

2. C'est l'anticipation du mouvement annuel du soleil par rapport aux équinoxes et aux solstices, sur le mouvement par rapport aux étoiles, qui forme ce qu'on appelle la *précession des équinoxes*.

rité[1]; mais il n'en avait pas moins créé et mis au monde une méthode bien supérieure à celle d'Aristarque, et s'il commit des erreurs, c'est qu'elles étaient inévitables, vu l'imperfection des instrumens dont il se servait.

Un phénomène extraordinaire, la disparition presque subite d'une grande étoile, lui donna l'idée de faire le dénombrement de toutes celles qui brillaient au firmament, de fixer leurs positions respectives, et de marquer leur configuration par groupes, afin que la postérité sût à quoi s'en tenir sur ces corps lumineux, si, après avoir brillé quelque temps dans le ciel, ils étaient condamnés, comme tous les êtres vivans, à décliner et à mourir, ou si leur éclat était susceptible d'augmentation ou de diminution.

Ainsi voilà l'homme qui s'intéresse pour la première fois à des catastrophes qui se passent

1. Il trouva que la plus grande distance de la lune à la terre était de 78 rayons terrestres, et que la distance du soleil à la terre en valait à peu près 1300. Or, on sait que la lune est à 63 rayons terrestres de la terre, et le soleil à 26,000. Voyez Bossut, Hist. des Mathématiques, période 1, ch. v, § 34.

à des distances incalculables et sont sans influence sur le globe où il a été placé. Le motif qui l'a porté à étudier la marche des corps célestes n'existe plus ici. C'est une science plus désintéressée qui commence à naître. Il veut qu'à l'avenir aucun soleil nouveau ne soit allumé ou éteint dans l'espace, sans qu'il inscrive ce grand événement sur ses annales à côté de la mort d'un roi ou de la chute d'un empire.

Hipparque ne fut effrayé ni par la difficulté, ni par l'immensité de l'entreprise. Pline, qui trouve qu'elle était difficile même pour un Dieu, en parle avec une admiration qui tient de l'enthousiasme. *Personne*, dit-il, *n'a prouvé, comme Hipparque, que l'homme est lié avec le ciel, et que son esprit est une portion de la Divinité. Il a osé faire connaître aux hommes le nombre des étoiles, laissant ainsi le ciel en partage à ceux qui sauraient s'en emparer*[1].

1. *Hipparchus, nunquàm satis laudatus, ut quo nemo magis comprobaverit cognationem cum homine siderum, animasque nostras partem esse cœli... ausus rem etiam Deo improbam annumerare posteris stellas, cœlo in hereditatem cunctis relicto*, etc. Il y a bien dans cet éloge un peu de déclamation emphatique.

Déjà les Chaldéens avaient partagé le ciel en 49 constellations. Hipparque y fit plusieurs changemens, en s'aidant d'une sphère ou globe céleste qu'il avait construit et où il avait marqué les distances et les configurations respectives des étoiles. Le dénombrement qu'il en fit ne s'élevait qu'à 1080; opération qui serait très-peu merveilleuse en elle-même si elle n'avait été accompagnée de l'exacte détermination de la latitude et de la longitude de chacune d'elles.

Cette dernière idée reçut alors une autre application non moins heureuse. On s'en servit pour fixer la position des lieux sur la surface de la terre, et la géographie, enrichie vers la même époque de la découverte de la méthode de projection, fut irrévocablement liée à l'astronomie, et devint enfin une science positive fondée sur des principes certains.

Voilà précisément ce qui caractérise le génie; des vues grandes et fécondes qui s'étendent à tout ce qui a des rapports même éloignés avec l'objet principal de ses recherches. Pour arriver à un but, il crée des méthodes; mais une fois ce but atteint, il ne les brise pas comme

des instrumens qui ne peuvent servir qu'une fois. Il les applique à de nouveaux problèmes avec le même succès; ou bien, si le temps lui manque, il les transmet aux siècles futurs qui ne sauront ce qu'ils doivent admirer le plus, de ses méthodes ou de ses découvertes.

Cet embarras qu'on éprouve à l'égard d'un bien petit nombre de grands hommes, on l'éprouve surtout à l'égard d'Hipparque. « Quand « on réunit, dit Delambre, tout ce qu'il a in- « venté ou perfectionné, et qu'on songe au « nombre de ses ouvrages, à la quantité de « calculs qu'ils supposent, on trouve dans Hip- « parque un des hommes les plus étonnans de « l'antiquité, et le plus grand de tous dans les « sciences qui ne sont pas purement spécula- « tives, et qui demandent qu'aux connaissances « géométriques on réunisse des connaissances « de faits particuliers et de phénomènes dont « l'observation exige beaucoup d'assiduité et « des instrumens perfectionnés [1]. »

Après Hipparque, l'astronomie demeura trois

1. Delambre, Hist. de l'Astronomie ancienne, vol. 1, p. 186.

cents ans stationnaire ; c'est-à-dire que pour lui voir faire des progrès ultérieurs, il faut attendre que la domination romaine se soit établie sur le monde. Avant l'époque où les États grecs perdront définitivement leur indépendance, on a peine à trouver quelques noms qui méritent de figurer dans l'histoire de la science. Géminus ne fit qu'expliquer ce que d'autres avaient inventé avant lui : et quoique Théodose et Cléomèdes soient connus comme auteurs d'ouvrages sur l'astronomie, on ne leur attribue aucune découverte positive. Le stoïcien Possidonius est le seul qui se soit illustré dans cette période, non pas pour avoir résolu quelque grand problème, mais pour s'être élevé par lui-même, avec le secours de la seule analogie, à l'idée d'un mouvement propre et particulier à chaque étoile[1].

L'impulsion que l'école d'Alexandrie avait donnée à l'astronomie, semblait s'être communiquée à toutes les sciences qui avaient quelque affinité avec celle-là. Dans le même siècle

1. Bailly, Histoire de l'Astronomie moderne, liv. III, § 8.

où la géométrie eut son Euclide, la mécanique eut aussi son Archimède.

C'était l'école de Platon qui avait rendu la géométrie presque populaire en Grèce, et ce furent ses disciples qui donnèrent les premiers développemens aux théories qui n'avaient été qu'ébauchées par leur maître. Non-seulement Xénocrate excluait aussi de ses leçons ceux qui étaient étrangers à cette science[1], mais il en fit la matière de plusieurs traités[2]. On trouve dans presque tous les ouvrages d'Aristote la preuve de la prédilection qu'avait ce philosophe pour les démonstrations et les exemples empruntés à la géométrie. Théophraste en avait fait une histoire en quatre livres, et Eudemus, autre disciple d'Aristote, avait composé sur le même sujet un ouvrage encore plus considérable[3]. Enfin, ce qui complète cette filiation de géomètres platoniciens, c'est qu'Euclide, avant de devenir l'un des ornemens de l'école d'Alexan-

1. Retire-toi, disait-il, *ansas philosophiæ non habes*. Diog. Laert. in Xenocrate.

2. Ibid.

3. Montucla, Hist. des Mathém., part. I, l. III, § 21.

drie, avait puisé dans l'Académie son enthousiasme pour la science qu'il eut la gloire d'organiser.

Les *Élémens* d'Euclide sont une de ces productions trop rares de l'esprit humain, auxquelles les découvertes postérieures ne peuvent rien ôter de leur prix. Après vingt siècles écoulés, ce livre n'a rien perdu de son mérite et de sa popularité, tant l'auteur a bien coordonné les propositions entre elles, tant il y a mis cet enchaînement naturel qui fait qu'il n'y a aucune démonstration qui n'ait des rapports nécessaires avec celles qui la précèdent ou qui la suivent. Aussi Newton et Leibnitz ont-ils admiré sa méthode, qui, malgré les progrès de l'esprit d'analyse, s'est toujours trouvée à la hauteur de la science. On conçoit cette supériorité permanente pour une œuvre d'imagination, comme l'Iliade d'Homère ou le Jupiter de Phidias; mais on est tenté de la prendre pour un privilège glorieusement usurpé, quand il s'agit d'une composition purement scientifique.

Cependant Euclide est loin d'être le plus grand géomètre de la période dont nous fai-

sons l'histoire. Il ne fit après tout que ranger, suivant un ordre méthodique, toutes les propositions déjà connues, tandis qu'Archimède de Syracuse et Apollonius de Perge firent des découvertes positives qui reculèrent considérablement les bornes de la science.

Ce n'est pas seulement à l'histoire des sciences mathématiques que le nom d'Archimède est fait pour servir d'ornement. Sa vie et son caractère inspirent plus d'un genre d'intérêt. Né dans la Sicile, qui fut la première proie que dévora l'ambition naissante des Romains, il s'arma contre eux de toute l'énergie de son patriotisme, et centuplant par ses inventions les moyens de défense de Syracuse, il donna au monde, qui peut-être ne le remarqua pas assez, le spectacle d'une lutte mémorable entre le génie réduit presque à ses propres ressources, et la force matérielle rendue invincible par la discipline. Il serait difficile de décider ce qu'il aima le mieux de sa patrie ou de la science : seulement on sait que cette dernière fut l'objet de ses continuelles méditations et qu'il s'en occupait encore au milieu de Syracuse prise d'assaut, quand le fer d'un soldat brutal coupa le

fil d'une vie que Marcellus lui-même aurait voulu prolonger.

L'un des plus tristes effets de la servitude et de la corruption qui toujours la précède ou la suit, c'est l'oubli où tombe la mémoire des grands hommes chez les peuples qui ont perdu leur indépendance. Un tombeau fut élevé à Archimède dans le voisinage de Syracuse, et deux siècles plus tard les Syracusains affirmaient que ce tombeau n'existait point. Depuis sa mort, on y avait laissé croître les ronces et les épines au point de le cacher aux yeux de ceux qui allaient visiter les monumens funèbres auprès de la porte d'Agragante. Il fallut qu'un questeur romain vînt les faire rougir de leur ingratitude. « J'aperçus, dit Cicéron, une pe- « tite colonne qui s'élevait au-dessus des buis- « sons, dans laquelle se trouvait la figure d'une « sphère et d'un cylindre. Je m'écriai aussitôt « devant les principaux habitans de Syracuse « qui étaient avec moi : *Voilà, je pense, ce* « *que je cherchais!* Aussitôt nous fîmes couper « les buissons et découvrir le monument. Nous « nous approchâmes de la colonne. Nous vîmes « que la moitié de l'inscription avait été ron-

« gée par le temps. Ainsi la plus noble et jadis « la plus docte des cités grecques ignorerait en« core où est le tombeau du plus illustre de ses « citoyens, si un bourgeois d'Arpinum n'était « venu le lui apprendre[1]. »

C'était Archimède lui-même qui avait voulu qu'on inscrivît une sphère et un cylindre sur son tombeau[2]. Dans les deux livres qu'on a de lui sur le rapport de ces deux figures, on trouve en effet une belle découverte géométrique qui explique cette prédilection d'Archimède. Il y fait voir que la surface de la sphère est égale à la surface convexe du cylindre circonscrit, ou, ce qui est la même chose, au quadruple de l'un de ses grands cercles[3].

Il est le premier qui ait découvert le rapport de la circonférence au diamètre; non pas qu'il l'ait assigné avec toute la rigueur géométrique;

1. Cicer. Tuscul., l. v.

2. C'est ainsi que Jacques Bernouilli, épris des découvertes qu'il avait faites sur la spirale logarithmique, aurait voulu qu'on en inscrivît une sur le sien, avec ces mots : *Eadem mutata resurgo.*

3. Bossut, Hist. des Mathém., période I, ch. II, § 10.

mais sa méthode d'approximation n'en est pas moins admirable dans son espèce, et l'on sait qu'elle a servi de modèle à toutes les quadratures approchées des espaces curvilignes.

Il sut trouver et démontrer, de deux manières absolument indépendantes l'une de l'autre, la quadrature de la parabole. Son traité *des Spirales* brille de ce même génie d'invention qui crée des ressources proportionnées aux difficultés, et parvient ainsi à les surmonter heureusement. L'Arénaire même, dont le but est en apparence si frivole (puisqu'il s'agit de réfuter quelqu'un qui disait qu'aucun nombre, quelque grand qu'il fût, ne suffirait à exprimer la quantité de grains de sable répandus sur le bord de la mer), est une production très-remarquable, soit par des expériences faites avec beaucoup d'adresse pour mesurer le diamètre du soleil, soit par des efforts ingénieux pour suppléer à l'imperfection de l'arithmétique des Grecs [1].

1. Les Grecs n'avaient ni figures, ni noms, pour exprimer les nombres au-dessus de cent millions. On a cru trouver dans le système d'Archimède la première idée des

Ce dernier traité est adressé à Gélon, roi de Syracuse : tous les autres sont adressés à Dosithée, le seul ami qui restât à Archimède, depuis qu'il avait perdu Conon à la mémoire duquel il semble avoir dédié indirectement presque tous ses ouvrages. Dosithée lui demandant sans cesse les démonstrations de certains théorèmes : « J'ai long-temps différé de les « mettre au jour, lui répond Archimède, parce « que j'ai voulu laisser aux personnes versées « dans les mathématiques, le temps de les trouver. Si Conon eût vécu, il les eût trouvées sans « doute, et, par ces découvertes et par plusieurs « autres, eût reculé les bornes de la géométrie; « car nous n'ignorons pas que cet homme avait « une capacité et une industrie admirables pour « cette science. Plusieurs années se sont écoulées depuis sa mort, et je ne sache pas cependant qu'il se soit trouvé personne qui ait « résolu quelqu'un de ces problèmes[1]. »

logarithmes. On a été plus fondé à dire qu'il porte sur un principe peu différent de celui de notre numération arabe.

1. Cette lettre se trouve en tête du traité *des Hélices*.

Ce n'est pas une circonstance indifférente dans la vie d'un grand homme, que ce besoin d'épancher une noble douleur, chaque fois qu'il produit un nouveau chef-d'œuvre. Il y a dans ces regrets simplement exprimés quelque chose qui sanctifie les productions du génie. On y voit aussi la preuve de cette inquiétude qu'éprouvent les hautes intelligences quand elles craignent de n'être plus comprises; car c'est surtout à elles que s'adresse cette menace de Salomon : *Malheur à celui qui est seul !*

Cette solitude était surtout à craindre dans un siècle où l'on attachait peu de prix aux

On en trouve une autre non moins intéressante en tête du traité *de la Quadrature de la parabole.* On y remarque le passage suivant :

« Je venais d'apprendre que Conon, le seul ami qui me restât encore, n'était plus : je savais que vous étiez lié d'une étroite amitié avec lui, et de plus très-versé dans la géométrie. Profondément affligé de la mort d'un homme que j'aimais, et qui était doué d'une sagacité admirable pour les sciences mathématiques, j'ai pris la résolution de t'envoyer, comme à un autre lui-même, un théorème de géométrie, etc. »

spéculations désintéressées, et où les découvertes qui ne recevaient pas une application immédiate, restaient pour la plupart ignorées. Certes ce n'était pas en raison de leur utilité qu'Archimède estimait les siennes[1], et l'on ne saurait nier qu'il ne fût juge compétent de leur valeur respective. Mais peut-être qu'à l'exception de Conon et de Dosithée, personne ne comprenait alors le culte de la science pour elle-même. Aussi Archimède n'eut-il ni continuateur, ni disciple, et fallut-il attendre un demi-siècle avant qu'on vît paraître un géomètre digne de lui être comparé.

Ce géomètre est Apollonius de Perge, qui appartient à l'école d'Alexandrie où il se forma sous les successeurs d'Euclide. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages dont à peine quelques fragmens sont parvenus jusqu'à nous;

1. « Il regarda toujours, dit Montucla, la pratique « comme une vile esclave de la théorie; et toutes ces ingénieuses machines que la défense de sa patrie ou « d'autres circonstances lui firent imaginer, n'étaient, « selon lui, que des jeux de la géométrie, dont il dédaigna même de laisser la description. » (Histoire des Mathém., part. I, l. IV, § 5.)

mais nous avons presque en totalité son traité des *Sections coniques*, qui suffit à lui seul pour faire regarder l'auteur comme un des plus profonds mathématiciens qu'ait eus l'antiquité [1].

Dans les quatre premiers livres, il ne brille pas encore par ses découvertes, et lui-même ne s'attribue que le mérite d'avoir développé une théorie déjà fort avancée de son temps. Mais dans les livres qui suivent, il ne se borne plus, comme Euclide, à mettre en ordre des propositions déjà connues; il aspire, comme Archimède, à la gloire de reculer les limites de la science: il résout et démontre une foule de problèmes et de théorèmes jusqu'alors inconnus. Les mots d'*ellipse* et d'*hyperbole* figurent pour la première fois dans le langage géométrique, et l'on peut même trouver dans son cinquième livre le germe de la belle théorie des *développées*, que la géométrie moderne a poussée si loin [2].

Avec Apollonius de Perge finit l'histoire des

1. Montucla, Hist. des Mathém., part. I, l. IV, § 7.

2. Bossut, Hist. des Mathém., période I, ch. II, § 7.

découvertes géométriques, non-seulement dans la période qui nous occupe, mais encore dans toute l'antiquité. Plus nous avançons, plus nous nous apercevons que le génie grec s'épuise. Ce n'est plus seulement l'imagination qui s'éteint; l'observation elle-même descend dans des régions de plus en plus inférieures, et les théories sont négligées pour les applications pratiqués. Aussi voyons-nous, au milieu de cette décadence générale, les découvertes utiles se multiplier prodigieusement. Les plus remarquables de toutes, sont celles qu'Archimède fit en mécanique, mais sans y attacher autant d'importance que le siècle auquel il les livra [1].

Dès la plus haute antiquité, les peuples de l'Asie et les Égyptiens avaient connu la mécanique, sinon comme science, du moins comme moyen de suppléer à l'insuffisance des forces musculaires de l'homme. Mais il était réservé aux Grecs seuls de la fonder sur des principes théoriques, et bien qu'on ait accusé Aristote de n'avoir eu sur cette matière *que des notions*

1. Plutarque, Vie de Marcellus.

confuses ou même fausses[1], c'est cependant à lui qu'est dû le premier essai d'une théorie de la mécanique. *La nature*, dit-il, *est en beaucoup de choses en opposition avec l'homme. Autant il y a d'unité et de simplicité dans ses lois, autant il y a de variété et de multiplicité dans les besoins de l'homme. Alors, comme dit le poète Antiphon, nous surmontons par l'art les obstacles que la nature nous oppose*[2].

Ce début semble promettre un traité où les questions que l'auteur entreprend de résoudre seront ramenées à leurs véritables principes; mais immédiatement après, quand il veut donner la raison pour laquelle le levier ou la balance à bras inégaux met en équilibre des poids ou des puissances inégales, il la cherche dans les propriétés du cercle, et il dit qu'il n'est pas surprenant qu'un pareil effet soit produit par une figure si féconde en merveilles[3]. Assurément cette explication est bien peu scientifique, et

1. Bossut, Hist. des Mathém., ch. III, § 2.

2. Τέχνῃ γὰρ κρατοῦμεν, ὧν φύσει νικώμεθα. (Arist., Mechan. quæst., cap I.)

3. Mechan. quæst., cap. I.

Aristote lui-même semble en avoir tacitement reconnu l'insuffisance, puisque de toutes ces merveilleuses propriétés du cercle, il n'en est qu'une dont ce philosophe se soit aidé pour la solution des problèmes que son opuscule renferme[1]. Mais malgré les erreurs graves qu'on peut y signaler, Aristote y porte encore assez souvent sa supériorité ordinaire, et, s'il ne va pas jusqu'à démontrer le principe de la composition des mouvemens[2], du moins il a entrevu quelques-unes des lois qui président à ce genre de phénomènes. Ce qu'il dit de l'action combinée des rames et du gouvernail prouve qu'il savait non-seulement que l'action de la puissance est d'autant plus forte qu'elle est plus éloignée du point d'appui, mais encore quelles sont les conditions nécessaires pour

1. « Bien qu'une seule et même force mette en mouve« ment tous les points du rayon, cependant ils ne se « meuvent pas avec la même vitesse, mais toujours avec « une vitesse proportionnée à la distance où ils sont du « centre. » (Mechan. quæst., cap. 1.)

2. C'est l'opinion de Van Cappelle (Animadv. in Mech. quæst., p. 142) opposée à celle de M. Fourier. (Voyez le Journal de l'École polytechnique, t. II, p. 20.)

qu'il y ait équilibre[1]. Il est le premier qui ait démontré qu'un corps sollicité par deux forces qui restent constamment entre elles dans un certain rapport, sera mû dans le sens du diamètre d'un parallélogramme dont les côtés auraient le même rapport entre eux[2]. De plus, il a bien connu les propriétés du mouvement uniforme[3], il a su quelque chose de celles du mouvement curviligne[4], et s'il a ignoré la théorie importante du centre de gravité, on lui pardonne facilement son ignorance en faveur de l'explication ingénieuse qu'il y a substituée[5].

Cette découverte était réservée à Archimède, ainsi que plusieurs autres appartenant à la même science. Non-seulement il démontra que, dans tout système de corps, il existe un centre général d'effort qu'on appelle *le centre de gra-*

1. Van Cappelle, Animadv. in Mech. quæst., p. 184.

2. Arist., Mech. quæst., c. II.

3. Van Cappelle, ibid., p. 185.

4. Id., ibid.

5. Aristot., Mechan. quæst., cap. III; Van Cappelle, Animad., p. 180.

vité, mais il détermina la position de ce centre dans le triangle, dans le parallélogramme, dans l'aire de la parabole, etc. Telle fut la fécondité de ce génie vraiment extraordinaire, que l'antiquité lui attribuait jusqu'à quarante inventions mécaniques[1]. Les unes étaient destinées à mettre des galères à flot, les autres à défendre Syracuse contre les Romains. On lui attribue la théorie du plan incliné, et la première idée de la multiplication des poulies. On sait de quelle utilité fut pour les Égyptiens la vis qu'il inventa pour faciliter l'écoulement des eaux qui séjournaient après l'inondation du Nil[2]. On sait aussi dans quel profond étonnement il jeta le roi de Syracuse, quand il lui dit : *Donnez-moi un point fixe et je soulèverai le globe de la terre.* Cependant cette idée qui paraît si gigantesque n'était après tout qu'une conséquence fort simple de l'équilibre du levier. Mais c'est cette simplicité même qui en fait la grandeur. Quel privilège pour la race hellénique! C'est un Grec qui a osé mesurer d'Alexan-

1. Montucla, Hist. des Mathém., part. 1, l. IV, § 5.
2. Diodor. Sicul., Biblioth. hist., l. I.

drie la circonférence du globe, et un autre Grec de Syracuse conçoit qu'il pourrait le peser[1].

Après Archimède, la mécanique n'eut pas le sort de la géométrie. Elle fut cultivée avec succès, principalement dans Alexandrie où brillèrent successivement Ctésibius et Héron son disciple. On attribue au premier plusieurs inventions ingénieuses, entre autres celle d'une machine composée de deux pompes aspirantes et foulantes, la première de ce genre dont il

1. Cette idée était au moins aussi propre que la sphère d'Archimède à inspirer à Claudien cette belle épigramme sur ce grand homme :

Jupiter in parvo cùm cerneret æthera vitro,
Risit, et ad Superos talia verba dedit :
Huccine mortalis progressa potentia curæ !
Ecce Syracusii ludimur arte senis.

On connaît l'heureuse imitation qu'en a faite Pope à la gloire de Newton :

Superior beings, when of late they saw
A mortal man unfold all nature's law,
Admired such wisdom in an earthly shape
And shewed a Newton, as we shew an ape.

(Essay on Man, ep. II.)

soit fait mention dans l'histoire[1]. Héron, inventeur du siphon et de la fontaine qui porte encore son nom, avait écrit, sur la mécanique, le traité le plus complet qu'eût produit l'antiquité.

C'est encore dans cette période qu'on a fait le premier essai d'une théorie de la lumière. Sa propagation en ligne droite et la loi en vertu de laquelle l'angle de réflexion est égal à l'angle d'incidence, avaient été distinctement connues de Platon; mais il n'avait tiré aucun parti de cette découverte, et s'était contenté de la livrer à ses successeurs. Aristote, en traitant, comme il le dit lui-même[2], des causes premières de la nature, dut nécessairement chercher à résoudre plusieurs questions d'optique. Mais ses solutions ne furent pas heureuses; car voulant expliquer la scintillation des étoiles, ce fut de l'œil même qu'il fit partir les rayons lumineux[3]. On ne voit pas qu'immédiatement après lui, les philosophes de son école se soient particulière-

1. Montucla, Hist. des Mathém., part. I, l. IV, § 10.

2. Περὶ τῶν πρωτῶν αἰτίων τῆς φύσεως.

3. Aristot., de Cœlo, l. IV.

ment occupés de cet ordre de phénomènes. Le premier traité d'optique dont il soit fait mention chez les Grecs, est attribué au géomètre Euclide [1], et la plus belle application qui ait été faite de cette science dans l'antiquité, eut lieu à Syracuse, quand Archimède avec ses miroirs ardens incendiait les galères romaines [2].

L'histoire de la science qui a pour objet l'équilibre des fluides, commence également par Aristote, et finit par Archimède. Le premier indique dans son traité *du Ciel* la raison pour laquelle un morceau de bois est plus lourd dans l'air qu'un morceau de plomb; et cette observation ressemble beaucoup à celle qui conduisit Archimède à poser les bases fondamentales de l'hydrostatique [3]. Mais soit qu'Aris-

1. Les deux livres qu'on met sous le nom d'Euclide sont remplis d'erreurs grossières. Tout ce qu'on est en droit d'en conclure, c'est que son traité n'est pas venu jusqu'à nous.

2. Cette invention réelle ou prétendue d'Archimède a donné lieu à plusieurs controverses dont on trouvera l'analyse dans Montucla, Hist. des Mathém., part. I, l. IV, § 5.

3. On connaît le fameux problème qui fut proposé

tote se reposât sur l'avenir du soin de féconder les germes qu'il déposait dans ses ouvrages, soit que le temps de créer une théorie ne fût pas encore venu, la gloire de faire entrer celle-là dans le domaine déjà si vaste de l'intelligence humaine, était réservée au grand géomètre de Syracuse, mais sans diminuer en rien celle du grand philosophe de Stagyre.

Ainsi, presque à chaque nouvelle route que se fraie l'esprit humain dans sa marche majestueuse à travers les siècles, le nom imposant d'Aristote se présente comme un phare pour l'éclairer. Ici je ne crains pas qu'on m'adresse le reproche d'avoir, pour ainsi dire, décomposé cette lumière, et disséminé ses rayons sur les différentes parties de mon sujet. Ce n'est pas un si vaste génie qu'on peut espérer d'embrasser d'une seule vue. On peut dire qu'il y avait dans celui-là un avenir de près de trois siècles pour la Grèce. Quel spectacle se donnait alors dans le monde civilisé à la gloire d'un seul homme. On

à Archimède par Hiéron, pour savoir si une couronne, qui devait être d'or pur, ne renfermait pas quelque alliage.

voyait s'effacer insensiblement tous les jours l'empreinte qu'y avait laissée Alexandre, tandis que celle qu'Aristote avait laissée semblait ineffaçable. Les médecins, les naturalistes, et tous ceux qui observaient la nature, soit dans ses détails soit dans son ensemble, n'étaient heureux dans leurs recherches que sous la condition de rester fidèles à sa méthode expérimentale. On eût dit que supputant le nombre de siècles que les Grecs avaient encore à vivre, il avait voulu distribuer leur tâche à ceux qui viendraient après lui, et qu'il n'avait introduit la division du travail dans les diverses branches des connaissances humaines, que pour donner au génie grec le temps d'achever son œuvre, avant que la domination romaine vînt l'interrompre. Il avait fait plus; il l'avait mis sur la seule voie où il y eût encore des progrès réels à faire, sur la voie de l'observation. Il avait signalé à l'attention des observateurs futurs toutes les questions qu'il n'avait pas résolues lui-même, tous les phénomènes dont il n'avait pas eu le temps de rechercher les causes; et pour faciliter toutes ces recherches, il avait tracé nettement une ligne de démarcation entre chacune des sciences

qui devaient en être l'objet. Ce fut lui qui sépara le domaine de la philosophie de celui des mathématiques, l'arithmétique de la géométrie, et l'on peut dire qu'il contribua puissamment aux progrès de l'une et de l'autre, non-seulement pour avoir assigné leurs limites respectives, mais surtout pour avoir parlé le premier de définitions et d'axiomes, et avoir déterminé les conditions d'une démonstration rigoureuse. Ses idées sur la pesanteur spécifique, sur la tendance des corps vers le point central et sur la possibilité de peser l'air[1], sont autant de découvertes réelles dont on ne lui a presque pas tenu compte, parce que les mots qui servent à les énoncer sont comme perdus dans la masse de ses ouvrages. D'une autre part, les grossières erreurs que renferment ses traités sur *la Physique*, *sur le Ciel*, et *sur les Météores*, ont le plus souvent empêché de démêler une foule de vues ingénieuses qu'il hasarde quelquefois *à priori* sur les causes cachées de certains phénomènes. On trouve dans ses *Récits merveilleux* et dans ses *Problèmes* quelques tentatives heu-

1. Aristot., de Cœlo, l. IV, cap. IV.

reuses pour expliquer le mécanisme de la voix et de l'ouïe [1], les changemens qui surviennent dans l'air ou dans la mer [2], la violence et la direction des vents, et plusieurs particularités curieuses des divers règnes de la nature. C'est là que se trouve la première mention de ces concrétions cristallines que nous appelons stalactites et stalagmites [3]. Enfin c'est Aristote, et non pas le stoïcien Possidonius, qui le premier a eu l'idée de faire dépendre de la lune l'élévation et l'abaissement alternatifs des eaux de la mer [4].

Mais sans énumérer ainsi toutes les découvertes que le philosophe de Stagyre a faites, ou entrevues, ou seulement préparées, qu'il suffise de dire que Homère et lui ont tenu, l'un après l'autre, le sceptre intellectuel de la Grèce.

1. Aristot., Problemat., § 11.

2. Ibid., § 23, 25, 26.

3. Lib. de Mirab. auscult., p. 1543, n° 60.

4. Ibid. Bailly semble attribuer cette découverte à Possidonius qui n'eut que le mérite de développer l'observation. Voyez son Histoire de l'Astronomie moderne, l. III, § 8.

Le règne d'Homère a duré six cents ans, et les chefs-d'œuvre des poètes et des artistes disent assez si ce règne fut glorieux. Mais comme son empire ne s'exerçait que sur les imaginations, il a dû décliner avec cette faculté que nous avons vue s'éteindre peu à peu dans la période qui suivit Alexandre. Cette ère mémorable dans l'histoire de l'esprit humain pourrait s'appeler l'avènement d'Aristote, qui préside alors à son tour pendant trois siècles à la destinée intellectuelle de la Grèce. Il semblait que la providence spéciale qui veillait sur cette intéressante contrée n'eût pas permis que ces deux soleils vinssent l'éclairer à la fois, et qu'en les séparant par un intervalle de six siècles, elle eût voulu laisser à l'imagination le temps d'accomplir son œuvre sous les auspices de l'un, avant que l'observation commençât la sienne sous les auspices de l'autre.

Maintenant on peut juger, d'après les progrès que firent alors les sciences naturelles et les sciences exactes, si les dernières années de la vie du peuple grec furent bien employées. Dans la période précédente, un seul homme, Hippocrate, a véritablement observé la nature;

dans celle-ci, les observateurs ont été si nombreux que l'histoire n'a pas pu les nommer tous. L'ensemble et les détails de la création vivante et inanimée, les lois de la vie et du mouvement, et les cieux qui roulent, et l'insecte qui rampe, en un mot, tous les phénomènes qui peuvent intéresser l'homme dans le monde visible, ont été soumis à ses investigations. Aussi la Grèce pouvait-elle faire avec quelque fierté le compte des richesses intellectuelles qu'elle avait acquises dans ces trois derniers siècles. Elle venait de créer la zoologie et la botanique, elle avait ébauché la minéralogie et fait faire d'immenses progrès à la médecine : elle avait mesuré la circonférence du globe et la distance qui le sépare du soleil et de la lune; elle avait compté les étoiles et conçu l'idée de rattacher désormais l'histoire du ciel à celle de la terre. Elle avait mis au monde, non pour elle-même puisqu'elle allait finir, mais pour les peuples futurs, la géométrie, la mécanique et la trigonométrie, et à côté de ses découvertes, elle avait laissé les méthodes qu'elle avait inventées pour les faire. Joignez à cela les progrès de l'industrie et le perfectionnement des machines, l'activité

croissante des relations commerciales, en un mot, le développement extraordinaire de tout ce qui peut ajouter au bien-être matériel des sociétés. Peuple intéressant même dans sa décadence! D'abord la contrée qui lui avait servi de berceau lui avait paru un espace infini, et maintenant la vaste étendue du monde lui semble trop étroite [1]!

Mais il ne faut pas oublier que toutes ces théories scientifiques, toutes ces découvertes et toutes ces méthodes ne sont pas ce qui constitue la dignité, ni même la prospérité des peuples. Autrement il faudrait mettre Tyr et Sidon au-dessus de Sparte. Ce n'est pas non plus à l'étendue et à la multiplicité des connaissances qu'il faut avoir égard; *car*, comme dit très-bien un proverbe chinois, *la science n'éclaire une nation que par les grandes vérités* [2]. Or, ce n'est que dans ses beaux jours que

1. Glucklicher Saugling! Dir ist ein unendlicher Raum [noch die Wiege.
Werde Mann, und dir wird eng die unendliche Welt.
(SCHILLER.)

2. Mémoires sur la Chine, vol. x, p. 144.

cette lumière a coutume de briller pour elle, et nous avons assez prouvé que ceux de la Grèce étaient passés sans retour. Nous avons assisté au triste déclin de sa poésie et de ses arts : nous avons entendu ses derniers orateurs, et recueilli leurs dernières paroles qu'a suivies un long silence. Puis nous avons vu finir là les jouissances de l'imagination et les émotions du patriotisme.

La décadence de l'histoire nous a offert un spectacle plus déplorable encore. Elle s'est rendue complice de la tyrannie et de la corruption. Non-seulement elle a fait le mal, mais elle a hâté et aggravé celui qu'elle n'a pu faire par elle-même. Au lieu de consigner dans ses pages la justification de la Providence et des hymnes à sa gloire, elle a porté des accusations contre elle. En un mot, elle s'est constituée la plus fidèle expression du siècle dont nous parlons, désavouant ainsi hautement son origine, son but et surtout son caractère. Car la connaissance du passé n'est vraie qu'autant que l'histoire est envisagée comme une révélation continue de Dieu, dans le monde moral sous le sceau de la liberté, dans le monde physique sous le sceau de la nécessité.

Mais c'est surtout dans la tendance des nouvelles doctrines philosophiques que se révèle la dégénération des Grecs. Quand la gêne que faisait éprouver à leurs ancêtres la contradiction entre le fini et l'infini, leur révéla, au temps de Thalès et de Pythagore, le besoin et la possibilité de la philosophie, cette science remplissait alors une noble mission dans le monde. Elle allait partout cherchant la trace des vérités que le temps avait obscurcies, s'efforçant de donner de nouvelles sanctions à la loi morale, et de rétablir l'harmonie troublée dans l'homme. Mais depuis la mort de Platon, les recherches des philosophes avaient pris une autre direction. Fatigués de tant d'incertitudes et de tant de controverses, ils déclarèrent que les grandes questions qui avaient été soulevées par leurs devanciers ne pouvaient être résolues; et ceux à qui les plus hautes facultés avaient été départies, en abusèrent pour épaissir les ténèbres dont le genre humain était enveloppé. Ainsi fut consommé le discrédit de la philosophie dont Aristote lui-même avait déjà proclamé l'insuffisance. *Il ne faut pas croire*, dit ce philosophe, *que nos doctrines*

puissent quelque chose par elles-mêmes : elles peuvent encourager et persuader des jeunes gens heureusement nés, qui aiment naturellement le bien, et qu'une bonne éducation a disposés à l'obéissance ; mais exciter le peuple à la vertu, cela nous est impossible ; car il n'obéit pas à la pudeur, mais à la crainte ; et s'il s'abstient du mal, ce n'est pas la honte qu'il redoute, mais le châtiment[1].

Que faut-il conclure de cet aveu, sinon qu'après tant de spéculations philosophiques il restait encore une lacune immense à remplir? Il fallait au genre humain une philosophie *populaire* qui eût à la fois sa sanction dans le cœur de l'homme et dans la parole de Dieu. Désormais cette lumière ne se fera pas longtemps attendre. Déjà les livres qui renferment cette promesse faite il y a quatre mille ans, ont été traduits dans la langue que parlent les Grecs. Il est vrai que c'est encore pour eux une lettre morte ; mais l'esprit qui doit la vivifier ne tardera plus à les éclairer. Ils seront jugés dignes de fournir au christianisme nais-

1. Ethic. ad Nicomach., lib. x, cap. ix.

sant une foule d'apôtres et de martyrs, et l'on sera tenté de croire que la race hellénique sera celle que Dieu aura le plus aimée après celle d'Abraham et de Jacob.

C'est principalement pour signaler l'urgence de ce remède et pour faire comprendre la grandeur de cette restauration intellectuelle et morale, que j'ai entrepris de tracer le tableau de la décadence des peuples qui ont précédé l'ère chrétienne. Je n'ai pas cherché à donner à mon sujet cette majesté lugubre qui sert à voiler la chute des vieux empires; car je sais que s'il est des ruines imposantes, ce ne sont point celles de l'intelligence humaine.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

